

A comme Alone

Geha, Thomas

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



ANTICIPATION
BCP
FICTION

THOMAS GEHA

A COMME ALONE



RIVIERE BLANCHE

Thomas GEHA

A COMME ALONE



Avec l'accord de l'auteur

COLLECTION « RIVIERE BLANCHE »
BLACK COAT PRESS

Collection dirigée par Philippe WARD

Visitez notre site internet : www.riviereblanche.com

© 2005 Thomas Geha.

Couverture © Juan 2005.

Édité par Black Coat Press, une division d'Hollywood Comics. com, LLC, P.O. Box 17270,
Encino, CA 91416, U.S.A.

ISBN 1-932983-51-1.

*En mémoire de Julia Verlanger, et avec ma plus parfaite admiration,
ce livre, qui n'est pas une pub cachée pour certaines marques de couteaux,
est dédié à mon grand-père, Jean Briand.*

*À tous ceux qui m'ont aidé à mener ce petit projet à bien, Philippe
Ward en tête. Grâce à lui, j'ai publié ma première nouvelle ; grâce à lui, je
publie mon premier roman.*

*Aux SpecOps27, puisqu'ils sont des héros
T.G.*

« Laissez-moi vous raconter, mes chers enfants, ce que je sais sur les Alones. Quelques années après la grande catastrophe, des hommes ont commencé à surgir, seuls, de ce qui avait été la Manche. À présent nous connaissons cet endroit sous le nom de Couloir des Supplices. À l'époque, quelques groupes avaient gardé un noyau de civilisation de ce côté-ci. Et ces hommes, venus de l'ex-Royaume-Uni, criaient invariablement, les mains levées en signe d'apaisement : I am alone ! Petit à petit, cette expression s'est gravée dans la mémoire de ceux qui les croisaient.

Et ceux qui préféraient sillonner seul nos contrées dévastées se surnommèrent bientôt ainsi.

Il me faut tout de même ajouter : les Alones évitent les Rasses comme la peste. Les groupes ayant une forte tendance au fanatisme et à l'anthropophagie. »

Zigomac'h,
Sage Ancêtre d'un village de Rasses civilisé.

PROLOGUE

Nous avons fait halte dans une ancienne carrière à l'abandon, une friche perdue au fin fond de la Bretagne. L'endroit n'avait pas été foulé depuis des lustres. Deux bulldozers à la peinture écaillée et envahis d'herbes folles faisaient office de gardiens antédiluviens.

Un peu à l'écart de ce qui avait été une zone d'extraction, une ancienne bicoque de travailleur était toujours debout. À l'intérieur, le couvert était posé sur une longue table en bois. Mais ce repas, personne ne l'avait jamais pris. Étonnamment, je n'avais trouvé aucun cadavre. Visiblement, tout le monde s'était enfui, pour une raison inconnue.

Le gosse ne disait jamais un mot de trop. Ça, au moins, c'était une bonne chose, et je l'en remerciais tout aussi silencieusement. Si ç'avait été un braillard, jamais je n'aurais pu le garder avec moi. Je me demandais d'ailleurs ce qui m'était passé par la tête ce jour-là. Avoir un mioche de huit ou neuf ans dans les pattes réduit fortement les chances de survie. Surtout pour une *Alone*.

Depuis qu'il m'accompagnait, je n'avais jamais entendu sa voix, mais par contre son regard quittait rarement le fond de mes yeux. Quelque chose en moi le fascinait. Pourquoi ? Je l'avais sauvé, alors sans doute étais-je pour lui une sorte d'ange tombé du ciel ; un ange protecteur de dix-neuf ans ! Peut mieux faire, même si je me sais coriace.

Cet endroit, vraiment bien dissimulé et à l'écart, j'avais mis du temps à le choisir. Nous allions y rester un certain temps. Le gosse, ça faisait plusieurs mois que j'avais entrepris de le former, de l'accoutumer à la survie. Mais les circonstances réclamaient un endroit fixe pour mieux le préparer. Il allait souffrir, c'était certain. Ce serait cependant une souffrance nécessaire et, je l'espérais, salutaire.

On ne devient pas *Alone* par l'opération du Saint-Esprit, juste par le biais d'un entraînement difficile et quotidien. S'habituer à la douleur. S'habituer à la solitude. Apprendre à observer. Apprendre à lire des cartes routières, à lire tout court si c'est possible.

Avec Pépé, je sentais que ça se passerait bien. Qu'il recelait en lui un certain potentiel. Il fallait que ça se passe bien, sinon il était condamné. Et, peut-être, moi aussi.

La (sur) vie est un domaine beaucoup plus aléatoire que la mort.

PREMIÈRE PARTIE

Pépé

1

Je me suis fait surprendre comme la première bleusaille venue.

Pourtant, un *Alone* comme moi, rôdé par le temps, est habitué à la prudence. D'autant plus si l'on se risque en terrain découvert. J'avais soif, et le soleil de plomb m'avait tanné le cuir toute la journée. La découverte miraculeuse d'un puits – dans la cour d'une antique ferme – m'avait fait perdre tout sens de la prudence. J'aurais dû me méfier : la cour n'était pas envahie par la végétation, au contraire des bâtiments de la ferme dont les toits et les murs de pierre s'écroulaient lentement, mais sûrement. Que le puits soit dégagé aurait dû me mettre la puce à l'oreille : le coin n'était pas totalement abandonné, un groupe de Rassemblés l'entretenait avec amour. L'eau c'est assez rare, surtout buvable. Tomber par hasard sur une source inconnue, dans ce coin perdu dans les terres, relevait donc de la chance de cocu. Je n'étais ni cocu ni veinard. Non, le Pépé, c'est plutôt le genre abruti !

À peine étais-je arrivé devant la margelle du puits qu'un chasseur invisible me prenait dans son filet. Oh !

Vous savez, ce pseudo-chasseur n'était pourtant pas si bien caché que ça. Il se pelotonnait peinard derrière le tronc d'un chêne, à trois mètres du puits, et attendait patiemment que ce con de Pépé vienne jouer au jeu du poisson et de l'épuisette.

Ma naïveté d'assoiffé l'a bien fait marrer ; pas moi. Je l'ai couvert d'injures, en même temps que je tentais de me dépêtrer des mailles du filet. En vain.

— P'tain, j'ai chopé un *Alone* ! jubilait mon prédateur, fier de son coup. Le Grand Ktilulu sera content !

L'homme, un grand black, riait aux éclats. Moi, mon teint virait cireux. Sa réflexion venait de m'enlever mes dernières illusions. Ma situation se révélait encore plus catastrophique que prévue : j'étais tombé sur un groupe de Fanars. *Fanars*, c'est l'abréviation pour

fanatiques religieux. Et il y a vraiment un truc, dans notre vil monde anarchique, qu'il ne faut absolument pas faire : tomber sur des Fanars. Bordel. Cuit, le Pépé.

Il s'est passé un long moment dont je n'ai pas de souvenir. Le noir m'avait assommé avec une grosse branche. L'enfoiré. Si jamais j'avais eu une seule petite occasion de le tuer, je l'aurais saisi avec joie !

Je me suis réveillé, suspendu en l'air, pieds et poings liés à une longue barre métallique, vestige des temps anciens. Deux balèzes tenaient chacun une extrémité de la barre à l'épaule. Je tanguais comme une barque en pleine tempête, et mon estomac ne pouvait rien rendre. Mes chevilles et mes poignets étaient brûlés par les liens. Mais comme il n'est pas dans mes habitudes de me plaindre – un *Alone* en voit bien d'autres – j'ai serré les dents et les fesses, tenté de faire abstraction de mon corps. Ne pas leur faire plaisir, mon mot d'ordre, car ce genre de types, ça se repaît de la souffrance d'autrui. Je connais les Fanars et les considère pire que la Peste ; tous les mêmes. Tous des crevures.

Au bout d'un certain temps, après avoir dépassé le sommet d'une colline vaguement boisée, j'ai pu apercevoir, à l'envers, une grosse bourgade fortifiée, entourée de solides palissades et pourvues de tours de guet orientées vers les quatre points cardinaux. Vacherie. Des Rassemblés puissants et bien organisés. Le truc rare. Mes chances de survie s'amenuisaient au fur et à mesure de mes découvertes.

Les guetteurs n'ont pas tardé à nous repérer. Faut dire que mes cerbères ne prenaient pas spécialement de précautions. Une sentinelle est descendue de sa tour et a mis ses muscles à disposition pour ouvrir la massive porte d'entrée sur-blindée. Elle y est parvenue avec difficulté, avec lenteur. Je n'avais, à cet instant, plus qu'une seule requête : qu'on me dépose à terre et qu'on m'ôte mes liens.

L'intérieur de la place forte offrait un paysage d'effervescence. Des hommes, vêtus de robes de bure bicolores, déboulaient de leurs habitations, avertis de l'arrivée de mes nouveaux copains par le son d'un cor. Quelques femmes et enfants, vrais loquedus à la peau et aux cheveux crasseux, se sont montrés timidement sur le porche des maisons. Ils avaient tous des regards de chiens battus. Et battus, vu leur trombine, ce devait être le cas !

Quant au reste, on ne pouvait pas le regarder sans frissonner : au milieu de la place centrale se dressait un pilori assez bien fabriqué pour être dangereux ; à côté trônait une antique guillotine à la lame bien affûtée, pareille au dragon sur le point de cracher son ultime feu

ravageur ; je ne savais pas que de tels instruments existaient encore, mais j'étais prêt à parier, à cent contre un, que les Fanars s'en servaient assez régulièrement. Le long de mon corps, j'ai ressenti une onde de spasmes, suivie de crampes insoutenables aux mollets. J'avais une fichue envie de gueuler, de me tortiller jusqu'au sang pour me débarrasser de mes liens, mais une fois de plus, j'ai serré les dents. Et attendu que le brouhaha provoqué par notre arrivée cède sa place à un début d'organisation. Histoire, une fois pour toutes, de me faire une idée plus précise sur mon sort.

Dans l'intervalle j'ai reçu un bon petit millier de coups de pieds dans les côtes, autant de crachats à la figure, sans compter divers quolibets et insultes. Putains de Fanars ; j'avais vraiment envie de me les farcir !

L'atmosphère s'est calmée lorsque, enfin, le chef de cette bande organisée a daigné s'intéresser à moi : un colosse rouquin aux yeux brillants de ruse, sûrement plus intelligent que la moyenne, non pas vêtu comme ses prêtres d'une robe de bure grotesque, mais d'un pantalon de toile légère et d'une belle chemise rouge en soie ; c'est d'ailleurs cette apparente richesse qui m'a fait comprendre que le patron, c'était lui. Le Grand Loup de la meute. Et sûrement un beau salaud. J'ai eu aussitôt l'irrépressible envie de lui tordre le cou. Il a croisé mon regard à ce moment précis où je l'imaginais agonisant, et il a lu en moi sans aucune difficulté. Un sourire s'est formé sur ses grosses lèvres.

— Un *Alone* ! Mes ouailles me rapportent un *Alone* ! Bien saucissonné en plus, et sans aucune victime de notre côté. Ça doit pas en être un vrai. Un *Alone* de pacotille !

Il a éclaté d'un rire sonore – qui a dévoilé quelques dents pourries. Il savait que l'injure porterait. Et que mon envie de le trucider monterait en flèche.

— Va te faire enfiler par toutes tes ouailles, fils de pute, ai-je marmonné. Je ne pouvais guère faire mieux, suite à mon passage à tabac. Un arrière-goût de sang subsistait encore dans ma bouche.

Mon murmure lui a suffi pour ordonner à deux tas de muscles en robe de me caresser un peu plus les cotes. J'ai pas mal morflé, mais pas un son n'a jailli de ma gorge. Le rouquin a été impressionné malgré lui, et surtout déçu, je le lisais dans ses yeux. Il aurait adoré m'entendre souffrir et demander grâce. Pas dans les habitudes du Pépé, ça.

— Si tu vivais ici, tu apprendrais que le bonheur passe par la discipline, le dévouement et la piété. Ce sont là les principes de la Vierge Évanescente, ceux qu'elle m'a révélés en songe. Tu n'es qu'un chien d'incroyant et pour te punir la Vierge choisira elle-même ton châtiment. Cette nuit, elle me dira quoi faire de toi.

— Arrête ton charabia, connard ; ça prend pas avec moi tes histoires de Fanars. Je suis pas un de tes moutons !

Quelques nouveaux coups de pieds dans les flancs m'ont rappelé ma situation d'infériorité. Le gourou a cependant exécuté un geste d'apaisement, aussitôt respecté par ses sbires.

— Laissez-le vivre encore un peu. Et enfermez-le dans le tumulus. Ainsi, cette nuit, il pourra observer l'Apparition et changer d'opinion sur notre foi.

Un colosse m'a empoigné par le col pour me relever, et mon corps a été traversé par des aiguilles de douleur. Sans me laisser le temps de me remettre, il m'a poussé en avant. Direction le mystérieux *tumulus*. Pourquoi pas !

Le tumulus n'était rien d'autre qu'une petite bâtisse aux parois de fer et au toit recouvert de grosses pierres plates. J'aurais été incapable de dire comment tout cela tenait debout. Le lieu ne me disait rien qui vaille. Il se situait juste derrière les dernières habitations, à l'extrême nord du village, près des palissades fortifiées. En apparence, les parois ne révélaient aucune ouverture, mais lorsque l'on m'a enfermé dans une pièce exigüe, humide et sombre, j'ai noté la présence de deux petites meurtrières pourvues de gros barreaux en acier. Bref, je me trouvais séquestré dans une prison d'où toute évasion m'apparaissait carrément hypothétique. D'autant que mes geôliers n'avaient pas fait les choses à moitié. Ils m'avaient placé au cou un carcan métallique relié à une chaîne soudée au mur. Je me sentais comme un chien enragé attaché à vie dans une niche. Je fulminais. Je me traitais de tous les noms d'oiseaux qui me passaient par la tête ; après tout, ma situation n'était due qu'à ma stupidité. Con, le Pépé, quoi.

Évidemment, mobilier sommaire, sans couche, et j'ai dû m'allonger sur le sol, damier de pierres froides, pour tenter de dormir un peu, de reposer mes blessures superficielles. Mais aucune position ne m'a satisfait, et je me suis résigné à tourner en rond dans ma prison, l'esprit en ébullition. Bien que ce soit vain, j'essayais d'échafauder un plan d'évasion. Je me disais que, peut-être, j'aurais l'occasion de prendre en défaut la vigilance de mes gardes le lendemain matin. De toute façon, j'avais la ferme intention de vendre chèrement ma peau et je préférais mourir les poings levés plutôt que la queue baissée, comme une fiotte de mouton. Surtout si les Fanars se mettaient en tête d'utiliser leurs engins de torture et de mort contre moi. Je n'étais pas des masses emballé.

À l'extérieur, la nuit s'installait lentement. À l'intérieur de ma geôle, la lumière déclinait. Bientôt la pièce serait envahie par les ténèbres. Ça ne me réjouissait guère. Peut-être la Lune diffuserait-elle une lueur à travers les meurtrières. Je me suis soudain remémoré les paroles du rouquin. J'ai jeté un coup d'œil dehors, entre les barreaux froids. Rien. Aucune pseudo-apparition à la con. Il me faisait bien marrer, Dents-Pourries, avec ses âneries Fanars à la mords-moi le nœud. Il pouvait baver tout ce qu'il voulait à ses abrutis de bêtards, moi il ne m'aurait pas. Faut pas se foutre de ma fiolle.

Un long moment a passé, morne, pendant lequel j'ai même oublié

de penser. Une clameur soudaine, au-dehors, a chassé ma torpeur. J'ai prestement quitté ma position assise pour me placer devant une meurtrière.

Les yeux écarquillés, j'ai alors assisté à une scène ahurissante. Une femme démesurée et fantomatique, entièrement vêtue de blanc, transparente, apparaissait et disparaissait à intervalles réguliers, assez haut dans le ciel nocturne. Elle levait et baissait les bras d'une façon que je trouvais très mécanique. Elle ouvrait la bouche aussi, mais aucun son n'en sortait. Et le rouquin haranguait ses ouailles, toutes pareilles à de misérables dévots, agenouillées devant l'apparition. J'avoue que j'ai été passablement impressionné. Un court instant, j'ai même cru que ce fantôme était là, devant mes yeux étonnés. Cependant, je connaissais bien les Fanars et surtout, je connaissais bien la façon d'agir de leurs chefs : il y avait un truc. Et c'était sur ce truc que reposait l'omnipotence de Dents-Pourries. La femme qui m'a élevé me l'a assez répété pour que ça rentre dans ma caboche. Le rouquin avait dégoté un bon moyen d'asservir une bande de naïfs, il ne s'en privait pas. Sa garde rapprochée connaissait inévitablement le secret de son astuce et l'aidait, avec une bienveillante complicité, à conserver sa domination.

Ça me donnait envie de me foutre deux doigts au fond de la gorge. L'apprenti gourou était encore plus salaud que je ne l'avais pensé. Et moi, pas de veine le Pépé, j'étais tombé sur la pire chienlit de ce putain de monde.

J'en avais assez vu. Je me suis rallongé, oubliant mes douleurs physiques, et j'ai fermé les yeux, avec la ferme intention de dormir.

Bonne nuit les abrutis de moutons. Bonne nuit Pépé. Rideau !

Deux molosses à Dents-Pourries sont venus me chercher, à l'aube.

Deux mecs pas rigolards pour un sou. Ils ne m'ont pas laissé la moindre chance de leur régler leur compte. Le rouquin avait dû les encourager à la vigilance. Si moi je connaissais bien les Fanars, lui avait aussi sa petite expérience des *Alones*. L'idée qu'il en avait été un m'était d'ailleurs passée par la tête.

Avant d'ôter mon carcan et ma chaîne, les deux Fanars avaient pris soin de me lier les mains et de m'enchaîner les pieds. L'un des deux, pendant l'opération, était resté en retrait, pointant une antique pétoire à canon scié vers ma tête. J'aurais juré que, vu son état, elle ne pouvait plus fonctionner, mais j'ai une sainte horreur des flingues – j'affectionne les armes de jet et j'aurais payé cher pour récupérer mes couteaux ou mon épée confisqués – et j'ai préféré ne pas taquiner mes gardiens. Je ne tenais pas à mourir plombé. Trop facile comme mort – on ne peut pas se défendre loyalement – et un peu déshonorante pour un *Alone*.

Ils m'ont conduit dans une demeure plus vaste que toutes les autres. J'en ai déduit qu'il s'agissait du Palais de mon copain Rouquie. Le vestibule, aux murs ornés de vieilles tentures, regorgeait de sculptures naïves à la gloire de la Vierge Évanescente. Cadeaux des ouailles au grand gourou. On a attendu un long moment avant qu'une porte ne s'ouvre au bout du couloir. Le rouquin est apparu dans l'embrasement, un énorme sourire aux lèvres. Il a fait un geste vers ses acolytes, et ils m'ont poussé vers la pièce où il se trouvait. Le lieu, de façon surprenante, était dépouillé de tout meuble, mis à part un bureau massif, entièrement nu de documents ou d'objets, et de deux chaises. Mouais. J'ai compris vite fait – faut pas déconner non plus ! – qu'il s'agissait d'une salle d'interrogatoire. Alléluia ! ai-je pensé, s'il fallait en découdre, j'étais prêt pour le pugilat. Bonne tranche de marrade en perspective.

Je me suis assis sans que l'on m'y autorise, un sourire inamovible coincé sur les lèvres. Dents-Pourries me dévisageait avec attention. Les mains jointes devant son visage, il a soupiré et annoncé :

— La Vierge Évanescente a parlé cette nuit au Grand Ktilulu, c'est-à-dire moi, par transmission de pensée, tu l'as certainement vu. Elle m'a conseillé sur le sort à te réserver. Tu as le choix, *Alone* : soit tu te convertis à son culte, et tu deviens Novice Protecteur de la

Vierge Évanescente, soit tu meurs, pour l'exemple. Le monde qui nous entoure est cruel et sauvage. La Vierge a besoin d'hommes pour protéger ses enfants. Même d'un *Alone* tel que toi.

J'ai ouvert de grands yeux et me suis tordu de rire. Fou le rouquin. Je n'avais vraiment pas imaginé qu'il y aurait une alternative à la mort. Je n'avais même pas songé qu'il pourrait essayer de me recruter dans sa secte !

— Écoute-moi bien, ma mignonne. Je ne suis pas dupe. Ta Vierge Évanescente, tu peux te la foutre au cul. Ta petite mascarade de cette nuit ne trompe que les imbéciles et les faibles. Jamais je ne participerai à ta petite dictature. Je tiens trop à ma liberté de mouvement. Et si je ne peux plus en profiter, je préfère crever. C'est mon unique religion.

— Voilà qui est clair, a tranché le Grand Ktilulu, tu seras donc exécuté sur notre place publique cette nuit. En attendant, le pilori va connaître un invité.

Il s'est tourné vers les deux gardes, plantés comme des statues de sel sur le pas de la porte.

— Mes frères, veuillez bien installer notre hôte.

Dents-Pourries s'est fendu d'un sourire narquois et a achevé notre entretien :

— Dommage. La plupart des *Alones* sont, au fond, et malgré les apparences, épris de morale et de justice. Mais ce qu'ils oublient, c'est que la justice et la morale appartiennent à ceux qui les possèdent. Pour la religion, c'est pareil, elle appartient à ceux qui l'entretiennent, c'est-à-dire ceux qui détiennent à la fois la justice et la morale qui en découle. Va annoncer à mes fidèles que leur Vierge n'existe pas : ils te lapideront.

Le salaud marquait un petit point. Putain de justice. Putain de morale. Dans un monde où règne la sauvagerie et le bordel, ces deux mots étaient caducs, Dents-Pourries avait raison. Chaque être humain fait de son mieux pour défendre sa viande. Mais moi, je ne voulais pas survivre en profitant de mon prochain, en retournant ma veste lorsque cela s'avérait profitable à la prolongation de ma misérable existence.

Putain de morale.

Putain de justice.

Putain de pilori.

Les villageois ont été invités à la curée, cordialement autorisés à venir me lancer des bordées de jurons. Et un mouton, quand on lui donne l'autorisation de faire un truc, il le fait à outrance. En sus des insultes, j'ai chopé quelques pierres dans la cafetière et, punition tout de même plus douce, une pluie de pommes pourries. J'étais cabossé de partout, perclus de crampes. Mes liens, aussi serrés que des amants passionnés, me brûlaient la peau et me coupaient la circulation sanguine. Je n'étais pas frais et, surtout, j'étais forcément d'une humeur massacante. Je lançais des regards meurtriers à tous ceux qui pointaient leur nez vers le pilori.

Mon attitude a-t-elle eu un effet quelconque ? Plus la journée passait, et moins les villageois s'intéressaient à mon sort. J'en étais soulagé.

À un moment donné, cependant, une fille magnifique, et qu'en une autre occasion je me serais fait un plaisir de croquer, est passée devant moi, une jarre posée sur ses menues épaules. Je l'ai interpellée :

— Hey, ma belle ! T'aurais bien un peu de flotte pour moi ? Allez, approche !

La femme s'est retournée et m'a observé un instant, incrédule.

— Il est interdit de donner à boire aux prisonniers, a-t-elle enfin lâché, presque en chuchotant.

J'ai vu dans ses yeux qu'elle me prenait malgré tout en pitié. Mon cerveau, bien que fatigué, s'est mis soudain à ronronner comme un moteur. C'était l'occase que j'attendais depuis ma capture. J'ai jeté un regard à l'entour. Personne. Vraiment la bonne occase.

— Regarde autour de toi, il n'y a pas un chat. Personne ne saura que tu m'as donné à boire, promis. Allez quoi, rien qu'une goutte. Okay ?

J'ai vu son front se plisser. Je la plaçais face à un dilemme.

— D'accord, mais promettez-moi de ne pas bouger, a-t-elle enfin tranché.

— Que veux-tu que je fasse dans ma situation ?

Je ne mentais pas, j'étais quasi-totalement immobilisé. Mon argument l'a faite définitivement fléchir. Elle s'est approchée d'un pas rapide, et bientôt elle a été auprès de moi. Je pouvais sentir son parfum, pareil à celui des fraises des bois. Elle était moins crasseuse

que la plupart des femmes du village.

D'un geste rapide, elle a penché une jatte pleine d'eau vers ma bouche ; j'ai pu boire jusqu'à plus soif, et cela m'a fait reprendre totalement mes esprits. Je me suis enhardi auprès de la jolie :

— Merci. Tu n'es pas aussi cruelle que les autres villageois. Pourquoi ?

Un regard anxieux a cédé la place à une mimique de surprise.

— Nous ne sommes pas si cruels, nous obéissons aux ordres de la Vierge Évanescence, loué soit son Esprit !

Elle avait parlé d'un ton peu convaincu, ai-je alors noté.

— Ah... oui ! La Vierge Évanescence, je l'avais presque oubliée celle-là. Écoute-moi : tu pourrais être encore plus gentille et desserrer un peu mes liens. La Vierge ne t'en voudra pas, c'est faire preuve de charité.

La jeune femme a paru terrorisée par mes paroles. Elle a jeté un rapide coup d'œil circulaire. Toujours personne. Enfin, elle a retrouvé son calme.

— Je ne peux pas faire ça.

— Mais je souffre. Énormément. Alors que je suis innocent... De toute façon je vais mourir cette nuit. Ne veux-tu pas apaiser une partie de mes souffrances avant que je ne passe de l'autre côté ?

— Je... ne peux pas ! s'est-elle écriée, et j'ai eu peur qu'elle n'alerte le quartier.

Elle s'en est allée, en courant. À pénétré dans une maison à une centaine de mètres. Jusqu'au bout, j'ai regardé s'éloigner ses courbes chaleureuses, bouée de sauvetage à jamais inaccessible. Merde. J'avais foiré mon coup.

Maintenant que, grâce à l'eau, mon esprit s'était éclairci, je pouvais ruminer sur mon sort. Ressasser mon échec avec la donzelle. Bref, j'étais énervé.

La nuit commençait à tomber. Mon espérance de vie également. Les villageois avaient déjà allumé quelques feux, pour chauffer les chaumières. Quelques-uns brûlaient dehors aussi, pour éclairer les alentours de l'exécution. De mon côté, si j'entretenais encore une mince lueur d'espoir, elle était bien cachée en moi. J'en arrivais presque à me dire qu'il était temps que mon calvaire finisse enfin. Basta. Marre de ce monde pourri de toute manière.

Mon esprit résigné ne m'a pas permis de repérer une présence, proche de moi. J'en ai pris conscience au moment où un couteau s'est immiscé sous mon menton. Malgré tout, je n'ai pas sursauté, ce qui m'a évité de finir saigné comme un vulgaire animal. Il a fallu un certain temps à mon cerveau pour débrouiller la situation. Et j'ai enfin vu qui tenait l'arme : la fille à la jarre d'eau. J'ai senti plus que je n'ai vu, d'ailleurs, puisque j'ai tout d'abord reconnu son parfum fraise des bois.

— Si tu es vraiment innocent, pourquoi les hommes du Grand Ktilulu t'infligent-ils les punitions suprêmes ? a-t-elle demandé, très sentencieuse.

Elle a ramené l'arme blanche vers elle, pour me permettre de parler.

— Ben, tu vois, je suis un *Alone*, un mec qui ne se joint à aucun groupe, jamais ; un mec qui pense pouvoir se défendre tout seul en cas de besoin. Les Rasses, les Fanars et les groupes militaires en particulier, n'apprécient guère les *Alones*, et c'est réciproque. Les Rasses détestent les *Alones* parce que, généralement, ils savent foutre la merde dans les groupes quand, par malchance, ils en croisent. Et les *Alones* évitent les Rassemblés, rongés par le fanatisme – religieux le plus souvent – parce qu'ils sont trop... nombreux. C'est que, même balèze, un *Alone* a du mal à affronter une vingtaine de fous furieux. Bref, ici par exemple, Rouquie domine tout grâce à un attrape-nigaud et il tient à ce que sa domination dure. Un *Alone* comme moi est capable de lui faire foirer son coup, il le sait bien, donc il m'élimine ou il me recrute. Comme j'ai refusé de l'aider, il m'exécute. Mais avant, il préfère s'amuser un peu avec moi. Un *Alone* se fait rarement capturer, ou alors c'est qu'il est déjà mort. Moi j'ai fait le couillon, c'est pour ça que je suis ici. Je suis suffisamment clair ?

— Oui, a-t-elle répondu d'une voix monocorde, sans émotion

apparente.

Elle a coupé mes liens, et j'ai pu me dégager du pilori.

— Les autres sont tous dans la Salle des Prières, à écouter le sermon du Grand Ktilulu. J'ai réussi à leur fausser compagnie sans qu'ils s'en aperçoivent, mais ils vont bientôt revenir pour te tuer. Tu ne pourras pas sortir tout de suite du camp. Cache-toi quelque part et attends la nuit noire pour t'enfuir.

— Pourquoi fais-tu ça pour moi ? ai-je demandé.

Elle m'a octroyé un sourire chaleureux.

— Je ne suis pas ici depuis assez longtemps pour croire à la Vierge Évanescence. Ça paraît réel, mais un peu...

— Artificiel, ai-je fini, tout en massant mes poignets douloureux.

Elle a hoché la tête et m'a faussé compagnie sans que j'aie le temps de réagir. Sacrées nanas, c'était bien souvent elles qui me tiraient de la panade... Enfin, tout n'était pas encore réglé, point de vue de ma liberté. Maintenant que je n'étais plus attaché, j'allais pouvoir agir à ma guise. La liberté, ça se gagne. Et me battre pour la reconquérir m'apparaissait comme une évidence absolue.

Au boulot, le Pépé !

Tout était encore calme. Je me suis faufilé dans le village, évitant les parties éclairées. J'ai vite repéré le lieu où Dents-Pourries faisait son sermon ; j'entendais le son de sa voix rauque passer à travers les murs. Le gars, il donnait vraiment l'impression de prendre son pied.

Son public répondait parfois à ses clameurs fanatiques par des monosyllabes d'une platitude confondante, comme de l'appris par cœur récité sans conviction.

Je n'ai pas traîné dans le coin. Ma priorité était justement de profiter de ce répit pour échafauder un plan raisonnablement applicable. Une idée avait germé dans mon esprit malsain, une idée plutôt amusante, à double tranchant. Ça, c'est mon côté très con : j'aime bien me foutre de la gueule des Fanars quand je le peux, sans faire gaffe aux dangers potentiels, surtout s'ils m'ont bien emmerdé avant. Le goût du risque.

Il fallait juste que mon hypothèse soit la bonne. Que l'apparition de la Vierge Évanescente repose sur un truc. Et là, je pourrais également assouvir mon goût pour la mise en scène.

Je me suis traîné avec moult précautions vers le palais du rouquin. Après avoir constaté avec un plaisir non dissimulé que la demeure n'était pas gardée, j'y ai pénétré sans difficulté et y ai entamé une fouille méticuleuse de toutes les pièces. Jusqu'à ce que je tombe sur une porte fermée à clef. Une porte fermée à clef ? Intéressant. Dans notre monde détruit où l'anarchie règne, on ne rencontre plus de portes fermées à clef. Sauf, allez savoir pourquoi, chez ces enflures de gourous Fanars !

Je me suis marré comme une baleine et ai enfoncé la porte. J'ai même réussi à ne pas me déboîter l'épaule.

Et j'ai trouvé ce que j'étais venu chercher.

J'étais au pilori.

La foule me faisait face, et me balançait – j'en prenais hélas l'habitude – des insultes à tire-larigot. Elle avait été rendue folle furieuse contre moi, vraisemblablement par le sermon de Rouquie.

La lame de la guillotine, à côté, était remontée, et n'espérait plus que ma tête. Je le voyais à son sourire aiguisé. Bah, elle attendrait encore un peu.

Rouquie s'est frayé un passage dans la foule, et a surgi devant moi, sans me jeter le moindre regard. Il restait tourné vers ses ouailles, parmi lesquelles une jeune femme dont les yeux, agrandis par une stupéfaction non feinte, me scrutaient sans relâche. Je n'ai pas pu m'empêcher de lui sourire.

— Frères, Sœurs et Enfants de la Vierge Évanescence, criait Dents-Pourries, ce soir le Jugement Divin va être rendu contre une personne impie qui a osé bafouer notre culte ! La sentence de la Vierge Évanescence est la mort !

— Holà, Copain, pas si vite ! ai-je crié en retour.

Le Grand Ktilulu s'est retourné vers moi, agacé d'être coupé dans son discours.

— Silence, chien d'Alone ! Tu as déjà assez contrarié notre déesse !

— Ouais, tiens, parlons-en justement.

Et je me suis, en même temps, adressé à la foule, soudain muette :

— Frères, Sœurs et Enfants, la Vierge m'est apparue tout à l'heure et m'a demandé de vous délivrer un message !

— Hérésie ! La Vierge n'apparaît qu'à son Grand Prêtre : moi ! Et à personne d'autre. Surtout pas un misérable Alone tel que toi !

Un rictus amusé a couru sur les lèvres de Dents-Pourries. Son argument lui semblait définitif. Mais je n'en avais pas encore fini avec lui.

— Prouve-le, dis-je. Prouve que la Vierge ne m'a pas parlé. Si tu dis la vérité, alors j'accepterai la sentence de mort à mon encontre.

— Rien de plus simple. Je vais demander à la Vierge d'apparaître.

J'ai vu un homme s'éloigner discrètement de la foule, puis courir vers la maison de Rouquie. Ce dernier commençait à convoquer la déesse de pacotille :

— Ô Grande Vierge Évanescence : Écoute la requête de ton plus

fidèle serviteur. Apparaiss-nous ! Montre-nous ta lumière ! Et fais taire ce païen à jamais !

Dents-Pourries m'a observé du coin de l'œil, d'un air mal à l'aise. Je le sentais se méfier, soudain, comme s'il venait de se souvenir qu'il avait affaire à un *Alone* rompu aux techniques de ruses les plus diverses. Puis il a ébauché un rictus narquois. Dents-Pourries était envahi par un apparent regain de confiance. Ses doutes n'avaient été qu'éphémères. Tant mieux : plus dure serait la chute !

Une minute a passé. Puis cinq. Puis dix. Toujours pas de Vierge Évanescence à l'horizon. Et la foule a commencé à murmurer. Le murmure a enflé et est devenu grondement. J'ai vu l'homme parti quelques minutes plus tôt revenir, la mine déconfite. Rouquie a croisé son regard et a compris aussitôt que quelque chose clochait.

C'est à ce moment, louée soit-elle, que ma copine a interpellé le gourou :

— La Vierge n'est pas apparue, Grand Ktilulu. Doit-on comprendre qu'elle a effectivement parlé au prisonnier ? Et qu'il a un message à nous délivrer ?

— Je...

Il était pris de court et j'ai choisi cet instant pour agir enfin. Je me suis levé, mes liens retombant sur le sol. La foule entière s'est figée de surprise. Rouquie et ses hommes de main aussi. Bouches bées, les mecs !

— Comme vous le voyez, Frères et Sœurs, la Vierge m'a libéré ! Elle ne supporte plus que son pseudo Grand Prêtre torture des innocents. Elle ne veut plus de Grand Ktilulu et elle m'a chargé de vous l'annoncer. Elle a ajouté qu'elle n'apparaîtrait plus avant d'avoir pardonné tous les méfaits du Grand Ktilulu !

Je ne mentais pas sur un point : la Vierge Évanescence appartenait au passé. La pièce bouclée renfermait un antique holoprojecteur fonctionnant à l'aide d'une pile atomique – autant dire inusable – et la seule image qu'il diffusait encore était cette projection de Vierge. La vermine de l'ancienne civilisation nous rongait encore. Voilà sur quoi peut reposer un culte.

La foule était furieuse. Et la situation prenait un sale virage pour Dents-Pourries : la seule déesse présente – ma copine – appelait à la rébellion. Il y a eu des débordements soudains. Les sbires du Grand Ktilulu ont alors été submergés, écrasés par une masse de corps supérieure à la leur, broyés par la fureur de croyants blessés, tout soudain, dans leur foi si difficilement inculquée par le gourou. Ils réagissaient encore plus durement que je ne l'avais espéré.

Je ne ressentais aucune pitié. Ces gars avaient bien profité des villageois et ils subissaient à présent le retour de bâton.

Ma copine m'a harponné au milieu de la cohue, alors que je

recherchais Rouquie des yeux. Je voulais m'en occuper moi-même.

— Comment as-tu fait ça ?

Je lui ai décoché mon plus beau sourire.

— Je t'expliquerai ce miracle tout à l'heure, quand j'en aurai fini avec Rouquie.

Je venais juste de l'apercevoir. Il était parvenu à s'extraire de la mêlée et tentait de rejoindre la porte d'entrée du village, avec un de ses hommes. J'étais vraiment excité à l'idée d'en découdre et j'ai piqué un sprint d'enfer pour les rejoindre. Lorsque je suis arrivé à leur hauteur, près des palissades, j'ai sauté sur l'homme de main, qui manœuvrait les battants de la porte blindée. Ça n'a pas fait un pli. Un brutal coup de genou dans le dos, et je lui ai brisé la colonne vertébrale. Il s'est rétamé en avant sur la porte. Mais il n'a même pas eu le temps de gueuler que déjà, je lui retournais la tête. Juste à côté, j'ai vu les yeux de Rouquie s'allumer de terreur et j'ai su qu'il ne ferait pas le poids. Pas si loup que ça finalement.

Au début, j'avais franchement envie de le tuer, lui rendre coup pour coup tout ce que j'avais subi. Mais finalement, je l'ai juste un peu secoué. Quelques banderilles auxquelles il a vainement tenté de répliquer. Seulement, j'étais bien plus vif, et bien mieux entraîné que lui. Ça ramollit un homme la vie de gourou !

J'ai cessé de le frapper quand il s'est mis à m'implorer de lui laisser la vie sauve. Pas très amusant de se battre avec quelqu'un qui ne tente plus de sauver sa peau. J'ai accepté sa requête, vu que, de toute façon, si ce n'était pas moi, les villageois, sans doute plus cruels, l'exécuteraient. Des moutons énervés... sont deux fois pires qu'un *Alone*. La guillotine aurait certainement quelques clients dans les prochaines heures.

— Comment as-tu fait ? m'a demandé Rouquie dans un souffle.

J'avais la nette impression d'avoir déjà entendu cette question. Mais à lui, j'ai répondu aussitôt :

— J'ai eu de la chance, mon pote. Je t'avais dit que je n'avais pas d'autre dieu que ma liberté. Ce n'est plus totalement vrai, je dois le confesser, mon Frère. J'ai trouvé, parmi tes ouailles, une plus sympathique déesse que la tienne.

J'ai empaqueté Rouquie dans des cordages serrés et l'ai abandonné comme un vieux sac inutile près de la porte. Je me fichais bien de ce qui pouvait lui arriver à présent. J'étais presque satisfait. Presque.

Je suis parti retrouver ma copine au parfum fraise des bois.

J'avais quelques trucs à lui expliquer.

DEUXIÈME PARTIE

Corbeau

1

La saison froide s'est installée peu à peu. Ciel plombé. Guirlandes de nuages compacts. Arbres gris. Végétation brunâtre et humide. La neige viendrait sans doute bientôt, et une brume étonnante et épaisse drapait les champs, ne laissant échapper de la grisaille que la tête des arbres. Lugubre.

Je n'ai jamais trop aimé le froid et, d'habitude, je passe toujours la saison froide dans le sud de la France. Mais là, il se trouve que j'étais encore en Bretagne et que, si vous connaissez ce coin, c'est pas mal loin du sud quand même. En plus, question bouffe, la Bretagne, l'hiver, c'est pas la corne d'abondance. Les rivières sont vides. Les animaux hibernent. Ouais, la Bretagne c'est devenu drôlement plus frigo qu'avant. Dérèglement climatique, et tout le toutim. Mais c'est ici que je suis né, et j'y reviens de temps à autres. Une vraie nana romantique le Pépé, parfois. Les larmounettes avec.

J'étais resté plus longtemps que prévu dans le village de Dents-Pourries. Mes petits problèmes réglés, je m'étais laissé endormir par Claudine, la copine au parfum fraise des bois. Du coup, le réveil avait été particulièrement difficile, d'autant que la frangine était du genre pas d'accord pour que je me fasse la malle sans elle. Mais le Pépé, pas question de s'encombrer d'une nana : dans une bagarre, c'est généralement poids mort, sauf si la nana en question elle aussi est une *Alone*. Ce n'était pas le cas, et je ne pouvais pas lui apprendre à l'être. À son âge : on l'est déjà ou on l'est pas. Sans compter que la compagnie, ça va un moment : la solitude j'aime assez ça. Bail, je lui avais promis de repasser de temps en temps. Promesse que je n'avais pas l'intention de tenir. Mais, qui sait ? La vie d'*Alone* est pleine de surprises.

Je suivais l'ancienne Route Nationale 12, en direction de Rennes. J'étais au niveau de Guingamp. Restait plus grand chose de la belle

déroulante d'asphalte d'autrefois. La végétation reprenait ses droits, petit à petit, et dans quelques années la protection qu'offrait la route n'existerait plus. Bien dommage, c'est utile une route. Surtout quand on a une carte, parce que, point de vue panneaux, pas de bol Popol, c'est souvent rouillé et illisible depuis belle lurette. La route, c'est utile aussi pour éviter les mauvaises surprises des Rassemblés. La plaie de ce monde, les Rasses, toujours dirigés de main de maître par un petit dictateur en puissance. Et ces mecs là n'aiment pas trop les *Alones*. S'ils peuvent bouffer votre viande, ça leur réchauffe le cœur – et, accessoirement, ça leur remplit l'estomac l'hiver.

De toute façon, pas le genre d'un *Alone* de laisser quelqu'un bouffer sa viande. Et puis l'hiver, ces cons de Rassemblés font beaucoup de feux pour réchauffer leurs petites boules de graisse transies. Super évitables l'hiver, les Rasses.

De mon côté, vu que le sud c'était pas mal râpé, je cherchais un petit hameau bien abandonné ou une baraque correctement étanche, pour passer l'hiver peinard. Je connaissais le lieu idéal du côté de Bédée, je l'avais déjà testé à quelques reprises. Il me restait une centaine de kilomètres à parcourir. L'affaire de quelques jours. En espérant aussi que personne n'avait trouvé, entre-temps, le lieu en question à son goût.

La route jusqu'à Bédée, ça a gazé du tonnerre. Je n'ai pas rencontré un chat, à croire que j'étais l'unique pèlerin encore assez couillon pour traîner ses guêtres par ce temps-là. La neige avait bel et bien entamé son bal cotonneux, comme je l'avais prédit. Et il était vraiment temps que j'arrive à bon port, parce qu'elle tombait de plus en plus drue. J'avais pas prévu les bottes, et mes pieds nus commençaient à crier halte. Ils ont beau ressembler à de vieilles semelles de vieux cuir, ils ne supportent pas encore toutes les misères climatiques du monde. Mais de toute façon, j'avais enterré tout le matériel nécessaire dans la cave de mon refuge. Normalement, je serais tranquille de ce côté-là.

J'ai contourné un gros bois, plus large que long, pour éviter les meutes de renards blancs. Ces charognards devaient pulluler dans le coin. Et ceux-là ne sont pas inoffensifs comme les Petits Roux, c'est une race mutante à l'envergure de loup. À éviter si l'on veut préserver sa peau.

Enfin, j'ai émergé devant mon refuge, une petite bicoque d'un étage entourée de hautes broussailles et d'arbres centenaires déracinés à la suite d'une tempête. Les racines mêlées à la terre avaient formé une haie de talus qui cachaient très bien la petite maison. Vraiment, un endroit difficile à dénicher autrement que par hasard. Sauf que.

Sauf que quelqu'un avait investi les lieux ! Et pas des Rasses. Les vieux volets rouillés étaient à peine entrouverts, juste de quoi avoir un œil perpétuellement aux aguets en cas de besoin. Une technique de prudence d'*Alone*. Je pouvais en témoigner. Ça m'a un peu ennuyé, je dois l'avouer. Même parmi les nôtres, on rencontre de vrais vicelards, assassins sans scrupules, bouffeurs de chair humaine, et j'en passe. Ce type ou cette nana-là, je ne pouvais que m'en méfier. On ne devient pas *Alone* si on ne développe pas un instinct de survie supérieur à la moyenne. Celui ou celle qui avait pris possession de mon refuge était inévitablement dangereux. N'empêche que ce refuge, j'en avais bigrement besoin. Alors, dangereux ou pas, je devrais soit me farcir l'*Alone* soit faire copain-copain. Pas facile.

Je suis resté caché derrière un tronc d'arbre mort une bonne dizaine de minutes, pour réfléchir en toute sérénité. J'ai pesé le pour et le contre, vérifié mes lames – prolongement de mes mains – et mon épée, mon dernier rempart lorsque mes couteaux sont indisponibles.

J'avais une chance quand même : la neige. Je me suis dit que la reptation jusqu'au puits était la seule solution acceptable. La neige cacherait plus ou moins ma progression, surtout si elle continuait de tomber ainsi, à un rythme aussi rapide. Le puits, j'y avais songé illico : une fois au fond, il y a un tunnel qui mène directement à la cave. Je le sais bien, je l'ai creusé moi-même, un hiver où je n'avais rien d'autre à foutre. Avec un peu de chance, mon locataire n'avait pas bouché le passage, s'il l'avait trouvé, considérant qu'il pouvait aussi servir en cas de fuite obligatoire – et discrète. J'ai tracé mentalement le chemin le plus efficace selon les angles de vue que pouvait avoir l'*Alone*. Les angles morts n'étaient pas légion, étant donné le placement idéal des fenêtres, mais ils existaient.

J'avais calculé approximativement que je pouvais être visible à deux endroits sur cinq avant d'atteindre le puits. Un au tout début, sur environ cinq mètres, l'autre à onze ou douze mètres du puits, et jusqu'à ce dernier. Faisable. En espérant que le terrain ne recèlerait pas quelques surprises désagréables – genre pièges – aux endroits où mon hôte était aveugle. On ne se méfie jamais assez, les *Alones* sont très méticuleux quand il s'agit d'assurer leur intimité.

Le manège ramper/courir/quatre pattes/reprendre son souffle a duré une bonne dizaine de minutes ; le froid était oublié, et la sueur avait envahi ma peau et mes fringues. Mais le puits, j'y suis arrivé vachement intact, sans bobos, et sans être tombé dans un quelconque piège. Du tout cuit. J'avais tout de même laissé une belle traînée dans la poudreuse et j'espérais qu'elle n'était pas trop visible de la baraque. De toute façon, comme ça tombait toujours énormément, elle ne serait pas longtemps visible, et les premières traces, à l'entrée du bois, devaient déjà être recouvertes.

J'ai sorti une corde bien solide de mon vieux sac à dos et l'ai attachée au tronc d'un petit arbre qui poussait près de la margelle. Tout cela du côté où l'*Alone* ne pourrait pas me voir. Puis, en silence, j'ai jeté la corde dans le puits. Après avoir sauté sur le bord couvert de neige, j'ai enfin glissé dans l'orifice, les pieds calés sur la paroi en pierre. Prêt pour la descente en rappel ! Trente secondes plus tard, mes pieds ont atteint l'entrée bouchée par une vieille porte recyclée. Je l'ai poussée le moins violemment possible des talons, et l'ai senti céder facilement, sans trop de bruit – je l'espérais. Mon bonhomme, j'arrive, me suis-je dit, un petit sourire, que j'imaginai narquois, aux lèvres. À quatre pattes, j'ai longé le tunnel à la terre humide et froide jusqu'à parvenir au bout de ma route. L'accès au tunnel – quand on est à la place de l'occupant – est dissimulé derrière une armoire antédiluvienne, assez légère. Fallait vraiment y penser ou être sacrément parano pour bouger ce vieux truc. Apparemment, mon hôte n'avait pas vérifié. « Prends le temps d'observer et d'être à l'écoute, et

tu vivras vieux ! » me racontait une personne chère. J'ai suivi le conseil à la lettre : vérifié l'accumulation de poussière aux angles de l'armoire, ouvert mes pt'ites oreilles pour saisir le moindre bruit, le moindre mouvement. Rien, la maison était sourde, en apparence. Au moins dans la cave. Doucement, j'ai commencé à déplacer le meuble. Ça grinçait un poil, mais rien de bien méchant, je prenais tout le temps qu'il fallait. Si ça devait durer des heures, et bien ça durerait des heures.

Je me suis fauflé dans la cave trois minutes plus tard. Ça fouettait toujours autant le moisi, le renfermé, et les matières fécales, là-dedans. La cave, c'est les chiottes d'hiver. C'est mieux que de se geler le cul dehors ou de se le faire bouffer par un Renard Blanc. L'*Alone* avait dû penser la même chose. Ça sentait la merde fraîche. Mais passons. Ça prouvait juste que j'avais eu raison de me méfier, et que la maison était belle et bien occupée. Au boulot, le Pépé. Un *Alone* à mater !

J'aurais très bien pu pénétrer dans la maison par la grande porte, avec tout plein de bruit, accompagné d'un orchestre et en dansant la polka : ça n'aurait rien changé. Le copain, il était plus en état de se défendre. Affalé sur le préhistorique et décousu canapé, recouvert d'une grosse couverture un peu mitée, le gars délirait gravement, sueur au iront aussi épaisse que de la confiture.

Son bras gauche, pendant, avait été bandé à la va-vite et des traces rouges auréolaient le tissu. Le gars, il était pas encore dans l'autre monde, mais avec un peu d'aide – d'un de mes couteaux par exemple – il y parviendrait sans difficulté.

Frustré le Pépé, quand même ! Récapitulons : j'avais rampé dans la neige, descendu un puits en rappel, rampé encore dans un tunnel, bougé une armoire en une demi-heure, etc. Merde, quoi ! Et on me confisquait ma victime ? Quel monde pourri, vraiment ! Parce que ce mec qui me regardait avec des yeux brouillés et luisants, je ne pouvais plus lui faire la peau. Pas comme ça, gratuitement, pas sans défense de sa part.

Je me suis rapproché, et il a tenté de faire courir sa main sous la couverture : il devait y planquer son arme. Ses yeux prouvaient qu'il morflait plein pot, mais il ne gémissait pas. Malgré la douleur, il cherchait encore le moyen de se défendre honorablement. Un *Alone*, pas de doute. Et en temps normal, j'aurais mis ma tête à couper que ce devait être un sacré coriace.

— Oh, mon pote, ai-je dit calmement, te bile pas pour ta viande. T'es dans ma planque d'hiver ici, c'est tout. Je récupère mon bien, et te regarde tes bobos. Dac ? Ensuite, on fait copain-copain.

Le type a eu un éclair de lucidité dans le regard : malgré son délire, il venait de comprendre que j'étais un *Alone*, pas un Rasse. Ça a paru l'apaiser momentanément : on fait plus confiance aux gens qui nous ressemblent.

Il m'a fait un signe de tête, comme il a pu. Ça signifiait sans doute qu'il acceptait ma proposition. Dans son état, je n'aurais pas agi autrement. Un *Alone* blessé, c'est souvent un mort à court terme. Alors, si la providence veut mettre sur la route d'un *Alone* blessé un autre assez sympa pour l'aider, il saute sur l'occasion.

J'ai soupiré. J'étais donc parti pour passer l'hiver à jouer la nounou. Pourquoi pas ! Ça m'occuperait un brin. L'hiver sous les

couettes, enfermé les trois quarts du temps à regarder la neige tomber comme un type un peu attardé, c'est limite lassant au bout de deux jours, et c'est pas mon fantasme, surtout quand on a la bougeotte comme moi. À la bouillotte, le Pépé.

Le mec, il a mis du temps à sortir de son délire, dû à des morsures. À vue de nez, il était tombé sur une meute de renards blancs. Et sans doute s'en était-il tiré avec les honneurs. Quelques-unes de ces saletés devaient geler sous le mètre cinquante de poudreuse. En tous cas, il a passé une bonne dizaine de jours dans les pommes. J'ai nettoyé ses plaies avec de l'eau bouillie ; et des plaies, il en avait un max. Sur les deux bras, au niveau des côtes, sur les deux mollets, une belle morsure à la fesse gauche, sans compter un entrelacs de griffures bénignes. Pas jojo à voir. Et surtout, avec des renards blancs, un coup à choper la rage ou un truc plus ou moins similaire. En outre, les plaies auraient très bien pu s'infecter si je ne les avais pas passées à l'alcool à 90. Une vieille fiole dégotée dans une bicoque des environs envahie par les herbes, hormis la salle de bains, qui était restée fermée, avec son occupant toujours dans la baignoire. Il n'empêche, j'avais eu du bol. Et le Gaby – prénom de l'amigo – aussi, du même coup. D'habitude, ce genre d'alcool, ça s'est vachement trop évaporé pour être utilisable ! Ce jour-là, j'ai aussi rencontré la meute de renards blancs qui avait taquiné le copain. Il restait une bonne dizaine d'individus affamés. J'avais eu du pot, ils avaient surgi alors que j'abordais les alentours de ma bicoque. Un seul était parvenu à se jeter sur moi. Vite expédié d'un coup de couteau. N'empêche, ça m'a fait râler. Tout cela signifiait qu'il me faudrait limiter mes sorties, et faire deux fois plus attention que d'habitude. Les renards blancs ne lâchent pas leurs proies si facilement. Surtout quand la proie en question a l'idée saugrenue de ne pas se tirer au loin. Mais la bicoque nous protégeait très bien, pas de soucis de ce côté-là. Tout y était bien étanche.

Gaby a commencé à aller nettement mieux vers la fin décembre. Il pouvait bouger, et même parler. Dehors, la couche de neige était impressionnante – un mètre vingt ou trente par endroits – et j'avais de plus en plus de mal à dégoter de la bouffe pour deux. Remarquez, le Gaby, il avait aussi prévu le coup de l'hiver et il stockait quelques trucs dans ses sacs, surtout de la viande séchée, probablement de l'écureuil et du serpent, vu le goût. Le Gaby ne m'aidait pas beaucoup sur la question bouffe, il ne pouvait pas encore forcer son corps, mais au moins j'avais une compagnie agréable. Ouais, très sympa, le copain, et mon envie de le zigouiller était passée depuis bien

longtemps. C'est vrai qu'à un moment, l'idée de l'achever m'avait effleuré l'esprit : ça se pratique souvent entre *Alones*, quand il n'y a guère d'espoir de guérison. Mais le copain, c'était un vrai dur, un vrai battant.

Gaby était *Alone* depuis toujours, évidemment. Il avait été élevé par son grand-père, un véritable champion du sabre d'après lui. Il lui avait appris tout ce qu'il savait dans le maniement de cette arme, dès son plus jeune âge, mais lui, il avait préféré opter pour un fouet et des couteaux. Avec le fouet toujours à portée de main, le couteau dans une gaine serrée sur la hanche gauche, il fallait être diablement sûr de soi pour le défier : il s'en servait à la perfection. Question rapidité, je ne pouvais pas encore juger, mais au top de sa forme, ça devait faire banco. Je me demandais si je faisais le poids : malgré mon surnom de Pépé – faut pas s'y fier, hein ? – je suis un rapide. Et mes lames, et mon épée, je m'en sers aussi instinctivement qu'un nourrisson tétant le sein de sa mère. Je crois que je suis presque né avec mon petit arsenal.

Un jour où on s'emmerdait royal autour d'un vieux jeu de carte moisi et d'un reste d'alcool poisseux, et après une séance d'entraînement crevante, je lui ai demandé, bien qu'en règle générale les *Alones* n'apprécient pas trop ce type de questions :

— Qu'est-ce que tu fiches dans ce coin paumé, au fait ? La Bretagne, ça te plaît tant que ça l'hiver ?

Il a louché vers moi, surpris. Puis il s'est marré, franchement.

— Mon pote, j'allais à Rennes. Je comptais m'y rendre vers la fin de l'hiver.

J'ai failli recracher l'alcool que je venais d'ingurgiter. Vite pour l'explication : les villes, c'est franchement le coin à éviter, si l'on tient un minimum à sa vie. Plein de trucs pourris, en ville. Des tonnes de squelettes, bien sûr, mais aussi des mutants de toutes sortes, animaux et – mais je n'ai jamais eu l'occase de vérifier – humains, sans compter ces fichus Nadrones, invisibles et dévastateurs. Les Nadrones, ce sont les restes de la civilisation, le truc peut-être responsable de la destruction du monde. J'en sais pas plus. On dit que ce sont des robots invisibles programmés pour entretenir les villes, devenus incontrôlables, qui ont tout fait péter : bombes dans les stocks de l'armée, chez les Fanams (Fanatiques Militaires !), barils de produits chimiques, centrales nucléaires, etc. Toute la merde du monde s'est répandue, et patatra, basta la civilisation toute belle et confortable. D'un coup, à chacun de se démerder tout seul. Et le Gaby, il voulait fourrer son nez dans ce résidu de bordel ? Fou, le gars ! Suicidaire ! D'accord, un *Alone*, c'est du costaud, mais quand même, faut pas abuser !

— Respire, Pépé, m'a dit le copain avec un sourire en coin.

— Tu te fiches de ma fiole, là ? ai-je répliqué, la bouche quand

même bien béante.

— Non. Et je compte bien y aller une fois mes blessures totalement guéries. T'es pas obligé de me suivre, tu sais !

Et voilà. Tout était dit. Le mec, il me bazardait aussi sec dans la catégorie mouton. Ou chochette. Chier. C'est qu'il me lançait presque un défi !

— Franchement, Gaby. Tu veux foutre quoi en ville ? T'as pas paumé ton matériel de survie. Je vois pas ce que tu peux bien chercher d'autre dans une ville.

— Des trucs pour mon grand-père. Il est vieux, maintenant, et il vit dans un village de Rasses. Ça l'emmerde gravement, mais il a pas trop le choix. Remarque, ces Rasses-là ont conservé des mœurs plutôt civilisées. C'est à Crozon. Alors, il vit une retraite vraiment dorée, finalement. Quand je pars sur la route, j'écume les villages abandonnés pour trouver ce qu'il veut. Mais là, c'est la pénurie, et je m'attaque aux villes.

— Pénurie de quoi ?

À nouveau, rigolade du Gaby.

— Vaut mieux pas que tu le saches, tu perdrais les derniers cheveux qu'il te reste sur le caillou !

Point barre. Va te faire enfile. Le Gaby, c'était pas la peine de le tanner comme du vieux cuir, il ne dirait rien s'il n'en avait pas envie. J'ai fermé ma gueule, et on a continué la partie de cartes. Putain, vivement le dégel. J'avais une sainte envie de me tirer d'ici, avec ou sans le copain. Ça dépendrait. De mon humeur. Et de celle de Gaby.

L'hiver, pour moi, ça s'arrête quand la température commence à remonter. Peu importe si ça caille encore : on n'est pas des produits de la civilisation, nous. La nature, on s'y est adaptés.

Gaby et moi, on a déserté la bicoque vers la fin février. On ne craignait plus les renards blancs : ils avaient déserté le coin depuis un mois environ, lassés de ne pouvoir s'approprier notre viande. Bien encapuchonnés, sacs sur le dos, bottes (les pieds nus, c'était pas encore à l'ordre du jour), on a rejoint la Nationale 12, encore couverte d'une fine couche de neige qui ne tarderait pas à disparaître. Le soleil pointait, haut dans un ciel frileux, mais sans nuages. Bon signe. Avec Gaby, super remis de ses blessures, on avait jamais rediscuté de nos projets. Mais là, on était un peu obligés.

— Tu vas où ? m'a demandé Gaby.

— Et toi ?

— Tu le sais bien !

Argh ! Le gars ne m'avait pas raconté des cracks. Il s'était fixé Rennes, et il ne comptait pas varier ses projets d'un iota. Okay.

— Écoute, Pépé. Vraiment, je te remercie pour tout ce que tu as fait. C'était très chouette de ta part, et j'ai une dette envers toi...

Oh là là ! Voilà qu'il me sortait de beaux violons. Pas drôle, le copain. Je l'ai coupé dans sa tirade affectueuse :

— Tu ne me dois strictement rien. T'aurais sans doute fait la même chose. On est devenu bons potes. Ça me suffit. Grâce à toi j'ai passé un hiver moins chiant que prévu. Alors cesse de balancer tes jambes dans le vide. Et tes jérémiades.

Le Gaby, il s'est vachement poilé. Il m'a foutu un gnon dans l'épaule.

— Okay, on se sépare donc ici, vieux.

— T'es si pressé que ça de te débarrasser du bon vieux Pépé ? J'ai réfléchi, je commence à me ramollir, et j'ai bien envie d'aller faire un coucou à cette foutue ville. Accompagné, t'auras peut-être plus de chances de trouver tes machins-choses pour ton grand paternel.

— J'ai comme l'impression que je ne peux pas te dire non. Mais ça ne va pas être du tout cuit. Tu en es conscient ?

— Arrête de me prendre pour une flotte ! Allons-y !

— Tu ne veux pas savoir ce qu'on va chercher ?

Gaby était presque hilare. Je ne voyais pas trop ce qu'il y avait de

drôle. Et, en fin de compte, je n'étais pas des masses pressé de le savoir.

— Nan. Et ferme-là. En route !

La Nationale devait nous mener directement à l'entrée de Rennes, sur une ancienne rocade. Jusque-là, on aurait sans doute aucun problème. Après, ça, c'était une autre paire de manches. Le mystère total.

Alea jacta est, disait un vieux chef Fanam de l'antiquité.

Les choses se sont corsées à dix kilomètres de Rennes. Gaby et moi, on marchait peinarde côte à côte, quoique à une allure correcte, quand, soudain, on a entendu des cris. À en juger par la stridence du son, il émanait d'une femme. Le Gaby et moi, on s'est entrecroisé un court instant. Le cri ne venait pas de très loin, sans doute de l'orée du bois qu'on voyait à deux cent mètres environ.

— Okay, on va voir, m'a dit Gaby en haussant ses sourcils voûtés.

J'avais exactement la même chose que lui en tête, et il l'avait bien compris. La veuve et l'orphelin, c'est pas qu'on les défende sans cesse, mais on a du mal à digérer l'injustice et les petits chefs vicelards, briseurs de moutons. Rouquie, dans le genre, était un bon exemple. À dégueuler, le type. Mais le bâton avait fini par le rattraper. Et bien encore.

Hasard ou coïncidence, des rouquins, en veux-tu, en voilà.

On s'est approchés assez calmement de l'endroit, et sans faire de bruit. Planqués derrière un vieux rail de sécurité rouillé décoré de ronces et de fougères, on a pu observer la scène. Cinq types, quatre rouquins, un blondinet, vachement en colère. Trois autres rouquins morts de chez morts, l'un d'eux éventré par une rapière, et les deux autres allongés grâce à l'efficacité d'étoiles japonaises. Deux nanas, une rétamée pour de bon, l'autre acculée à un tronc d'arbre. Une grande brune, assez musclée, mais plutôt mimi. Ça piaillait comme des oiseaux. Le chef des Roux, un colosse à la barbe... rousse, insultait la nana, qui ne se démontait pas, et faisait sans cesse des invites à la baston. Une *Alone*. En fâcheuse posture. Du coup, le Gaby et moi, on s'est même pas consultés, on a jailli derrière les roux.

— Ça devrait être plus équilibré, maintenant ! a jeté Gaby d'une voix glacée, comme je ne l'en croyais pas capable. Impressionnant.

À peine avait-il parlé que mes deux couteaux se fichaient dans le cou d'un roux et de Blondinet. Fontaine de sang. Effondrés, les mecs. Hop, dodo éternel. Un troisième s'est ramassé la lame de Gaby en plein cœur. Visait vraiment aussi bien que moi. Barbe Rousse et son dernier acolyte ont tiré une tronche cramoisie : envolée la jolie famille. Pas grave, les parts de dinde seraient plus grosses à Noël.

— Z'allez me p'yer ça ! a crié Barbe Rousse. Il a fermement empoigné sa grosse hache.

— 'Dolf, on d'vrait pt'êt se barrer, a bégayé son dernier homme

de main – son fils ou son frère, probable, vu la trombine. Un hyperactif, celui-là, plein de tics nerveux sur le visage, et un zézaiement prononcé.

— Écrase, Loop’.

Barbe Rousse était costaud, mais un peu balourd, et plus de toute première jeunesse. Il ne ferait pas le poids. Les deux types se sont approchés lentement de nous, laissant tomber la nana, qui regardait la scène, la main refermée sur sa petite rapière. Tics Nerveux empoignait un gros couteau de chasse, et suivait Barbe Rousse d’un pas peu assuré. Il sautillait presque sur place. D’un coup, Balourd a sonné la charge, mais Gaby a été prompt : il a fait claquer son fouet, qui s’est enroulé autour du cou de Tics Nerveux. Quant à Barbe Rousse, il s’est effondré avant de parvenir jusqu’à moi, alors que j’avais déjà dégainé mon épée, prêt à le cueillir de face pour un embrochage en bonne et due forme. Mais le poignard de la nana – une arme qu’elle gardait certainement pour le dernier baroud – avait déjà pénétré son dos. Tant pis, me suis-je dit, et je me suis rattrapé sur Tics Nerveux, toujours maintenu prisonnier par le fouet de Gaby : pfuit, un coup d’épée, et la tête qui roule. Pas de sentiments.

Je me suis approché du ’Dolf, qui bougeait encore.

Il a tourné ses yeux bleus vers moi, craché du sang, et tenté un dernier rôle articulé :

— ’Foiré d’salope !

Et zou, direct au Valhalla !

Je suis parti récupérer mes lames, imité par Gaby, sans me préoccuper de la nana. Elle était au chevet de sa copine morte et ne s’occupait pas de nous. Sauf que, en matant de plus près, ce n’était pas une copine, mais plus sûrement sa sœur. La ressemblance était frappante, malgré le coup de hache qui l’avait en partie défiguré. Un truc moche.

La nana a quand même fini par s’intéresser un peu à nous. Visage fermé. Larmes retenues. Poings serrés, mais pas une once d’hostilité envers nous.

— Merci pour le coup de main, les mecs. J’aurais préféré que vous arriviez un peu avant. Ma sœur...

— Désolé pour ton binôme. On a entendu les cris, on a rappliqué, ai-je fait, le plus neutre possible.

— Je sais...

Les *Alones* n’aiment pas trop qu’on larmoie sur leur sort. Et la gonzesse, c’était une *Alone*, pareille que nous. Égale dans le combat, égale dans la force de caractère, etc. Étant donné ses prouesses au lancer de poignard, elle n’avait rien à nous envier. Sans doute se serait-elle révélée difficile à battre au un contre un.

— On va t’aider à enterrer ta sœur, a assuré Gaby, un poil

laconique.

— Merci, cette aide sera la bienvenue. Je m'appelle Flo.

Unisson :

— Gaby.

— Pépé.

On a serré les pognes et plus lâché un mot. Puis on s'est mis au travail : creuser une tombe pour la sœurlette, un peu à l'écart du lieu de la rixe. Pas un chouette boulot, ça non. Vraiment pas.

À tous les coups, il y avait un village de Rasses pas très loin. On pouvait penser qu'ils chercheraient bientôt leurs morts, au moins pour la viande. Un petit chef aurait déjà pris la place de Barbe Rousse.

On a donc décidé de foutre le camp, et de mettre une bonne distance entre les lieux du carnage et nous. On ne savait jamais. Les Rasses sont parfois têtus.

Flo, elle a pas décoincé un mot de tout le trajet ; normal, la mort de sa sœur, elle l'avait encore sur l'estomac. Valait mieux pour elle qu'on soit là, elle aurait pu se laisser aller à la déconcentration, se faire choper par d'autres Rasses et finir en brochette, ou, si elle avait vraiment de la chance, dans le harem d'un petit dictateur.

La monotonie commençait à s'installer, quand Flo s'est soudain arrêtée :

— Hey les mecs ! Qu'est-ce que vous foutez ? On est à peine à quinze kilomètres de Rennes. Une ville, quoi. Vous voyez le topo ?

Bien. La nana commençait à reprendre ses esprits. J'avais cru un instant qu'on pourrait l'envoyer à Tombouctou sans qu'elle s'en aperçoive.

— On va à Rennes, a dit calmement Gaby. Mais tu as raison. Dans ton état, tu ne peux pas venir avec nous.

La jolie Flo, elle a ouvert grand les mirettes.

— Et merde. Je suis tombée deux fois sur des cinglés aujourd'hui. Chiottes, c'est pas vrai ! Je suis servie pour la vie, là !

Okay. Réaction tout à fait compréhensible. J'avais eu la même quand Gaby m'avait bafouillé son projet. J'étais pareil dubitatif.

— Tu as raison, ce type – j'ai montré Gaby – est complètement à la masse. Je suis le premier à le penser. Mais moi, je l'accompagne. Je suis un *Alone*, ma peau je la risque tous les jours, alors si je meurs demain ou dans dix ans, quelle différence ? Cette ville, ça m'a foutu les j'tons au début. Maintenant, quand j'y songe un brin, je m'en tamponne. Gaby veut y aller ? Très bien. J'y vais aussi. J'ai rien d'autre à glander en ce moment. Maintenant, si tu ne veux pas nous suivre, c'est ton droit. Tu ne nous dois rien. Seulement, la perte de ton binôme va chambouler tes prochaines semaines, tu vas devoir te réadapter. Tu t'en sens capable ?

Zut, j'aimais pas parler autant, ça me donnait un fichu mal de tête ! Mais là, il fallait mettre les points sur les i.

Gaby a ricané, un peu bêtement.

— Dac', t'as raison Pépé, a réagi Flo, un chouia vexée. Je suis sur les nerfs, et j'aurais pas dû dire ça. Mais quand même, qu'est-ce que vous allez y fabriquer, dans cette satanée ville ?

Ni Gaby ni moi n'avons répondu. Flo n'a pas insisté.

On s'est glissés hors de la Nationale 12, puis on a investi une petite clairière à flanc de colline – un tout petit massif rocheux, en fait.

Le ciel était comble d'étoiles. Une petite brise, un peu froide, soufflait paisiblement. La nuit serait sans pluie. Et le lendemain sans doute ensoleillé.

— Endroit idéal pour dormir, ai-je décrété.

Gaby et Flo se sont arrêtés, ont défait leurs paquetages, et zou, sous les couvertures. Au dodo, tout le monde. Sauf moi, je prenais le premier tour de garde.

À l'aube, on attaquerait peut-être une journée riche en incertitude. J'en bavais d'envie, finalement.

Et ce serait avec ou sans Flo. Elle choisirait.

Finalement, le lendemain, alors que Flo dormait toujours, Gaby et moi avons pris la décision d'attendre une journée ou deux avant de repartir. Pas la peine de brusquer la frangine, elle avait besoin de repos. On pouvait comprendre et on n'était plus à une journée près.

On a déjeuné tous les trois – un peu de viande séchée, et une sorte d'infusion concoctée par Flo. Pas mal du tout au goût.

— C'est un mélange de plantes, a-t-elle précisé, voyant qu'on regardait bizarrement le contenu de nos verres avec circonspection.

Après ce frugal repas, on a fait de l'exercice ; Gaby et moi étions conscients qu'on aurait besoin de tout notre potentiel athlétique très bientôt, et on mettait les bouchées doubles. Flo était passablement étonnée mais ne disait rien sur notre zèle. Elle nous a d'ailleurs imités. Après tout, elle savait que s'entraîner quotidiennement relevait de la nécessité absolue. Vers le milieu de l'après-midi, on a trouvé une cible parfaite – un arbre mort – et on a joué au lancer de couteau, histoire de se tester. Tous les trois, on était remarquablement précis, et la pointe se fichait là où on le voulait, à tous les coups ou presque. J'ai quand même eu la satisfaction d'être le plus précis du lot, et surtout, des deux mains : j'étais le seul ambidextre naturel.

Flo ne parlait pas beaucoup, mais on sentait moins de tension chez elle ; moins de crispation. On savait que, pour elle, c'était une bataille de chaque instant, et j'ai trouvé qu'elle s'en sortait très bien. Je me disais que ses nerfs finiraient sans doute par lâcher. Obligatoire.

En fin d'après-midi, peut-être vers dix-sept heures, j'ai emmené Flo pour une séance de pêche tandis que Gaby allait prospecter le coin à la recherche de gibier. À vrai dire, il fallait s'en mettre un maximum dans la panse avant de gagner Rennes. Là-bas, avec des masques, ce ne serait guère évident.

Trouver un bout de rivière a été assez facile : un filet d'eau pas très large mais assez profond descendait en lacets à travers les champs à l'herbe haute et mouillée, et à la rive envahie de roseaux brunâtres. L'eau était plus que fraîche, alors plonger ses mains là-dedans n'avait rien de vraiment agréable. Qui plus est, ça me rappelait de biens mauvais souvenirs, l'eau froide.

Pas beaucoup de poisson, en plus, hormis quelques chabots malingres. Les truites, elles, s'il y en avait bien quelques-unes, se cachaient dans des trous ou restaient immobiles derrière de gros

cailloux polis et sculptés par le courant.

On a ratissé la rivière pendant deux heures et on est parvenus, malgré tout, à capturer deux gros poissons d'une trentaine de centimètres. Pas le paradis, mais déjà ça. On espérait que Gaby avait fait mieux.

Quand on en a eu plein les bottes, Flo et moi on s'est allongés dans l'herbe près de la rive, et on a profité d'un soleil rougeaud, déjà bien bas dans le ciel. Bientôt, il allait s'éteindre derrière l'horizon.

Et là, d'un coup, Flo s'est mise à parler. Un gros besoin. Confident Pépé à l'écoute :

— C'est con, mais cette journée me rappelle combien ceux que j'ai aimés me manquent. Ma sœur, Anaïs, et notre mentor, Maurice. On a toujours adoré se balader comme ça, souvent sans le moindre but. Aujourd'hui, je suis seule. Finie cette vie, et je suis angoissée par l'idée d'une nouvelle...

— Je comprends bien. J'ai vécu quelque chose d'assez similaire. Le problème, c'est qu'on connaît les risques d'être *Alone* et que, un jour ou l'autre, on sait qu'on peut finir à la broche dans un village de Rasses !

Flo m'a regardé un instant et a fini par rire un peu.

— Je sais bien tout ça, Pépé, mais on s'imagine que tout peut bien se passer, qu'à trois on est forcément à l'abri de mauvaises surprises. Qu'on s'en sortira toujours, parce qu'on est adapté à la survie. Je te parlais de Maurice, tout à l'heure. Quand on était petites, Anaïs et moi, il nous a recueillies. C'était un *Alone*, brave et fort, qui a sacrifié beaucoup de choses pour nous. Je me souviendrai toujours de sa mort...

Les yeux un peu brouillés, Flo s'est arrêtée de parler. Je n'ai rien ajouté, et elle a repris le cours de ses pensées au bout de quelques secondes.

— Je me souviens. On passait dans la région de Bourg-en-Bresse, et on traversait un hameau, Hauteclaire que ça s'appelait, je crois. Le temps était au soleil, les oiseaux chantaient et les abeilles commençaient à nous harceler sérieusement les oreilles et la peau. Le coin bourdonnait de vie, quoi. Mais une vie animale, le lot de la nature... Anaïs, Maurice et on avait emprunté une route étroite qui sinuait vers le bas d'un petit col dont on avait franchi le sommet quelques minutes auparavant. Et on gambadait peignards, en profitant pleinement du paysage. On bénéficiait d'une vue plongeante sur une vallée qui déroulait ses champs comme des vagues figées. Le soleil se reflétait sur un nombre incalculable de cailloux blanc affleurant l'herbe. Vraiment, chouette paysage. On restait tout de même sur nos gardes. Un peu plus haut, à flanc de falaise, on avait observé une sorte de blockhaus qui tenait on ne savait comment. Et il était habité. On

avait vu quelques jeunes loups tourner autour. Une vraie bande. Et a priori, plutôt du genre énervée. La prudence nous avait fait accélérer un peu le pas, mais sans plus : on ne pensait pas avoir été repérés, de là où on était. On a donc continué à descendre cette route en lacets jusqu'à apercevoir un antique tracteur envahi de ronces et d'orties couché en travers de la route.

— Mauvais plan, ai-je coupé sans le vouloir.

Flo a haussé les sourcils.

— Oui. Bel endroit pour un traquenard. On ne s'est pas assez méfiés malgré tout. Deux gamins ont surgi de derrière le tracteur, arbalète au poing. Ils ont tiré. Plus rapides que nous. Une flèche a atteint Maurice droit dans le cœur. Maurice, c'était quelqu'un ! Un colosse roux aux sourcils blancs, un visage tavelé de tâches de rousseur plus sévère que celui d'un aigle. Il avait déjà la quarantaine à cette époque. Ce genre de coups, il les connaissait et son cœur était protégé par un écusson métallique. La flèche a donc rebondi sur son protège-cœur, et il a eu le temps de mettre en action son propre arc. Un vrai as, dans ce domaine. Un des gamins a pris une flèche en pleine gorge et est tombé dans le ravin ; sa chute s'est terminée au pied d'une petite cascade qui glougloutait tranquillement. Mais pendant ce temps-là, l'autre arbalétrier avait fait banco et touché ma sœur à l'épaule. Elle est tombée à terre, et heureusement d'ailleurs : deux au-très gars, vêtus légèrement d'un simple short, ont surgi de fourrés pile poil à ce moment-là, fronde en main. Une bille de plomb est passée au-dessus de la tête d'Anaïs, mais une autre n'a pas loupé Maurice : elle s'est fichée entre les deux yeux. Pas la peine de gamberger, il était mort. Quant à moi, mon couteau est parti à la rencontre du cœur du deuxième arbalétrier. C'était le plus urgent : il rechargeait. Il a fini affalé sur le tracteur, les bras pendants dans le fouillis inextricable des ronces. J'en ai ressenti un plaisir fou. Ma sœur, elle, utilisait les étoiles japonaises à merveille pour le combat éloigné. Elle a liquidé les deux frondeurs avec dextérité, de sa position assise. J'ai pu les achever à l'aide de ma rapière. Heureusement pour nous, ils n'étaient pas plus nombreux. De simples éclaireurs qui avaient repéré notre marche, alors que nous étions plus haut sur la route. Voilà comment, en à peine deux minutes, nous avons perdu Maurice, comment nous nous sommes retrouvées seules sur la route. Et c'était déjà le début d'une nouvelle. À dix-huit et vingt ans, on avait encore besoin de l'épaule protectrice de Maurice. Et maintenant... maintenant Anaïs, ma chère sœur, n'est plus là. Elle me manque. Terriblement.

Flo a retenu quelques larmes et s'est levée. J'ai suivi le mouvement.

— Bon, si on allait retrouver Gaby ? En espérant que ses exploits

de chasseur soient plus brillants que les nôtres !

Tout en opinant du bonnet, Flo s'est mise en marche. Les larmes ont bientôt accompagné chacun de ses pas, tristes rigoles sur ses jolies joues. Je l'ai suivi d'un pas lourd, lui ai tapoté l'épaule une fois ou deux. Pas faciles, les souvenirs. J'en savais quelque chose. Oh que oui !

Au campement, Gaby nous attendait sagement, allongé près des sacs, mâchouillant un brin de paille entre ses dents de devant. Il avait chopé un vieux lapin tout dépenaillé. Point barre. Pas de quoi crier au festin, mais c'était vraiment mieux que rien. Et point de vue mastication, au moins ça nous musclerait la mâchoire...

On a décidé de lever le camp le lendemain matin. Toujours sans la certitude que Flo nous accompagnerait. D'autant qu'avec elle, on n'avait plus évoqué la question. Un peu embarrassés, les mecs. Surtout Gaby.

En tous cas, l'adrénaline commençait à monter en moi. Et ça, c'était une certitude.

« *Rennes 2 km* », indiquait un vieux panneau défraîchi.

On était tous les trois sur nos gardes. Silence de cathédrale. Oreilles ouvertes. Nez à l'affût des odeurs suspectes.

J'ai rompu le vœu de silence qu'on s'était autoimposé.

— Bien, quel est le plan de bataille, Gaby ?

— On va rentrer dans la ville par l'ancien quartier de Villejean. J'ai étudié les cartes. Je sais comment, ensuite, on peut accéder au centre-ville. Si, évidemment, la configuration des lieux le permet encore. Vous ne voulez toujours pas savoir ce qu'on va chercher ?

Bel unisson entre Flo et moi :

— Non !

— Okay, s'est marré Gaby.

Il s'est tu un moment, puis a repris :

— D'après les témoignages que j'ai récupérés, Rennes est une ville dépourvue de Nadrones. Mais, méfiance, mes renseignements sont très parcellaires. Il se peut très bien que je me trompe. Comme on ne voit pas ces saloperies à l'œil nu, il faut être sur nos gardes de toute façon. Par contre, je vais vous distribuer des masques filtrants. J'ai eu du mal à les récupérer, alors prenez-en soin, j'en ai pas de rechange. Et ne me demandez pas pourquoi : les villes, c'est bourré de poches de gaz toxiques, incapacitants ou hallucinogènes. Dernier conseil : vos armes, toujours en état d'alerte.

Bon, le Gaby, il savait qu'on avait l'habitude de la méfiance et que ses conseils, on les avait appliqués des milliers de fois, aussi bien Flo – qui s'était décidée à nous accompagner, sans un mot – que moi. Il n'y aurait pas de souci de ce côté.

On formait tout de même un beau trinôme. Rennes, on allait la conquérir. Foi de Pépé.

On est parvenus à l'entrée de la ville. Un ange est passé, et Gaby nous a motivés :

— Allez ! On y va !

Yep. On y était, en effet. Les premiers immeubles effondrés sont apparus, certains déjà enrobés de plantes grimpantes, et les toits crevés par le faite d'arbres anormalement grands. Mutations. Ça commençait bien. Déjà, sur le chemin, on avait parfois rencontré des plantes bizarres, comme un bulbe plutôt balèze aux branches terminées par des sortes de clochettes rouge sang, graisseuses...

On a mis les masques. Avant, j'ai regardé les copains droit dans les yeux. Pas fiers, les gars. Moi non plus, je peux bien l'admettre !

On ne se quittait pas d'une semelle.

La ville, ça ne me plaisait vraiment pas du tout. Immeubles effondrés, voitures rouillées, abandonnées, pare-brise défoncés. Conducteurs encore au volant de temps à autre. Routes encombrées d'obstacles en tout genre aussi : Affaissements de terrain, éboulis de béton armé, entrelacs d'objets métalliques pour la plupart méconnaissables. Et puis le pire dans tout ce fatras : le silence. Un silence réellement pesant. Pas même un vol d'oiseau dans le ciel. On s'attendait aussi à trouver des rats. Pas la moindre trace pour l'instant. À croire que même la charogne ne pouvait vivre ici. Il paraît, d'après une vieille dame rencontrée un jour, que certaines villes sont toujours propres et quasi-habitable : les Nadrones encore en fonction se chargeaient de l'entretien de celles-ci. C'était un bon indicateur. Rennes était une ville à l'état d'abandon, déchue. Archétype d'un passé déjà oublié. Pas de Nadrones dans ce coin. L'endroit aurait brillé comme un sou neuf. J'ai croisé les doigts mentalement. Les Nadrones, je serais bien content de les éviter. Ces machins, ça vous attaque bigrement par surprise, sans moyen de se défendre, et ça vous épluche le squelette jusqu'à ce qu'il soit plus blanc que blanc. Vache, le mec qui avait inventé ces bestioles invisibles, il devait salement se retourner dans sa tombe : autant de morts à son crédit, fallait le faire. Même le pire des dictateurs n'avait pas été à l'origine d'un tel désastre, c'est dire. Du coup, des humains, il n'y en avait plus des milliards comme avant. Clair. Les campagnes – hormis certains endroits où traînaient quelques centrales nucléaires – avaient été moins touchées par le cataclysme parce que les Nadrones ne s'y aventuraient pas. Leur domaine, c'est les villes. Point. Les survivants, ceux des campagnes, ont fixé un beau tabou sur les villes. Ça foutait les chocottes à tout le monde ces bidules invisibles. Et les chocottes, ça se transmet pas qu'un peu. Les histoires qui vous font peur tout gosse finissent par hanter votre vie d'adulte. Et les histoires de ville, c'est les chocottes collectives des générations de Rasses qui ont vécu après le cataclysme.

Gaby a dû penser la même chose concernant les Nadrones. Je l'ai senti un peu plus relax dans sa marche. Flo, ça semblait gazer aussi à peu près. On a dépassé tranquillement trois pâtés d'immeubles à moitié par terre, tourné à gauche vers un bidule qui s'appelait

« université », dit un panneau bizarrement tout propre et à la peinture pas altérée pour un sou. Petite avenue. Quelques voitures garées en rangs d'oignons côté gauche, mais ça évoquait plus un vieux wagon tout pourri. Quelques arbres crevés aussi. Gaby s'est arrêté et nous a montré un point sur la carte de la ville. Ça disait : « *Boulevard Kennedy* ». Chouette, ça me parlait vraiment tout plein. Merci Gaby.

Bon, le Gaby, il voulait juste nous tracer l'itinéraire. Au cas où, par hasard, on serait obligés de se séparer, il nous demandait de mémoriser le point de rendez-vous. Une place dénommée « *Hoche* ».

Hochement de tête vers Gaby. Okay, on était super concentrés. Le message était passé, l'itinéraire gravé dans ma cervelle au bout de cinq minutes. Flo a opiné du masque également. Les routes, ça nous connaît : les *Alones* savent prendre des repères, et apprennent à lire une carte avant de savoir marcher. C'est la moindre des choses et, surtout, c'est vital.

On a débouché à l'entrée un carrefour. Sans hésitation, on a bifurqué à droite, direction centre ville. Très longue avenue, cette fois-ci. Les immeubles qui la bordaient étaient encore debout et paraissaient intacts, fenêtres d'appartements exceptées. Toujours un tas de voitures, recouvertes d'une grosse couche de poussière, sur les parkings. Une plante bizarre (un lierre épais à double tronc entrelacé en spirales) poussait au travers d'un capot. Plus loin, autre parking. Autre vision monotone de voitures à l'abandon. Le spectacle commençait à me lasser. Tellement que je m'imaginais en voir certaines bouger.

Soudain, Flo m'a agrippé le bras et a tendu un doigt vers le parking en question. Merde ! J'avais pas rêvé, les voitures bougeaient. Grincements métalliques, châssis qui se soulèvent. La surprise m'a fait vaciller un instant : tout avait été trop beau, et les ennuis arrivaient au galop.

Voitortue.

C'est le mot bizarre qui m'est venu à l'esprit à ce moment-là.

Un organisme animal s'était vraisemblablement développé dans les carcasses de vieilles caisses, s'y était adapté, et s'en servait comme carapace. Mais question tortue gentille-gentille, ça gazait quand même pas trop. Ces machins-là, je les soupçonnais plutôt véloce : huit pattes nerveuses, musclées. Peau squameuse. Gueule fusiforme et mâchoire de gros carnivore affamé. Rien qu'à voir ce ramassis de belles canines enchevêtrées, fallait pas les cataloguer bouffeurs d'herbe. On ne pourrait pas non plus les battre avec nos armes. Les Voitortues – une meute d'une dizaine d'individus – nous ont maté de leurs yeux vicieux et, dans un bel ensemble, ont commencé à s'avancer prudemment vers nous.

— Pas de panique, a lâché Gaby d'une voix étouffée par son masque. On recule doucement et on se replie vers l'ancienne station de métro. Il ne faut surtout pas exciter ces saloperies. Si on est séparés, rendez-vous à cette place Hoche. Le premier qui arrive n'en bouge plus, si possible.

Bien d'accord avec le Gaby.

À côté de moi, Flo était crispée, mais pas de trace de panique. Bon, personne ne craquait. Très bien.

On a commencé à revenir sur nos pas, bien lentement. Sans quitter des yeux les bestioles métalliques. Celles-ci se déplaçaient en grinçant et suivaient notre rythme. À deux cent mètres de là, l'entrée du métro était notre unique chance de salut. Les Voitortues ne pourraient pas y pénétrer à notre suite. Trop étroit, d'après ce que j'en avais vu. Tout à l'heure, on était passés devant. Coup de pot – peut-être – elle ne m'avait pas paru obstruée par des décombres.

La chorégraphie j'avance/tu recules, ça a duré un petit moment. On était à cent mètres de la bouche de métro. Mais les bestioles devaient avoir un sixième sens ou une forme d'intelligence, car elles ont compris expresso notre but. Leurs mâchoires ont entamé un balai de clacs-clacs impressionnants, et elles se sont mises à courir. Je ne m'étais pas trompé. Vachement véloce, les charognes, malgré la carapace d'acier. Notre temps de réaction – hormis Flo qui s'était déjà mise à sprinter, rapide la frangine – a été trop long. En quelques secondes, les Voitortues avaient gagné trop de terrain sur nous. J'ai

failli glisser sur le bitume. Je me suis rétabli je ne sais comment et j'ai couru dans la même direction que Flo. Elle était déjà hors de portée et parvenue, je ne sais comment, près de la bouche de métro. Gaby et moi, on s'est retrouvés acculés contre un mur. Pas brillant le couple. Flo, elle, ne nous avait pas attendus pour se glisser dans l'ancienne rame.

Ça braillait dans tous les sens mais, bizarrement, les bestioles ne nous attaquaient pas. Des sadiques. Sûres de leur victoire, sûres d'obtenir facilement un bon repas de sang chaud.

— La cage d'ascenseur, a murmuré Gaby dans son casque. Elle est vide, et la porte est béante. Tu crois que c'est haut ? Moi, je risque le coup.

Les Voitortues se sont mises soudain en position de combat, comme si elles avaient deviné nos pensées. Télépathes ou douées d'empathie, les charognes ? Pas eu le temps de trop me poser la question. Gaby, d'un geste autoritaire, venait de m'accrocher le bras. Glissade. Vide. Crocs qui claquent – clac ! – grincements, chuintements près de ma jambe avant qu'elle ne s'enfonce dans le gouffre. Puis le choc. Brusque. Violent.

On a été sonnés quelques secondes. Moi un peu moins : j'avais eu la bonne idée d'atterrir sur Gaby. J'étais certain qu'il ne devait pas penser la même chose !

— Rien de cassé ? ai-je demandé, par acquis de conscience.

La chute n'avait pas été si longue que cela. Trois mètres maximum. Et on était bien retombés. Une veine.

— Ça va, a grommelé Gaby. Mais tu pèses ton poids, maudit soudard.

La cabine était un espace très réduit et obscur. Ça sentait la poussière et la moisissure. La porte à battants était en outre salement bloquée. Et rouillée. L'ouvrir ne s'est pas avéré facile-facile, mais à deux, les choses vont quand même plus vite. Un coup ici, une torsion là, et le reste à la force des bras.

— Je sais pas ce que t'en penses, ai-je dit à Gaby pendant ce temps-là, mais ces foutues bestioles auraient pu nous dévorer à tout moment. Il y a comme un truc que je pige pas : pourquoi ne nous ont-elles pas sauté dessus dès qu'on a été collés à ce fichu mur ?

— C'est vrai qu'on était bien mal embarqués. Je sais pas. Elles n'ont sans doute pas vu la porte de l'ascenseur comme une issue de secours possible ?

— Pas convaincu, quand même.

— Ouais...

La porte s'est entrebâillée sur une grande pièce rectangulaire : le quai d'attente. Assez propre si l'on excluait quelques squelettes, dont un toujours assis sur un siège au vernis écaillé. Pauvre bout d'os, on

aurait juré qu'il attendait la prochaine rame... La salle avait été vitrée, autrefois, mais la verrière séparant le quai des rails avait volé en éclats depuis des lustres.

— Tu as le plan du métro ? Prêt pour la virée ?

Gaby a pouffé. Rire à la fois désincarné et étouffé.

— Notre arrêt s'appelle *Sainte-Anne*. Terminus dans trois stations. Bon... on suit les rails, mais on fait gaffe. Les surprises comme celle de tout à l'heure, j'en ai mon compte. Et puis avec de la chance, on rattrape Flo.

— Toi, tu n'as pas vu la façon dont elle s'est sauvée. Rapide la copine. Temps de réaction vraiment très inférieur au nôtre. Si on veut la rattraper, trouve-nous un turbo ! Ou une seconde jeunesse !

Les bordures métalliques avaient subi les outrages du temps : rouillées ou noyées sous la crasse, souillées de déjections non identifiées, de toutes façons recouvertes d'une couche de poussière épaisse comme la tranche d'une main. On a pénétré dans la gueule d'un tunnel, très court. À l'autre bout, un peu en hauteur, la lumière nous parvenait, morne salut. Prudemment, on a suivi la voie et les entrelacs de ferraille, les rails, dont certains avaient disparu. Ou étaient tordus. Le silence pesait également son poids. Hormis un léger vent qui faisait gronder bien légèrement la voûte et les parois du tunnel, pas un son. Comment des hommes avaient-ils pu construire tout cela ? Comment la technique avait-elle permis d'ériger tous ces monuments ? Ça me paraissait impensable. Mais bon, autre vie, autres mœurs. Et tout cela ne ressemblait plus qu'à une vaste tombe, grise et viciée. Plus un endroit où vivre. Et depuis longtemps.

Gaby filait tout droit. Je le sentais aussi morose que moi. Et pas très rassuré depuis l'épisode des Voïtortues. La voie s'élevait en une sorte de rampe grisâtre soutenue par de gros piliers métalliques. La structure avait été prévue pour durer longtemps, et ça tenait toujours. On a bientôt atteint une nouvelle station : « *Pontchaillou* » affirmait un panneau bleu presque effacé. Joli nom. L'endroit ne sentait pas non plus le neuf. Une flèche avait été tracée dans la poussière de la verrière, miraculeusement intacte des deux côtés. Un signe de Flo. Sans aucun doute. Et une manière de dire « tout va pour le mieux, j'avance et je vous attends ». Au moins, pas de rats. On n'en avait pas vu un seul depuis notre entrée dans Rennes. À croire qu'ils avaient un prédateur efficace. Les Voïtortues ? Quelque chose dans l'air qui ne leur convenait pas ? On allait tout de même pas s'en plaindre.

Gaby s'est arrêté peu après la verrière et m'a regardé.

— Okay, Pépé, après ce passage en descente on va aborder un long tunnel. Trois à quatre kilomètres, je ne sais pas trop, jusqu'à notre destination. On ne va pas y voir clair. Et on a pas de torches, alors prudence.

Ma parole, le Gaby était aux petits soins. Commençait-il à regretter de nous avoir fourrés dans ce guêpier ? C'était à prévoir, évidemment. Je le lui avais dit, et il le savait. Une ville reste une ville. C'est une jungle à surprises. Et je serais tenté de préciser à mauvaises surprises. Mais ça, le Gaby, j'avais pas besoin de le lui seriner.

— T'inquiète. On tâchera de rester vivants. Apparemment, on est tranquilles côté rats. Peut-être quelques chauve-souris dans le coin, guère plus.

J'ai gardé pour moi la pensée que s'il y avait un gros pépin, on entendrait sans doute Flo gueuler. J'espérais bien ne pas vivre ça. La copine, on la connaissait pas très bien, mais quand même, ça m'aurait lacéré les bronches de la perdre sans pouvoir y faire quoi que ce soit. Et Gaby, je le sentais sur la même longueur d'onde que moi.

Suivre la ligne de métro, c'était quand même une chouette idée. Pas à passer dans le délabrement des rues, pas de traquenard possible. Dans un tunnel, même obscur, le danger est très vite identifiable. On l'entend venir, on le voit – plus ou moins bien. Et notre trajet se déroulait parfaitement. Une marche sans soucis : il nous fallait juste éviter des ordures diverses. Et c'était fou le nombre de machins qui avaient pu s'accumuler sur ces rails. À se demander, parfois, comment ils étaient arrivés là. On a, dans ce genre d'idée, croisé un antique frigo blanc, porte béante, des chaises en métal, pourries, un entassement impressionnant de vieilles télévisions, des boîtes de conserve, et quelques squelettes déchiquetés. On était plus rassurés que dehors, pas de doute. Tout cet attirail était inoffensif.

Malgré l'obscurité, on avançait assez vite. On prenait bien soin de ne pas se prendre les pieds dans les entrelacs métalliques. Nos pas résonnaient à quelques mètres, toc, toc. J'ai pensé, quand même, que ce tunnel était interminable mais dix minutes plus tard, on parvenait enfin à une nouvelle station. « *Anatole France* ». Là, toutes les vitres étaient brisées. Et le lieu plein de toiles d'araignées de chaque côté. La toile coupait la voie en deux. Mais on voyait très nettement que quelqu'un avait franchi cet endroit peu de temps avant nous. Il y avait une coupure droite et assez nette, comme faite à la machette. Cette toile était tout de même bizarre. Même détruite – sans doute par Flo – les extrémités tenaient toujours. On pouvait très bien les imaginer repoussées par une force mystérieuse. Gaby a fait son curieux et a regardé tout ça de près. Un sifflement a surgi de sous son masque.

— Eh bien mon Pépé, ce truc n'est pas normal. Il se régénère lui-même, et il se meut comme s'il était en apesanteur. C'est ce qui fait tenir le réseau de la toile tout seul. Ce truc est vivant peut-être ?

— Gaby, on s'arrache vite. Je le sens pas, ce quartier. Imagine que cette toile ait un propriétaire ?

Gaby a soulevé sa visière vers moi.

— Tu dis des conneries. C'est le résultat de nombreuses années d'isolement. Ce réseau de fils s'est construit lentement. Par plein d'araignées. Sinon, tu imagines la taille de la bête ?

Un vague mouvement, loin sur la gauche, a fait trembler la toile, confirmant un peu mon pressentiment. Un frisson soudain est monté

en moi. Gaby avait perçu le changement lui aussi.

— Pépé, tu as raison : on se tire. Et presto encore !

Je n'ai pas demandé mon reste, et on a suivi le chemin tracé sans doute quelques minutes plus tôt par Flo.

« *Sainte-Anne* ».

Pas d'embrouilles jusqu'à la station.

La toile de l'araignée était loin en arrière, pour notre plus grand soulagement. Et avec un soupir de satisfaction, la station *Sainte-Anne* s'avérait, en bas tout du moins, à peu près saine. Avec Gaby, on a fait une pause causette. On s'était dit que Flo attendrait peut-être ici, mais non, elle avait continué son chemin.

— Le point de rendez-vous n'est plus qu'à dix minutes d'ici environ. Une fois en haut, une place, deux rues, et le tour est joué. Dès que j'ai pris ce que je suis venu chercher, on s'en retourne vite fait. J'en ai ma claque de ce paysage de mort.

J'étais bien d'accord avec Gaby. Rennes, ça m'angoissait tout plein. Je n'étais pas à l'aise – mais alors vraiment pas – et mon estomac était noué. Et encore, Rennes n'était pas une grande métropole. Je ne m'imaginais même pas foutre un pied à Lyon ou Paris. Ces deux noms faisaient frissonner n'importe qui. Et elles étaient envahies de Nadrones, à tous les coups.

— Bon, si tu es prêt, ne faisons pas attendre Flo plus longtemps.

On s'est remis en route, les jambes un peu raides. Approcher du but n'était pas compatible avec un relâchement corporel. Lentement, on a gravi une volée de marches métalliques – un ancien escalator hors d'usage jonché de papiers collés et de crottes de rats. Des rats. Il y en avait donc quelques-uns dans le coin. À éviter si possible. Arrivée à un nouveau niveau. Choix entre un autre escalator, plus long, ou des marches plus classiques, carrelées. On a opté pour l'escalator. Tout paraissait bien vide autour de nous. Et seuls nos pieds apportaient quelque vie à ce lieu que personne n'avait foulé depuis un bon moment. En haut, on a dépassé des bornes jaunes, dont l'utilité m'échappait. Par contre, deux grilles cabossées nous empêchaient de gagner l'extérieur. Impossible de les forcer. Mais comment Flo avait-elle réussi à sortir si ces grilles étaient fermées ? On a pas tardé à comprendre, après un rapide coup d'œil aux alentours. L'ascenseur. La porte béait sur un gouffre. L'ascenseur s'était quant à lui écrasé tout en bas. J'ai jeté un coup d'œil en hauteur. Pas de soucis, il nous suffisait d'escalader quelques mètres pour sortir. Je suis passé le premier. Sans précipitation, j'ai cherché à accrocher les meilleures prises possibles. Ce n'était pas ça qui manquait d'ailleurs, et mon

ascension s'est faite sans drame. Gaby était dans mon sillage. Une fois le parapet atteint j'ai aidé le copain à se hisser. Et là, on est sortis. Plus rien ne nous en empêchait. Gaby ne s'était pas gouré : nous étions apparus au milieu d'une grande place silencieuse, mais encombrée. Gravats, voitures entassées les unes sur les autres, un bus renversé sur un abri. Tout un immeuble s'était écroulé, et une grande partie de la place avait l'allure d'un vieux champ de bataille. Il ne manquait plus que les tranchées gavées d'obus et les combattants fantômes. Un vrai chaos. Aucune trace de vie. Et pourtant, étrangement, je la sentais, là. J'avais l'impression d'être épié par quelqu'un d'invisible. J'ai tâté mes couteaux, présence rassurante, elle.

— Allons-y, a dit Gaby.

J'ai pris la mesure de son pas. La place a été franchie, peinard, puis on a tourné à gauche. La route était envahie de nids de poule. Quelques vitrines de magasins explosées plus loin, on a bifurqué dans une ruelle pavée, envahie d'herbes folles. « *Rue Saint-Mélaine* ». Les façades de pierre tombaient en ruine, et les cailloux se mélangeaient à la terre. Une ou deux enseignes mélangées à des carrées de fenêtres et du verre cassé encombraient l'artère. Une grosse souris a pointé son museau au sommet d'une colline de gravats, derrière une lame de verre terni pointant vers le ciel. Le rongeur a filé dès qu'il nous a vus.

On y était ! Quelques mètres encore, et il y avait la place Hoche. Notre but. Fin du voyage, d'après Gaby.

Mais là, une surprise, et une surprise de taille, nous attendait. Point de Flo en vue. La place était vide, propre. Trop propre ai-je pensé. Juste un abri permettant la descente vers un garage souterrain qui branlait de partout, prêt à s'écrouler au moindre coup de vent. Une fontaine asséchée depuis des lustres trônait fièrement au milieu de la place. Mais de Flo nulle part à l'horizon.

— Mais où est-elle passée ? ai-je marmonné pour moi-même.

— Sais pas, a répondu Gaby sur le même ton étouffé.

On a fouillé un peu le coin, sans succès. On a quand même évité les grands cris. On ne sait jamais. Les dangers qui nous menaçaient ici nous étaient entièrement inconnus. À court d'idées, j'ai proposé à Gaby d'aller chercher ce pour quoi il nous avait traîné à Rennes. Il était d'accord. On a emprunté une artère perpendiculaire à la place, banalement baptisée rue Hoche. Gaby regardait méticuleusement les devantures de magasins.

— Hey, tu cherches du matériel ou quoi ?

— Pas tout à fait.

Il s'est arrêté, brusquement, au bout de trente secondes.

— Nous y sommes.

Je pouvais deviner un sourire sous son masque.

— Nous y sommes ? C'est quoi ça ?

— Une librairie.

— Une librairie. Ben voyons. Tu es venu pour trouver un livre ? J'ouvrais grand les yeux, abasourdi.

Gaby s'est permis un petit rire.

— C'est amusant, mais je me doutais que ça n'allait pas te plaire plus que ça. Je t'avais prévenu, et tu n'as pas voulu savoir pourquoi je venais ici. Oui, je viens pour trouver des livres. Des bandes dessinées pour mon grand-père. Il a gardé cette passion de civilisé. Ça lui rappelle le bon vieux temps et ça lui permet de combler l'ennui de ses vieux jours. Les machins du genre jardinage, c'est pas son truc. Tu sais... il m'a élevé, maintenu en vie dans ce monde pourri, je lui dois bien cette modeste contrepartie.

— Mais attends, là... tu veux dire que tu risques ta vie ici pour de vulgaires papelards ? Qu'en plus tu n'es même pas certain de trouver dans un autre état qu'un tas de poussière malodorant ? Merde de merde ! C'est pas possible, ça !

Je suis entré dans une colère noire. Moi, le Gaby, je le trouvais impayable. Vraiment.

— Okay, Pépé, je comprends bien. Je ne t'ai pas forcé à venir. Ni toi, ni Flo.

Voix sèche. Très sèche.

Ma colère est retombée aussitôt. Ce n'était pas tant ce que Gaby venait faire ici qui me mettait dans un tel état. C'était tout ce qui nous entourait, cette oppression permanente. Et Gaby subissait les conséquences verbales de mes nerfs à vif. Je me suis calmé.

— Désolé, mon pote. Allons farfouiller dans ta caverne d'Ali Baba.

La vitrine de la librairie était totalement explosée, et les vieux bouquins restés là ne ressemblaient plus que de très loin à cette appellation. Certains s'étaient même cristallisés. Un autre s'est émietté entre mes doigts. Pour le reste il y avait peut-être encore une chance. Un lourd rideau de fer, baissé, empêchait toute intrusion.

L'endroit avait sans doute évité le pillage de survivants. Pas comme les magasins de bouffe, sans doute vidés de la moindre substance consommable. D'ailleurs, question bouffe, j'avais des tiraillements dans l'estomac. Vivement le retour.

— On va prendre le rideau par le bas et le tirer en sens inverse à la force des bras. Ça devrait suffire. Il ne doit pas être d'une résistance démesurée.

J'ai opiné et me suis baissé. Trouver une prise a été plus difficile que Gaby ne le pensait, mais on y est tout de même parvenus. On y a mis la force voulue, et le rideau a commencé à s'élever très lentement. Rouillé comme pas deux, ce sale machin. Ça coinçait méchamment. L'opération a duré un petit moment. À la moitié, on a arrêté. Le passage était suffisant. Gaby s'est glissé à l'intérieur de la boutique et

je l'y ai suivi. La lumière filtrait pas mal, on y voyait suffisamment. Le copain avait quand même une chance de cocu. L'endroit était préservé. Hormis quelques kilos de poussières recouvrant les livres, ceux-ci n'avaient pas trop souffert des foudres du temps. J'en ai pris quelques-uns en main. Couvertures solides, grands, et des images dessinées à l'intérieur. J'ai feuilleté un petit moment, laissant Gaby à son affaire. Il s'était arrêté devant une étagère et y passait en revue tous les titres. De temps en temps, il en sortait un et le posait sur une pile qu'il construisait patiemment.

— Époque bien futile, ai-je émis, en reposant le livre que j'avais parcouru. Une histoire de nain médecin avec un grand chapeau.

— Rien à voir, a dit Gaby. Quand des types savent qu'ils n'ont a priori pas besoin de penser à sauver leur peau à chaque minute de leur existence, ça laisse du temps pour l'évolution, la création. La civilisation avait permis tout cela.

— Ça n'a pas empêché le monde de tourner branque. Et de fichtrement déraiper. La civilisation, c'était quoi ? Des Races qui ont fini par s'entre bouffer, non ? Alors, l'utilité de ces choses ? Je veux dire, à quoi tout cela a-t-il servi puisque tout a disparu, puisque tout le sens de ces livres s'est évaporé avec le temps ? Après ton grand-père, qui se souviendra encore de ce qu'était le monde ? Parce que, vu comme c'est parti, on ne reverra pas la civilisation avant un bail.

Gaby a grogné. Pas très envie de discuter avec moi, le copain. Il était tout à ses recherches. Soit. Je l'ai laissé compulsé de petits fascicules aux noms totalement inconnus. J'ai vu défiler les titres : *Spawn* et autres *Daredevil*, *Fables*, *Batman*, *Sandman*... Vu le soin qu'il prenait à les manipuler, c'était bien ce qu'il recherchait.

En attendant, j'ai promené mon regard un peu partout dans le magasin. Deux ordinateurs sur deux comptoirs différents prenaient la poussière. L'un près d'un coin fourni en romans de science-fiction. L'autre non loin d'un endroit où les bandes dessinées étaient beaucoup plus petites. Je me suis chopé deux romans. Pour les soirées d'hiver, si j'en avais encore quelques-unes à vivre.

Au fond, j'apercevais de vieilles tables entourées de chaises. Sur l'une d'elles, quelqu'un avait jadis laissé traîner un manteau. Et sur une table, cette personne avait jeté un sac. Il était tellement recouvert de poussière, comme une gangue, qu'on aurait pu le croire soudé à la table. Encore plus loin, une autre porte, en bois celle-là. Je l'ai ouverte, et j'ai trouvé le propriétaire du sac. Assis sur des toilettes. Je n'ai pas pu m'empêcher de rire un peu. J'ai refermé la porte aussi sec. Je suis retourné vers Gaby, prêt à lui raconter mon amusante découverte quand, soudain, j'ai senti le sol se dérober sous moi. Dégringolade. Choc. Souffle coupé. À nouveau un choc, plus brutal encore. Et j'ai perdu connaissance.

Je ne sais combien de temps plus tard, je me suis réveillé. Je n'avais plus de masque. Et j'émergeais difficilement des vapes. Au-dessus de moi, le visage de Gaby m'apparaissait comme s'il était passé par la case miroir déformant. Il avait un long nez, un visage émacié, des joues creuses, et un bulbe bizarre en lieu et place de la bouche. La raison a fini par me revenir et je me suis rendu compte que lui, il avait toujours son masque. Que ce visage creux et étiré, je l'avais rêvé.

— Alors Pépé, tu joues les cascadeurs ? Pas trop de casse au moins ?

J'ai tâté mon corps. Quelques douleurs ici et là, surtout sous le crâne et dans les côtes. J'avais peut-être bien une fêlure quelque part.

— Ça va, ça va. Mais bordel, que s'est-il passé ?

— Il y avait une trappe au milieu de la boutique. Le bois était pourri, il a cédé, et tu es tombé dans un trou. Là-dessous, c'est une cave. Avec deux ou trois rats que tu as fait décamper. Par contre, j'ai une mauvaise nouvelle. Ton masque est foutu... il a accroché le bout d'une pointe et s'est déchiré.

J'ai pensé tout de suite aux poches de gaz. Ça devait être sacrément fréquent dans une ville telle que Rennes. J'étais mal embarqué sans masque. J'ai dû virer encore un peu plus au gris. La poisse, le Pépé. La grosse poisse.

— J'ai repéré une vieille pharmacie un peu plus loin, au bout de la rue. On va la retourner dans tous les sens et on te trouvera un masque. Ou quelque chose d'équivalent. De mon côté, j'ai ramassé tout ce qui était nécessaire à mon grand-père. On a plus que ton masque à chercher, sans compter qu'on ne peut pas partir sans Flo. Ensuite, on s'arrache.

Point de vue masque, je n'y croyais pas trop. Les pharmacies n'étaient pas spécialement le lieu idéal pour en dégoter un. Il aurait fallu un surplus de l'armée.

— Ouais, le coin commence à me sortir vraiment par les trous de nez. Vivement qu'on retrouve la Nationale.

Je me suis relevé. J'ai vérifié que mes lames n'avaient pas bougé. Et zou, en avant le Pépé. Il fallait prendre son courage à deux mains et sortir, masque ou pas. Pour l'instant, je n'avais aucune difficulté respiratoire. Pas de quoi pavoiser, mais au moins, l'air était un minimum sain dans le coin.

On a dit adieu à la librairie, et on est ressorti.

Je me disais que, bon, ne pas avoir de masque n'allait pas changer grand chose tout de suite, mais j'ai bien vite déchanté. À peine était-on sortis que j'attrapais Gaby par le bras.

— Assomme-moi tout de suite, j'ai une hallucination ! Je vois un échiquier vide au lieu de la place Hoche. Il en recouvre toute la surface.

Gaby ne disait rien. J'entendais son souffle. Puis il a réagi comme la marionnette dont on tire à nouveau les ficelles :

— Rien à voir avec une hallucination. J'ai un masque et je vois la même chose que toi.

— Ah. Drôle de truc. Qu'est-ce que ça peut bien foutre là ?

Alors que la suspicion s'ancrait profondément en moi, mon cerveau s'est vrillé. violemment. J'ai mis les mains contre mes oreilles, par pur réflexe et j'ai vu que, pour Gaby, c'était le même combat. Tous les deux, on a fini par se prendre la tête : une sorte d'ultrason bourdonnait, et je sentais que ça bouillonnait à l'intérieur de mon crâne, que mes veines enflaient à en éclater. Puis, soudain, tout a cessé. J'ai regardé du côté de Gaby. Merde, le con, il s'était évanoui. Enfin, j'ai espéré qu'il était simplement dans les vapes. C'est alors qu'un phénomène inexplicable s'est produit : j'ai entendu une voix résonner dans ma tête. Une voix vraiment très grave, et rauque :

— Approche-toi, Peter-Perceval !

Ça m'a fait un choc. Depuis quand n'avais-je pas entendu mon fabuleux prénom dans la bouche de quelqu'un ? Un bail. Cette voix connaissait mes secrets.

— M'approcher ? Ouais, d'accord, mais où es-tu mon pote ? Tu m'entends, au moins ?

J'ai jeté un œil du côté de Gaby. Toujours dans les choux. La poisse, j'avais bien besoin de son soutien, d'un coup.

— Je suis là, au bout de l'échiquier. Une amie à toi m'accompagne. Viens donc nous rejoindre.

Flo ! En effet, j'ai aperçu sa silhouette, molle m'a-t-il paru. Elle était soutenue, au niveau des aisselles, par quelqu'un de très grand, tout de noir vêtu. Je me suis décidé pour l'attaque verbale, histoire de tester l'adversaire.

— Je vais passer un marché avec toi, Monsieur du Corbeau. Tu lâches la nana, on se barre moi et mes potes, et tu n'entends plus

jamais parler de nous. D'ailleurs, on s'en allait. Mais si tu touches un seul de ses cheveux, à elle, tu es mort de chez mort. Peu m'importe de savoir comment tu parles dans mon cerveau, peu m'importe de savoir si tu possèdes d'autres pouvoirs magiques. J'arriverai jusqu'à toi et je vendrai cher notre peau. Autre chose, j'aime pas qu'on fouille mon passé.

L'homme s'est mis à rire. Jamais de ma vie je n'ai détesté un rire. C'est devenu une denrée trop rare dans ce monde. Mais chez ce type, ça me dérangeait. Au fond de mon estomac, un nœud s'est serré, dans ma tête, le bourdon est revenu. Mes poings se sont crispés.

La première salve de rire m'a littéralement pétrifié, je dois bien l'avouer. Jusqu'à ce qu'il reprenne la parole :

— Je te propose un jeu bien plus palpitant, *Alone*. Approche, n'aie pas peur, voyons. Pour le moment, tu ne crains rien.

Je n'ai pas eu d'autre choix que d'exaucer son souhait. À petits pas, j'ai donc franchi la zone qui me séparait du début de l'échiquier. En regardant de près, il m'a paru très réel, en bois passé récemment à l'encaustique. Les cases blanches et noires luisaient. Manquait plus que les pièces.

Ou j'étais fou, ou ce type était vraiment un magicien. Un mutant ? ai-je pensé soudain.

Un ricanement acide m'a donné raison. C'était bien cela : un mutant. J'en ai eu des frissons. J'avais déjà entendu parler de mutations humaines – après tout ce n'étaient pas les mutations animales qui manquaient – mais de mes yeux, jamais je n'en avais vu. Pourtant, j'en ai arpenté des routes.

— Dites-moi, j'ai enfin trouvé une personne intelligente !

— Arrête l'ironie facile, et passons à ton jeu.

— Pressé, on dirait ! Soit. Comme tu le vois, tu es sur mon territoire ici. Cette ville m'appartient, j'en contrôle la plupart des zones, et je ne peux accepter de présence étrangère ici, des pillards. Je pensais que mes Voirtortues – comme tu les appelles de façon si imagée – auraient suffi à vous faire rebrousser chemin. Mais non, de vrais kamikazes. Vous méritez donc de mourir comme tels. Sans compter que, si vous repartez, vous raconterez ce que vous avez vu, et ce n'est pas possible. Ma survie en dépend.

— Hola, abrège, mon pote. Je m'en fous de ta vie à deux balles. Dis-moi ce que tu veux. Point.

J'ai senti une pointe d'irritation jusque dans mon cerveau. Ça a vrillé sec encore une fois. Merde, je n'allais pas tenir longtemps avec ce traitement digne d'un inquisiteur.

— D'accord, *Alone*, je vais tout te dire : tu as en face de toi un bel échiquier. Soixante-quatre cases. Certaines sont blanches, d'autres noires. Pour parvenir jusqu'à moi, tu dois en franchir huit. Huit petites

cases. Une par niveau. Tu peux le faire en diagonale, en verticale, d'une manière aléatoire, fais ce que tu veux. Mais huit cases à franchir, c'est ça le jeu. Après, on verra bien ce qui nous arrivera.

Il y avait un piège, bien sûr. J'attendais la suite avec intérêt.

— Non, tu ne trouveras aucun piège sur cet échiquier. Tu y trouveras tout au plus quelques subtilités de mon cru. Chaque case représente soit un fragment de ton passé, soit un fragment de ton avenir. Et parmi ces soixante-quatre carrés noirs et blancs, deux représentent ta naissance, et deux autres ta mort. Ne foule ne serait-ce qu'un demi-pouce d'une de ces cases, et le jeu s'arrête. Qu'il s'agisse de la case de naissance ou de la case de mort, tu deviendras poussière. Le temps s'arrêtera pour toi.

J'ai écarquillé les yeux. Ce type était vraiment malade. Un fou. Je n'étais pas très enclin à avaler ses couleuvres. Ça sentait l'arnaque à plein nez. J'ai rigolé, bêtement. Ou peut-être, nerveusement. S'il disait vrai, après tout ? Ce que j'avais autour de moi lui donnait déjà pas mal de crédit. Il était fou et puissant. J'ai avalé ma pomme d'Adam. Moins rassuré que prévu, le Pépé.

— Marché conclu, ai-je péniblement articulé. Mais franchement, si j'arrive jusqu'à toi, pas sûr que je sois aussi généreux.

J'ai réfléchi un moment. Quelques années auparavant, j'avais appris les échecs dans le détail avec un autre *Alone*. Je n'avais jamais été très fort, mais j'aimais bien. Intéressant. Sauf que là, la partie me plaisait moins. Sur l'échiquier, il n'allait y avoir que deux pièces : un Cavalier (Servant) et un Fou. Quelle pièce était-elle réputée la plus forte ?

Ma jambe s'est levée, un peu difficilement. Première case du Territoire Blanc en approche sous mon pied. J'ai choisi E1. Noir. Bon courage, Pépé !

L'eau coule, quelque part. Je ne sais pas où, mais elle coule. Un ruisseau ? Des gouttes qui rebondissent sur les feuilles, qui glissent le long des troncs sinueux ? Ploc. Au loin, j'entends un cri. Comme un appel, mais je ne réagis pas. Je ne peux pas réagir. Un tronc d'arbre recouvre mes jambes : coincé. Depuis quand ? Combien d'heures ? Je crois que je me prénomme Peter-Perceval. Je crois. Peut-être ai-je sept ou huit ans. Oui, c'est ça. Je m'appelle ainsi, j'essayais de fuir mon village attaqué par une horde de Pèlerinceurs. J'avais couru, beaucoup. Un moment, j'ai trouvé une rivière – oh, pas très large, mais quand on a sept ans c'est différent – et j'ai cherché la meilleure façon de la traverser. Au bout d'une longue course effrénée qui m'avait vu longer la rivière, j'ai repéré un arbre chevauchant les deux rives. Je me suis, un peu vite, engagé sur l'écorce humide, et j'ai glissé. Dans un dernier réflexe, j'avais enlacé le contour du tronc avec les bras. Je ne sais comment, il avait alors basculé avec moi dans le lit de la rivière, en me recouvrant les jambes.

J'étais encore dans la rivière. Et je commençais à délirer, une grande partie du corps plongée dans l'eau, les mains froides enfoncées dans la vase à la recherche d'un résidu de chaleur. Je ne sais pas si j'ai pleuré. Mais dans mon souvenir, je n'ai pas versé de larmes. Juste de la colère.

Et puis soudain, une femme est apparue, en contre-plongée. Blonde, cheveux coupés ras, avec des yeux gris comme une lame, et aussi pénétrants. Elle m'a regardé, sans émotion, puis est repartie. Je n'ai rien dit. Rien. Même le délire ne m'a pas poussé à crier à l'aide. Encore une fois, j'ai essayé de me dépêtrer de la masse du tronc. En vain : mes dernières maigres forces s'étaient envolées depuis longtemps. Le nez collé à l'écorce, haletant, les yeux sans doute exorbités, j'ai su, malgré mes sept ans, que la fin était proche.

À ce moment là, pourtant, la femme est revenue. Ses yeux reflétaient le gris sombre de l'eau et ne recelaient aucune compassion. Dans les mains, elle tenait une grosse corde.

— Comment t'appelles-tu, gamin ?

Le froid et le délire empêchaient ma bouche d'articuler quelque chose de cohérent. Mais je l'ai regardé droit dans les yeux et j'ai bafouillé :

— Pé... Pé... Pé...

— D'accord Pépé. Je vais te sortir de là. Moi, c'est Grise.

— Salaud ! ai-je lancé au Corbeau, quand la scène s'est arrêtée. Cette parcelle de vie, je venais de la revivre comme si j'y étais encore, et dans les moindres détails. Cette partie de vie qui était mon bien, et pas celui du Corbeau. Rien que pour m'avoir dépouillé de ce souvenir, j'avais une furieuse envie de lui trouer la peau. J'en avais les larmes aux yeux. Il me restait sept cases à franchir avant de l'atteindre. J'avais eu tort de ne pas le croire. Corbeau était fou, mais réellement bardé de pouvoirs. Pourquoi ne nous tuait-il pas tout simplement ? Il devait en avoir les moyens ! Mais non, il préférait user de son inclinaison au sadisme. L'enfoiré.

— Ne sois pas si négatif, *Alone* ! Tout ceci n'est qu'un jeu. Pour le moment tout du moins. Profites-en comme j'en profite !

Rire de buse.

Elle me provoquait, l'ordure. J'ai bougé un pied vers une deuxième case. Plus vite je franchirais les paliers, plus vite je l'aurais sous la main. J'étais quand même content que ni Flo ni Gaby n'assistent à tout ceci. Car finalement, cette histoire ne devait plus se régler qu'entre nous deux. J'en faisais une affaire personnelle.

F2. Noir. Vertige.

Poussière. J'ai pris mes jumelles pour mater un peu ce qui a provoqué ce soudain déplacement de poussière.

Au bout d'un moment, j'ai eu ma réponse : des Fanams. À cheval qui plus est.

C'est la première fois que je rencontre – de loin – une troupe de militaires organisés. Ces groupes-là sont rares, mais, quand ils existent, ils sont puissants et organisés. J'observe une dizaine de cavaliers, armés d'antiques fusils à canons sciés et vêtus jusqu'à la gorge de combinaisons en cuir défraîchi, galonnées de partout.

À éviter. Mais ce n'est pas tout : dans leur sillage, ils traînent des femmes, nues, écorchées de partout, petites boules de chair rouge et noir. Les hommes semblent rire, et crier des insultes. Le vent me renvoie d'ailleurs de faibles échos.

Je suis allongé le long d'une haie d'arbres, bien camouflé par un talus qui surplombe cette vallée quasi désertique. Pour quelle raison d'ailleurs ? Le contraste est frappant : on dirait que quelqu'un s'est amusé ici, pour faire en sorte que plus un brin d'herbe ne pousse.

Les cavaliers se sont arrêtés au milieu de la piste. Ils descendent de cheval et coupent la corde qui leur permet de traîner leurs victimes. Pauvres nanas, me dis-je. Et je ne crois pas si bien dire. Aucune pitié n'habite ces hommes. Chacun à leur tour, ils dégainent un long couteau incurvé et tranchent la gorge des femmes. Vu ce qu'elles ont souffert avant, il vaut peut-être mieux que ce soit ainsi. Mais ça me donne envie de dégobiller. Surtout quand je vois les types découper la chair meurtrie d'une brune, comme de la simple viande de boucherie. Pour eux, ça va être le festin. Je ne nie pas qu'en dernier recours je me serais peut-être rabattu sur de la chair humaine, c'est juste qu'à mon avis, ces types n'ont pas besoin de ça. Les Rasses, en règle générale, surtout les groupes les plus forts, parviennent toujours à trouver de la bouffe correcte – en exploitant le brave mouton bien servile. Là, il n'y avait que le plaisir de la cruauté dans ce groupe de cavaliers. Un type a brusquement relevé la tête vers moi. Merde, ai-je pensé, ils ont repéré le scintillement de mes jumelles.

J'ai pas traîné dans le coin, et me suis barré, et au pas de course encore.

J'étais là sur la case d'échiquier, avec cette envie de vomir quand j'ai émergé de la séquence. Encore une scène du passé. Pas veinard, le Pépé. À croire que mon passé n'était fait que de drames et d'images dégueulasses. C'était peut-être pas faux finalement. Mais deux cases étaient franchies : plus que six (encore six). Les choses avançaient. Bientôt, je l'aurais à portée de main, ce salaud, et il paierait pour sa perversité ! Plein de confiance, j'ai posé le pied sur une nouvelle case : pas envie d'attendre une autre remarque cinglante de notre apprenti magicien. J'ai décidé de rester dans la même colonne : F3. Blanc.

Un arbre dans le flou du brouillard. Un arbre immense, imposant. Étonnamment, je me sens craintif comme je ne l'ai jamais été. Tout autour de moi est ombres, silences pesants. On dirait que la mort nous entoure.

J'ai mon épée en main, mes couteaux bien posés près de mes hanches. J'ai l'impression d'en avoir besoin. J'ai l'impression de savoir pourquoi je suis ici dans cette plaine morbide, mais je ne parviens pas à m'en souvenir.

Je suis détaché de mon corps, je flotte au-dessus de la scène.

Puis mon esprit est aspiré.

Je suis moi, à nouveau, et mes pensées sont claires. Nous sommes prêts à nous battre. L'ennemi est là, tapi dans l'ombre, prêt à jaillir pour nous éliminer. Grise est là, à mes côtés, belle dans la pénombre. Prête au combat. Les muscles tendus. Je me souviens du jour où je l'ai retrouvée dans ce village fortifié. Mon meilleur souvenir.

Les autres aussi nous entourent, à l'affût. Je les sens oppressés, nerveux.

Tout est de la faute de cet arbre et de ses guerriers. Depuis qu'ils sont apparus, tout a changé. Comment l'appellent-ils déjà ? Le Grand Tambalacoque. C'est ça. Mais nos haches en viendront à bout.

Mensonges. Mensonges. Tout ça ne pouvait être la vérité. Grise était morte, et même si je n'avais pas retrouvé son cadavre, les nombreuses traces de sang, éparpillées à l'endroit où je l'avais laissée, parlaient d'elles-mêmes. Elle était morte. Pas de doute sur la question. Cette scène n'était donc forcément qu'un pur fantôme dont la substance avait été extraite de mes rêves par le Corbeau. Et, comme pour m'en assurer, le souvenir – du futur – se délitait déjà en moi.

Grise. Toucher à ce souvenir, brûlant le bois mort de mon cœur, était un vrai blasphème. C'était la deuxième fois que le Corbeau y posait sa patte vénéneuse. Deux fois de trop. Domaine sacré, mon pote.

— Es-tu sûr que tout cela est faux, mon pote ? a résonné la voix dans mon cerveau. Les fragments de ton passé étaient réels, les fragments de ton futur le sont également. Tu peux me croire sur parole. Je ne sais pas mentir. Et cela, même si le futur reste variable.

— Alors tu sais comment tu vas mourir...

— Je le sais, oui. Et le rire a fusé, encore plus moqueur si cela

était réellement possible.

J'ai bougé à nouveau. Sans précipitation.

Je ne pensais plus ni à la vie ni à la mort. Je pensais juste à mettre un terme à cette partie d'échecs totalement surréelle.

J'ai glissé un bout de pied en E4. Blanc.

Je suis sur l'échiquier. En C6. Je m'approche enfin du but. Si je voulais, je pourrais très bien dégainer mes lames et les lancer sur le Corbeau. Il est à portée de tir, et il le sait. Je le vois beaucoup mieux à présent. Sa chair faciale, grise, a une allure liquide, sa bouche est une vague amère sans substance. Hormis sa très grande taille, il est totalement humain. Mais l'intéressant n'est pas là. Sur la droite de Corbeau, j'observe un mouvement. Flo. Elle s'est réveillée. Corbeau, lui, est tout à notre partie d'échecs et ne prête aucune attention à elle. Intéressant. Je m'assieds sur la case C6, l'œil goguenard, un sourire persistant collé sur la tronche.

— Je crois bien qu'il y a échec et mat, mon pote, dis-je au Corbeau.

— Hein ? répond-il seulement, visiblement surpris. Il te reste encore deux cases à franchir !

C'est la première fois – et sans doute la dernière – que j'entends réellement sa véritable voix.

Du doigt, je lui fais signe de jeter un œil derrière son dos. Il se retourne, affichant du même coup une lenteur presque pénible et se retrouve, sans avoir pu réagir outre mesure, avec un couteau fiché dans la gorge. Flo reste là, debout, à deux mètres du Corbeau, bras tendus. Quant au magicien, il tombe sur les genoux, une surprise non feinte encore présente dans ses yeux, et s'écroule sur le vieux bitume fissuré, comme un géant déséquilibré par un obstacle inattendu.

Sentiment de jubilation : la Reine s'est invitée dans la partie et a maté le roi. Sans compter que le Cavalier est en vie. Plus fort que le Fou finalement ?

J'ai fait comme si de rien n'était. Pour le coup, cette vision de l'avenir me plaisait énormément. Sauf que je me demandais si, finalement, Corbeau ne venait pas de me faire une blague, histoire de m'envoyer sur une fausse piste. Pour parvenir en C6, je savais exactement quel chemin prendre. Mais Monsieur du Corbeau n'est pas allé dans le sens de la coopération : brusquement, l'échiquier a disparu et la place est redevenue ce qu'elle était, un endroit à l'abandon.

Sensation de vide absolu. Silence de cathédrale. Puis, subitement, la voix est revenue hanter ma tête.

— J'abandonne la partie. Je sais reconnaître ma défaite. Et comme je te l'ai dit, le futur est variable, surtout si on en a plus ou

moins la maîtrise ! Je tiens à la vie. Encore un peu. Tu peux t'en aller, et tes amis aussi. Mais faites attention à mes Voitortues, cette fois-ci. Je ne réponds pas d'elles !

Rire d'autosatisfaction.

Maudit vantard.

Merde. Frustration. Des deux côtés, ai-je eu l'impression. Il avait vraiment eu envie de m'envoyer à la mort, ce type. À sa façon. Et moi, j'avais une envie folle de le rétamé qui pourrissait mon estomac, pour ce qu'il nous avait fait subir. J'avais quand même l'avantage d'avoir brisé son petit jeu. Coup de bol, cette case. Une vraie veine de cocu.

— Hey, ai-je crié, t'en va pas, j'ai encore besoin de faire causette avec toi. À propos de Grise. Tu vois de qui je veux parler, non ? Est-elle vraiment en vie ? Allez, vieux, dis-moi ça, et on sera quitte. Et juré, on remettra plus nos putains de petits pieds dans ta chiotte de ville ! Juré, quoi !

Je n'ai reçu aucune réponse ; le mutant avait disparu, je ne sais comment. Définitivement, il semblait bien.

Après ça, les gaz et les bactéries, je m'en foutais un peu. Pas de masque ? Tant pis. Ce type m'avait fichu la chair de poule pour la vie entière.

Au bout de la place, Flo s'est agitée. Je me suis approché. Quand elle m'a vu, alors qu'elle se massait encore le crâne, elle m'a jeté :

— Mais putain, Pépé, qu'est-ce qui s'est passé, bordel de bordel ?

Ses yeux jetaient tout plein de colère, et de l'incompréhension, aussi.

— Ah, Flo, je crois bien que tu as rétamé un vilain géant ! Du travail impec. Je savais bien que c'était une bonne idée de t'emmener avec nous. Un vrai porte-bonheur !

TROISIÈME PARTIE

Grise

1

Sortir de Rennes, ça a été du gâteau.

On a repris bien tranquillement le tunnel du métro avec un Gaby ragaillardi. J'avais un peu expliqué le topo aux deux frangins, sans rentrer véritablement dans les détails. Ce n'était pas la priorité. Il fallait d'abord qu'on se tire de cette ville sans bobos.

Le métro, ça a gazé. On a eu un peu peur de la toile d'araignée, mais un sprint infernal a bien arrangé les choses. Le tout, c'était de bien faire gaffe à ne pas se prendre les pieds entre deux rails esquinés ou tordus.

À Villejean, on a effectué une courbe pour éviter les Voitortues. Pas la peine de les aguicher. On était pas si copains que ça.

Le soulagement est venu une fois Rennes laissée à trois ou quatre kilomètres. On s'est même octroyé une belle pause dans un champ humide, presque marécageux. Quelques roseaux poussaient ça et là, en touffes, proches d'un bief où l'on venait de se désaltérer, et où de nombreuses petites fleurs pointeraient d'ici peu le bout de leur nez. Au bout du champ, une cabane aux planches effondrées recouvertes de lierre et d'orties hautes comme un homme finissait de pourrir dans l'indifférence totale.

L'endroit, bien calme, jurait avec l'impression que m'avait laissée Rennes, et j'étais bien heureux d'avoir retrouvé la route. Apaisant. Affalés dans l'herbe, on ne pipait mot, on jouissait simplement de la tranquillité retrouvée. On reprenait un souffle perdu quelques heures durant.

— Quand même, a dit Flo, quelle histoire ! Plus jamais je ne poserai un orteil dans une ville comme Rennes. Pas même pour récupérer du matériel de survie. Je préfère encore me bastonner à mains nues.

Ma foi, je pensais exactement la même chose. Gaby aussi :

— Je crois que mon grand-père peut dire adieu à ses livres. Ceux-là seront les derniers. Sauf si j'en dégote dans quelques villages... au fait, Pépé, si tu nous racontais, maintenant ? C'est pas tout ça, mais nous, on était vachement dans les vapes.

Repenser au mutant m'emmerdait sérieux – repenser aux scènes où Grise m'était apparue encore davantage – mais j'ai pris sur moi et leur ai relaté l'épisode de l'échiquier, et tout ce que j'avais dû faire. Rentrer dans ce jeu de dingues.

Gaby n'a pas eu trop de mal à accepter mon baratin, mais Flo écarquillait les mirettes, visiblement sceptique. Oh ! Je ne dis pas qu'elle me voyait menteur-menteur, mais la couleuvre était tout de même difficile à avaler. Je le concédais sans peine.

— Souviens-toi des Voitortues, ai-je dit d'une voix assurée à l'adresse de Flo, c'est Corbeau qui les dirigeait en esprit. Gaby et moi avons été surpris d'atteindre la cage d'ascenseur du métro avant d'être dévorés tout cru. On est resté en vie parce que Corbeau l'a voulu. Point. Honnêtement, je crois qu'il avait déjà planifié son petit jeu. Voire, qu'il attendait impatiemment que quelqu'un se pointe dans cette ville pour mettre en application ses idées retorses. Qu'on s'en soit sortis vivants tient du pur coup de pot, et de rien d'autre.

On s'est tu. La question nous dépassait un peu. Le mieux était d'accepter les choses telles qu'elles s'étaient déroulées, d'accepter l'existence des mutants qu'on avait observés – il fallait juste espérer que tous n'étaient pas de la trempe du Corbeau.

Avec Gaby, on avait pas mal discuté des anciens temps. Ceux-ci étaient définitivement révolus. La preuve en était que des découvertes inconnues et déstabilisantes pouvaient avoir lieu à chaque instant. Notre génération entrevoit un autre monde. Sinistre pour ceux qui y vivent, sinistre pour ceux qui y naîtront. Comme l'ancien, mais en neuf justement, avec tout plein de désastres à repenser, remonter, réinventer, et avec de nouveaux paramètres. La belle affaire, quoi. L'homme resterait toujours l'homme, malgré ses évolutions.

Flo a posé comme une fleur un nouveau sujet sur le tapis :

— Et on fait quoi, maintenant ? Je veux dire, quels sont vos projets ?

— Je retourne à Crozon, a annoncé Gaby. Voir mon grand-père et lui déposer le fruit de notre expédition. Ça fait un bail que je n'y suis pas retourné, et j'y resterai sans doute jusqu'à la fin du printemps. L'endroit est pas mal, même si j'ai du mal à m'entendre avec les Rasses qui résident dans ce village. Vous êtes les bienvenus, ça va de soi.

— Okay pour moi ! a topé Flo. D'autant que j'ai besoin de repos, de sérénité. La perte de ma sœur me laisse un vide qu'il faut que je comble.

J'ai rigolé un peu. Voilà qu'un nouveau binôme allait se former, j'en étais certain. Travailler à deux, j'ai connu ça. C'est utile. Ça rend des services autres que de protection mutuelle.

Flo et Gaby ont braqué leurs yeux sur les miens. Ils demandaient en silence : « Et toi, mon Pépé ? »

Et moi ? Oh, eh bien, le Corbeau m'avait laissé un sale goût de bile dans la bouche, ainsi que d'innombrables incertitudes. J'étais à nouveau rongé par un mal ancien, et je n'avais d'autre choix pour le calmer que de leur annoncer :

— Je continue ma route. Peut-être vers le sud. Avant Rennes, c'est là-bas que je voulais aller.

Gaby n'a pas été dupe. On ne se connaissait pas depuis des lustres avec le copain, mais il me cernait assez bien. Fin psychologue, le gars.

— Tu nous cacherais pas un truc, par hasard ?

— Non, ai-je répliqué sans conviction. Vous inquiétez pas pour moi, c'est juste que la Bretagne, j'aime bien la quitter pour mieux la retrouver. Ça ira, barrez-vous le cœur guilleret. Mais c'est gentil de penser à la santé du bon vieux Pépé !

Ce qu'il y a d'emmerdant dans ces cas-là, c'est qu'on a beau dire et faire, il reste qu'on a du mal à se séparer. Et ni Flo ni Gaby – ni moi d'ailleurs – ne voulaient se lever et dire simplement « au-revoir ». Le cul soudé à l'herbe mouillée du champ.

Du coup, on a mangé un bout ensemble – ça criait famine dans nos malheureux estomacs – et on est restés là jusqu'à la nuit, à discuter, peinarads autour d'un feu. Le feu n'était pas spécialement une bonne idée, mais ce soir, on ne voulait plus réfléchir à quoi que ce soit. On désirait juste savourer un bon moment entre... amis.

La nuit était déjà bien avancée, et Gaby et Flo s'étaient collés l'un contre l'autre sous une accueillante couverture – une belle paire ces deux-là, cette fois-ci j'en étais plus que certain ! Gaby aiderait Flo à oublier un peu la mort de sa sœur.

J'ai joué les fugeurs : dès que je les ai sus endormis, je me suis tiré.

Salut les amis. Et merci. Sincèrement merci pour la compagnie.

C'était un trou paumé de verdure, où chantait une belle rivière anonyme. Sinueuse, scintillante. Nom effacé sur ma carte. Qu'importe, ça ne l'empêchait pas d'être magnifique. Quelques oiseaux piaillaient tranquillement, dans les arbres à la parure désormais bien fournie, sifflotant chants d'amour, ou chants de guerre. Ça jacassait comme des dingues. Une vraie volière en furie. Et pas du tout effrayées par une présence humaine dans le coin, les bêtes. En même temps, la Creuse, ça n'a jamais été trop ça niveau population, même aux temps anciens de la civilisation. Je me trouvais non loin de la Départementale 59, près d'une ville autrefois nommée Aubusson. J'avais évité d'y mettre les pieds, bien sûr, et je coupais tranquillement à travers champs et vallées, très nombreux dans le coin. Parfois, un village pointait le bout de sa cloche affaissée. Mais les villages pouvaient receler leur lot de Rasses. Cela dit, rien ne m'avait indiqué le moindre signe de vie humaine depuis bien longtemps. En bref, ça signifiait pas d'emmerdes, aucune véritable alerte. Rien que la nature et moi. Le rêve. Je savais que tout cela ne durerait qu'un temps : ce n'était vraisemblablement pas dans cette région que je retrouverais la trace de Grise, et il me faudrait guetter des groupes humains. Depuis Rennes, son nom revenait me hanter chaque jour. J'avais l'impression de l'avoir abandonnée quelques années plus tôt. Et j'avais décidé de tout mettre en œuvre pour la retrouver. Si elle était effectivement en vie...

Le drame avait eu lieu trois ans auparavant, près de Carcassonne, une ville totalement rayée de la carte à présent. À la place, on trouvait une forêt bien touffue. Je me souviens qu'on avait fait halte, avec Grise, dans une clairière dont un bord était coupé par une très vieille bâtisse en pierre. La cache nous avait paru idéale, d'autant que l'édifice pouvait couvrir le feu que l'on comptait allumer. L'après-midi avait été faste : deux lapins dans la besace, c'était jour de gueuleton. On avait fait l'amour une bonne partie de l'après-midi pour fêter ça. Le soir, pas très tard, vers six heures peut-être, je me suis éloigné du camp pour choper quelques bouts de bois mort. Le temps avait été sec, on ne pouvait plus sec, il flamberait fastoche et donnerait une fumée transparente. À moins d'une bande de Rasses dans les parages, les chances de nous faire coïncider étaient minimes. Du coup, les deux cons, on était finalement très peu sur nos gardes, et je me suis permis un

éloignement certain : j'avais repéré un beau brin de rivière et je voulais rapporter quelques truites pour agrémenter le repas – on préfère se bourrer l'estomac en prévision des jours plus incertains. La poiscaille, ça a été de la franche rigolade : avec un peu de patience, j'ai attrapé deux belles truites à mains nues. Pas méfiantes pour un sou, les belles écailleuses. Mais j'avais été absent trop longtemps. Quand je suis revenu au camp, content comme un gosse, prêt à frimer un peu devant Grise, j'ai eu un beau choc. Elle n'était plus là. Au sol, ses affaires avaient été jetées en vrac. L'herbe, repeinte version sanguine, offrait à ma vue deux beaux cadavres. Un homme, sans doute trentenaire, transpercé par le fil d'une épée bien affilée – du beau travail de Grise, ça, l'épée c'est son dada – et un gosse, un blond d'une quinzaine d'années au dos couvert de cicatrices, qui avait subi le même sort. Mais pour lui, la tête avait été séparée du corps. L'avait pas dû souffrir des masses, le même, moins qu'avec ce fouet qui lui avait rayé le dos, et peut-être n'avait-il même pas eu le temps d'être surpris. Efficace, Grise. Elle s'était défendue à mort.

De son cadavre, nulle trace. J'ai juste retrouvé ses vêtements, couverts de sang. J'ai déduit qu'il s'agissait, en partie au moins, du sien : son haut en laine était percé en deux endroits. Peut-être le résultat d'une grosse lame de couteau.

Je savais que Grise aurait pu crier pour m'alerter quand l'attaque s'était déclarée. Mais elle en avait jugé autrement, pour me protéger, pour que ma présence ne soit pas révélée à ses assaillants. À cette époque, elle avait encore en elle un certain sentiment d'affection maternelle envers moi. Et elle ne me jugeait pas toujours apte à m'en sortir seul, elle ne voulait pas m'exposer. Mais, à vingt ans, je lui tenais facilement tête. Au combat, je n'avais plus rien à apprendre d'elle : toutes ses techniques, je les connaissais par cœur. Et pourtant, elle préférait croire que je n'étais pas encore totalement mûr pour la survie. Ce qui ne l'empêchait pas, dans les cas extrêmes (genre rencontre fortuite et de visu avec des Rasses) de me faire une confiance aveugle. Elle anticipait la moindre de mes actions, et j'en faisais autant des siennes. Au final, on formait réellement une belle paire d'*Alones*.

Et là, d'un coup, on me séparait d'elle ! C'était perdre la moitié de mon être, une partie éclatante de ma chair. Longtemps, je l'ai cherchée, et cherchée encore. Avec la plus folle imprudence, j'ai fouillé vainement maints et maints villages, je me suis frotté à des groupes, j'en ai décimé un entier par pure vengeance, parce qu'ils refusaient de parler à un *Alone*. Je n'étais pas forcément fier de moi, mais la tristesse, la douleur, faisaient de moi une mécanique froide et sans pitié. Jamais je n'ai retrouvé la trace de Grise. C'est pour cette seule et unique raison que j'ai fini par la considérer comme morte. Et

c'était, selon toute probabilité, réellement le cas.

Alors, que Corbeau vienne fouiller dans ma mémoire, dans mes sentiments les plus profonds, ça m'avait chamboulé, mis en pétard. Ça m'avait travaillé, surtout en raison de cette scène venue du « futur » où Grise était à mes côtés, un peu plus âgée, mais toujours aussi belle, toujours aussi vivante avec ses yeux si gris et fascinants que l'on n'avait pu se résigner à lui donner un banal prénom de fille. Aussi, j'avais décidé de retourner sur les lieux et de reprendre ma recherche à zéro, avec une autre optique, plus minutieuse et moins caractérielle. Appelons ça le pèlerinage de l'inutile. De l'espoir futile.

L'est ainsi, le Pépé.

Après une vingtaine de jours supplémentaires d'une marche rapide mais sereine, j'ai atteint mon but. Sans trop de pépins : j'avais bien dû me coltiner, quelque part dans le Languedoc, deux Rasses égarés et affamés – peut être chassés de leur tribu, et qui m'avaient bondi dessus, alors qu'une haie d'herbes folles les dissimulait. Bien sûr, c'était ma vieille viande qui les intéressait. Il avait fallu toute ma rapidité pour me défaire de leur piège. Mes lames avaient volé, l'une atteignant sa cible en pleine gorge, l'autre simplement l'épaule. Mais mon épée avait suffi à parachever le travail. Au final, pas vraiment très dangereux, j'avais testé bien pire.

Le plus dur, dans l'histoire, c'était de retrouver l'endroit exact où on avait séjourné avec Grise. Pas une partie de plaisir : les lieux avaient bougrement évolué. Une tempête avait ravagé un gros bout de forêt, et un bon millier d'arbres s'étaient amusés à jouer aux dominos. J'ai exploré le coin, dubitatif. Pas le bon endroit. J'aurais reconnu la vieille baraque en pierre entre mille. Ce petit jeu fort désagréable qui consiste à chercher et chercher encore a duré une bonne semaine. À croire que même les cours d'eau avaient changé leur position dans l'unique but de m'emmerder sévère. Et je commençais à fulminer sérieusement quand, enfin, j'ai retrouvé la clairière. À mon sens, j'avais sans doute longé le coin une bonne dizaine de fois depuis deux jours sans prendre le bon chemin. Même mon sens de l'orientation, que je considère plutôt bon d'habitude, avait été totalement inefficace cette fois-ci. À pleurer.

La ruine était toujours là, un peu plus recouverte d'une sorte de lierre fin et feuillu peut-être, mais il s'agissait bien de la bonne, aucun doute là-dessus ! Et c'est là que je me suis frappé le front, maudissant ma bêtise. Grise était vivante. Elle m'avait laissé un message, ici-même, gravé sur l'ancienne porte en bois à demi pourrie de la bâtisse. Ce ne pouvait être qu'elle. Sûr. Il y avait de noté, à la va-vite : « *Sète. 5km au nord. G.* ».

Un long moment, je suis resté pétrifié devant l'inscription. À l'idée de voir resurgir ainsi quelqu'un de cher, comme un fantôme. Peut-être que j'avais du mal à assimiler, à y croire. Mes mains tremblaient – de quelle émotion, je ne sais pas. Je ne pouvais juste plus lever le petit doigt et, la gueule pendante, je me répétais sans cesse ces mots : « *Sète. 5km au nord. G.* ». Qu'avais-je fait pendant tout

ce temps, où était donc passée ma capacité de raisonnement ? J'aurais dû penser, bien avant, que si Grise était vivante, elle se débrouillerait pour me laisser un message là où on s'était vus pour la dernière fois. Et si je la retrouvais, comment m'expliquer sans paraître idiot devant elle ? Oh, merde de merde. Pépé, gros naze ! Surtout que l'inscription ne datait pas forcément d'hier. Si je ne la retrouvais pas, ce serait bien pire que des reproches. J'en serais malade à vie.

J'ai enfin pu me remuer un peu. Fébrile, j'ai sorti mes cartes routières du sac à dos. Non moins fébrilement, je me suis mis à étudier le réseau jusqu'à Sète. Pas facile-facile de rejoindre cette zone côtière. En évitant la ville elle-même. Il me faudrait contourner de loin l'étang de Thau, effectuer un arc de cercle et balayer le nord de Sète avec méthode. C'était la seule façon raisonnable de procéder. Et si possible, en suivant au mieux le réseau routier. En route, le Pépé.

Contourner toute la région s'est révélé difficile : routes coupées, recouvertes d'arbres – pas moyen de faire autre chose que d'escalader les troncs et d'essayer de ne pas se fracturer une jambe. Pour un *Alone*, une blessure est bien souvent fatale.

Vraiment, le coin avait dû subir la tempête du siècle, les routes étaient semées d'arbres en tous genres empilés les uns sur les autres, dans un méli-mélo inextricable de branches mortes. Un vrai jeu de Mikado. Le mieux avait encore été de couper par les forêts dévastées, puis de reprendre la route sur quelques kilomètres quand la topographie le permettait. Parfois, certaines voies d'accès avaient totalement disparu, suite à des glissements de terrain. J'ai dû dévaler d'innombrables pentes crasseuses, faites d'une terre ocre, très sèche, parsemées de racines traîtresses et de cailloux aux arêtes cachées, souvent bien trop pointues. Les jours se sont succédés, invariablement similaires : marche, bouffe, dodo (pas beaucoup). J'avais la tête un peu en vrac, tourbillonnante. L'air chaud, sans un pet de vent n'arrangeait rien. Je suais sang et eau, dans la morosité la plus totale. À quelques kilomètres de Sète, cependant, la géographie s'est nettement améliorée, et le réseau routier est redevenu praticable, malgré l'éclatement des croûtes de goudron, l'abondance des nids de poule et des carcasses de voitures ou de camions abandonnés depuis le déluge. Qui plus est, j'avais du mal à refréner une angoisse irrationnelle concernant les voitures. Depuis Rennes, allez savoir pourquoi !

J'avais rencontré un *Alone* aussi : un black monumental, Ignace qu'il s'appelait, arc passé en bandoulière, couteau à la hanche, prêt à l'emploi. On s'est fait un signe de reconnaissance et tout s'est bien passé. Sympa, le mec. Je lui ai demandé s'il avait croisé des Rasses dans le coin. Mais non. Il était tranquille depuis des semaines. Pas un Rasse à l'horizon. Ne pas en rencontrer est loin de signifier qu'ils ne sont pas là. Comme les *Alones* font tout pour les éviter, ce n'était guère étonnant qu'il n'en ait pas vu l'ombre d'un. Je lui ai retourné la politesse en lui indiquant les problèmes que j'avais rencontrés au niveau routier. Il a dit merci, et on a continué chacun de notre côté.

Sète, j'en ai même pas vu le profil cadavérique. J'ai calculé au juger la distance qui m'en séparait : sept à huit kilomètres. Je commençais à entrer dans ma zone de prospection. J'allais devoir

maintenir ma vigilance au maximum, être aux aguets du moindre détail susceptible de m'aider dans mes recherches, et monter plus au nord. J'avais établi que le message laissé par Grise avait été rédigé dans la précipitation. Peut-être était-elle alors mal accompagnée, et n'avait-elle pas pu faire mieux que ces quelques mots gravés sur la porte. Mais elle pensait que ces informations devaient me suffire. J'avais fini par conclure que ce que je recherchais serait sans doute gros et visible. Quant à savoir quoi, j'espérais que l'avenir me le dirait. Au fond de moi, je criais « Tiens le coup, Grise ! ». Au bout de trois ans, cette pensée me laissait, c'est vrai, un goût bien amer dans la bouche, et venait peut-être bien trop tard. Mais quoi, l'optimisme est quelque chose de terriblement collant quand il vous attrape. Et j'étais redevenu optimiste !

J'ai donc commencé à balayer une zone que j'avais quadrillée sur la carte routière de long en large, de large en travers, et en diagonale. Pas grand chose : villages abandonnés, baraques isolées totalement détruites ou au contraire extrêmement bien conservées – plus rare tout de même – des étangs, des rivières, des forêts, des carrières naturelles, des vallées, des plaines, etc. Et des Rasses : plein de Rasses. J'avais bien recensé une trentaine de petits groupes. Rien de bien dangereux, tout de même. Sauf que si j'en dégottais, je passais malgré tout la journée entière à observer leurs mouvements – parfois, dans le doute, j'y passais même certaines nuits. Et grâce à mes jumelles – belle invention, pas à dire – il m'était également possible d'observer les visages. Pas de Grise. Aucune trace. Je n'étais pas vraiment étonné : de petits groupes de Rasses n'auraient pas pu la retenir bien longtemps, pas une *Alone* telle qu'elle, sauf s'ils avaient décidé de la passer en broche. Mais si c'était le cas, jamais son message ne me serait parvenu.

Mon jeu était risqué, tout de même : à chaque instant le reflet des jumelles pouvait être repéré par un quidam, si mon placement ne s'avérait pas parfaitement choisi. J'en avais déjà fait l'expérience. Cela dit, mes lames me rassuraient passablement. Au cas où, je sais que je peux toujours compter sur elles ! Déjà ça.

Puis j'ai enfin compris pourquoi Grise n'avait pas pris la peine de rentrer dans les détails. Quand mes jumelles ont attrapé le truc dans leur champ, j'ai sursauté et, d'abord, j'ai cru à une foutue hallucination. Au loin, à quelques kilomètres, à flanc de falaise, bien en vue, s'était édifié un vrai village fortifié, une citadelle. Et ça n'était pas un vestige. L'ensemble était pimpant comme un nourrisson. Il s'agissait de constructions récentes. La conclusion était simple : des Rasses. Et de sacrés gros balèzes, encore ! Dents-Pourries pouvait aller se coucher, petite frappe. Son pauvre village de Fanars n'était rien en comparaison de celui que je fixais dans la mire.

J'ai su aussitôt que, quoi qu'il arrive, j'avais retrouvé Grise.

Et que les ennuis allaient cascader d'ici peu. Mais ces ennuis-là, j'allais les chercher avec un plaisir non dissimulé.

L'optimisme, ça peut se décoller de vous aussi vite que c'est venu s'y attacher. Ce truc était une vraie citadelle. À peine achevée. J'avais gravi une belle colline pour obtenir un meilleur point de vue. Et c'était énorme. Des remparts sur trois cent mètres rejoignaient un flanc de falaise, formant un rectangle ouvert. La paroi de la falaise empêchait cependant de l'aborder d'un côté, sauf pour un fou furieux de la descente en rappel, qui n'aurait pas besoin d'être discret. D'où je me tenais accroupi, j'avais une vue plongeante sur l'intérieur de la citadelle. Il y avait un bâtiment, plus élevé que les remparts, mais qui se soudait à eux grâce à deux tours de guet faisant office d'entrée. Entrée classique, finalement : grosse porte en bois massif, cuirassée de ferraille en tout genre, qui permettait sans aucun doute de pénétrer dans un long et haut corridor coupant le milieu du bâtiment. Puis on entrait directement au cœur du village protégé à l'intérieur même de l'enceinte : une vingtaine de petites maisons toutes similaires, rectangles à toits plats. J'ai fait, d'instinct, le parallèle avec d'anciens dortoirs militaires. Oui, c'était tout à fait ça. Mais ce n'étaient pas les seuls logements : en observant de plus près la paroi de la falaise, j'y voyais l'entrée de cavernes. Ces branques avaient creusé pour installer des habitats troglodytes. Fait confirmé par le nombre de personnes qui en sortaient. Un peu en retrait du village s'élançait une riche et grosse baraque en pierres blanches, dont le toit plat débordait de façon à former un chemin de ronde. Et, sur ce chemin de ronde, deux Rasses tournaient, et tournaient encore, fusils en main à l'affût d'on ne savait quoi. J'ai grimacé : puissants, vraiment puissants les Rasses. Les armes à feu ne courent pas la campagne quand même. Et ils en avaient tout un arsenal. La relation avec le village de Dents-Pourries me frappait de plus en plus, et honnêtement, je ne pouvais cesser de penser que le type qui avait monté cette citadelle avait le profil d'un Dents-Pourries puissance mille. Jamais de ma vie je n'aurais imaginé quelqu'un capable de construire quelque chose de neuf sur les ruines de ce monde. Il fallait être diaboliquement organisé, et posséder une force, à la fois physique et mentale, hors du commun. Ça sentait mauvais tout ce bordel. Pour m'infiltrer là-dedans, ce serait le vrai casse-tête, à moins de bien y réfléchir. Surtout que, point de vue densité humaine, j'avais rarement vu tel groupement. Impossible d'estimer la population du lieu.

Peut-être deux mille personnes : et encore, ce chiffre, a priori en dessous de la vérité, me faisait tourner la tête tant ça me paraissait irréaliste. Mais les chimères s'évaporent là où la vérité explose. Et mes jumelles ne me mentaient pas. Ça grouillait de partout. Le lieu était toujours en construction, à l'intérieur, et la plupart des mecs et nanas que mes jumelles chopaient dans la mire n'étaient que des ouvriers pressés et attentifs à leur tâche. Il y avait bien des gardes, mais pas tant que ça ; comme si le patron du lieu ne craignait aucune rébellion. Et peut-être était-ce le cas : des moutons bien nourris, bien éduqués, ne cherchent pas vraiment la liberté mais une certaine forme de sécurité. Ici, ils l'obtenaient sans aucun doute. Par contre, impossible de connaître la mentalité des gens du coin. Si je me présentais à la porte d'entrée, j'aurais droit à quoi ? Du plomb ou des fleurs ? Mouais, sans doute du plomb, sinon Grise n'aurait jamais eu besoin de me laisser ce message vite gribouillé. Sans doute des Fanams. Après tout, il était évident que le boss avait découvert un ancien surplus de l'armée, ou quelque chose de cette trempe.

Je me suis replié dans un coin tranquille, une sorte de minuscule clairière, entourée de genêts, d'ajoncs et de bruyère, difficile à découvrir, et d'où j'ai chassé une vipère pas très contente de me voir. J'avais déjà conquis une citadelle, bon entraînement !

J'ai mangé un morceau et j'ai tracé le plan de la forteresse dans la terre. Bon, je ne savais pas si Grise était bel et bien là, mais le seul moyen d'en avoir le cœur net était encore d'aller dire un petit bonjour à ces messieurs dames. Le pilori, la guillotine, j'avais déjà testé, merci, il me fallait vraiment une arrivée à la fois plus subtile et plus efficace. Quoique, en y réfléchissant, l'attaque frontale me séduisait énormément. Rentrer par la grande porte ! Risquer ma peau, je m'en balance royal. Et retrouver Grise revêtait bien plus d'importance que ma modeste peau. Un plan a commencé à germer lentement dans mon cerveau. Il y était encore larvé, mais les contours se construisaient petit à petit. Un mauvais plan, certes, mais un plan tout de même.

Au bout d'une heure de réflexion, je me suis décidé à agir.

— Hey, Copain, tu peux ouvrir la porte, steuplait ?

En plein dans le vif du sujet. Les types me mataient depuis une centaine de mètres, depuis les deux tours de guet, fusils en main. Deux par tour crénelée. Et pas des gamins, de vrais loups. Un grand brun du genre maousse, dont le visage était barré par une longue cicatrice se perdant dans sa barbe, s'est penché légèrement en avant. Il a gueulé d'une voix cassée :

— T'es qui bonhomme ? Casse-toi d'ici ou on te plombe direct !

Il a pointé la pétoire en direction de ma tête. Dissuasion.

Ouais, ses balles, il avait pas trop envie de les gaspiller, ça crevait les yeux. Sans doute les ordres. Et d'ailleurs, au cas où, il possédait également un arc, posté en bandoulière sur une épaule.

— Oh, mec, calmos. J'aimerais bien me tirer ailleurs, mais j'ai fait un long voyage et puis surtout, j'ai un message pour ton boss.

— Ah ouais, tu veux voir le Sieur Argento ? T'es pas un peu gonflé, toi ? Casse-toi, j'ai dit !

— Bon, dac. J'me tire. Mais tant pis pour vous. Mon boss à moi va être super contrarié. Je le connais, il va t'envoyer son armée, et ton Argento va s'en mordre les doigts jusqu'au sang. Ciao.

Je me suis détourné. Mon dos devenait d'un coup une belle cible bien propre. Je n'avais plus qu'à espérer que mon bluff fonctionnerait. Sinon, j'étais mort.

Je me suis un peu éloigné, d'un pas tranquille, pour montrer que j'étais à l'aise et pas du tout craintif.

— Oh, le branque, ramène tes petites fesses de pédé par ici !

Bingo. Première étape, franc succès. Mon plan, pourtant bien simple, faisait preuve d'une certaine efficacité.

Je suis revenu sur mes pas, visage fermé, mais intense jubilation intérieure. J'ai levé la tête vers le mec :

— Quoi ? Tu m'as dit quelque chose ? J'ai cru entendre une phrase péniblement articulée ?

Longue Cicatrice a eu un rictus mauvais. Il ne m'avait pas à la bonne. Moi non plus. J'avais bien envie de le rétamé. Ma lame aurait fait mouche très vite.

Il a jeté un œil derrière lui, rapide. Il consultait quelqu'un. J'étais prêt à parier que le fameux Argento n'était pas très loin. Finalement, Longue Cicatrice m'a annoncé :

— On ouvre la porte, mais tu jettes tes armes dans le corridor. Toutes tes armes. Pigé ?

— Super, mon pote. Je ferai tout ce que tu veux.

— Ah ouais, t'es sûr ?

Il s'est marré en mimant un acte sexuel.

J'ai haussé les épaules. Pas la peine de rajouter de l'huile sur un feu tout neuf. Les règlements de compte viendraient plus tard. Et celui-là figurerait tout en haut de ma liste. Promis.

La porte s'est ouverte, dans un grincement sonore. J'avais l'impression qu'elle était semi-automatique.

Peut-être activée par des leviers en haut des tours de guet. De toute façon, la technique ne m'intéressait guère, l'important était de pénétrer dans les lieux en douceur. Calmement, je me suis glissé dans l'entrée. La porte s'est aussitôt refermée. Mes nouveaux amis ne prenaient aucun risque : on ne savait jamais, j'avais très bien pu cacher une armée dans un fourré.

Le corridor, plutôt sombre et frais, disposait d'une sorte de grande auge en granit où quelques armes étaient déposées. À regret, je me suis débarrassé de mon matériel. Le pire : quitter la précieuse chaleur amicale de mes lames. Mais si je voulais paraître crédible un moment, il fallait bien me plier à ces quelques menues exigences. Longue Cicatrice m'attendait au bout du couloir, les bras en croix, un sourire mauvais à la commissure des lèvres.

Il était entouré d'une garde rapprochée impressionnante. Que du muscle, à défaut évident de cerveaux. Six mecs en tout. Dont un véritable colosse, brun aux fugaces paillettes blanches parsemant sa tignasse, torse nu. La vingtaine déjà vieille, mais des triceps comme il m'avait rarement été donné d'en voir. Jamais je ne me serais aventuré au bras de fer avec un type pareil. Par contre, la rapidité ne devait pas être son point fort, ni physiquement, ni intellectuellement. Je lui trouvais le regard vide. Avec ma technique de combat, je pouvais l'écraser en deux temps trois mouvements. « Vantard, le Pépé », me suis-je dit en rigolant intérieurement. Mais quoi, faut bien se donner du cœur à l'ouvrage !

— Alors, mon pote, a braillé Longue Cicatrice, on fait moins l'malin ?

Je me suis abstenu de répondre. J'ai juste maté le mec droit dans les yeux. Il a baissé les siens en premier. Deuxième round pour moi.

— Nicoloss, tu vas accompagner ce pédé chez Sieur Argento. Il l'attend. Peut-être bien qu'on va se le farcir en broche tout à l'heure, alors prends-en soin.

Nicoloss a eu un rôle d'assentiment et m'a pris durement par le bras. Longue Cicatrice a continué de nous suivre du regard, tandis qu'on s'éloignait de sa meute.

Le moins que l'on pouvait dire, c'était que Super Triceps portait bien son prénom. J'ai failli ricaner, mais je l'ai suivi sans sourciller. De son côté, sans ménagement, il me menait vers la grosse baraque. Les choses sérieuses arriveraient bientôt au triple galop.

— Alors mon pote, ai-je demandé à Nicoloss, il est comment ton patron ?

— La ferme.

Je ne pouvais rien en tirer. Je m'en doutais un peu, faut avouer. Dans ces cas-là, mieux vaut ne pas insister. Surtout que je n'étais pas en position de force.

On est parvenus devant le porche de la baraque. Bigrement luxueuse. On aurait dit que des nadrones avaient briqué le coin. Plus probablement quelques moutons bien domestiqués. Ça me dégoûtait déjà. Ici, on jouait au civilisé. J'attendais impatiemment de débusquer le revers de la médaille.

L'intérieur s'est révélé tout aussi superbe. Murs et sols moquetés, vieilles croûtes bien cadrées sur les murs. Et puis le choc d'entre tous les chocs : l'électricité. Je n'avais jamais vu de lumière artificielle. On m'en avait seulement parlé. Et ici, des ampoules éclairaient diablement bien le long corridor. On a débouché dans une grande pièce entièrement marbrée, agréablement tempérée. Au milieu trônait une belle fontaine qui déversait une eau limpide. Je n'avais qu'une seule envie : y plonger ma tête.

Je n'en ai pas eu l'occasion. Nicoloss m'a poussé vers un escalier en colimaçon, en pierres blanches, polies. Une bonne trentaine de marches nous ont menées jusqu'un nouveau hall bien décoré. En haut, tous les trois mètres il y avait une porte. Ce qui donnait un bel aperçu de la taille du lieu.

Nicoloss s'est arrêté devant une porte, semblable à toutes les autres. Il a frappé sur le bois avec ses gros doigts.

— Sieur Argento, je vous apporte l'homme qui se prétend messenger.

Bruit étouffé dans la pièce. Quelqu'un se levait.

— Fais-le entrer, Nicoloss, ai-je entendu.

Une voix calme, chaleureuse et mesurée.

La poignée a tourné dans la main de mon garde du corps, et la porte s'est ouverte. Devant moi se tenait le Sieur Argento.

Et Grise.

Ça m'a causé un vrai choc. Un choc incommensurable. J'ai dû rester bouche bée un bon moment.

— Ça commence mal, a prononcé délicatement Argento. Cessez de regarder ainsi ma femme.

C'était un homme grand, bien charpenté, à la chevelure aussi argentée que son nom. Il devait approcher de la fin de trentaine, ou de la moitié de quarantaine. Impossible à dire. Dans les yeux, je percevais un éclat étrange et je ne savais préciser s'il s'agissait de cruauté ou de compassion.

Quant à Grise, son attitude restait impassible. Son regard me paraissait lointain, un peu comme si elle n'était pas totalement dans la pièce, et qu'elle n'enregistrait pas ma présence. Et ça m'a scié le cœur en deux : elle ne me reconnaissait pas.

Du coup, ma voix s'est malgré moi faite cassante :

— Pardonnez-moi : elle est très belle. Et elle possède de remarquables yeux gris. Je n'en avais encore jamais vu d'aussi intenses.

À vrai dire, j'avais envie de sauter sur Argento et le démolir. Mais Nicoloss me tenait toujours le bras ; une véritable tenaille humaine ce type.

Argento s'est rassisi, un sourire de prédateur au coin de la lèvre. Il a fait signe à Grise de sortir de la pièce. Elle s'est exécutée dans la seconde. C'était peut-être mieux ainsi. Je n'aurais pas pu me concentrer.

D'un geste harmonieux de la main, Argento m'a proposé un siège ; j'ai accepté : mes jambes flageolantes en avaient rudement besoin.

— Alors, comme ça, a dit Argento, vous êtes un émissaire ? Mais de qui ? Je n'ai eu vent d'aucun groupe aussi évolué que le mien.

Au moins n'avait-il pas remarqué que je connaissais Grise. Un bon point.

— C'est pourtant le cas. À Bourbon-L'Archambault, près de Moulins, en Auvergne. L'endroit a été plutôt préservé. Et plusieurs groupes se sont réunis sous la houlette du prince Carpenter. Mais il a un souci : une armée fichtrement bien organisée au niveau militaire menace sa prospérité. Il a donc envoyé des messagers sillonner la France pour trouver de l'aide. À terme, ce fameux groupe militaire

pourrait bien débarquer dans le coin et vous causer également quelques misères. Étant donné votre puissance, parvenue aux oreilles de notre prince par un *Alone* capturé, il serait préférable de s'allier pour éliminer cette menace.

Argento a pris un air circonspect. Il ne me croyait pas vraiment. J'allais devoir faire dans le plus convaincant. Néanmoins, il était troublé par ma présence. Et seule mon audace première l'empêchait de me faire exécuter sur-le-champ. Il était à cent lieues de penser que je débarquais ici pour des motifs personnels. Et il ne pouvait déjà plus m'exécuter sans savoir. S'il ne savait pas, il serait rongé de l'intérieur pendant pas mal de temps.

La présence de Grise m'avait donné raison, et je ne réalisais pas encore. Plus tard, quand j'aurais assuré mes arrières.

— J'ai une lettre pour vous, ai-je ajouté. Je peux ? C'est la preuve que je viens en paix.

— Donnez toujours.

J'ai fouillé dans la poche de mon pantalon et en ai extirpé un papier froissé. J'avais rédigé cette lettre deux heures auparavant, mais la vieillesse du papier – j'avais déchiré la page de garde d'un roman récupéré à Rennes – ne pouvait pas me confondre.

La lettre racontait les mêmes bobards que les miens, en mieux tournés, et en plus officiel. J'avais parié sur le goût du pouvoir de ce type, en face de moi. Si un danger menaçait sa puissance, il agirait comme les autres chefs Rasses : il réfléchirait à deux fois, rongé par l'incertitude.

— Ce document ne prouve absolument rien, cher... ?

— Peter.

— Peter. Mais pour être honnête, l'Auvergne reste un domaine inconnu de nous. Nous pensions – à tort, à ce qu'il semble – cette région quasi-désertique. Je ne sais pas si je vais aider votre « prince » (le mot était prononcé avec un soupçon d'ironie), mais je sais ce que je vais faire. Et pendant ce temps-là, vous resterez ici, parmi nous.

J'ai essayé de rester calme, de ne pas jubiler. De garder un masque facial. Puis j'ai feint l'agacement.

— Mais il faut que je prévienne mon prince...

Argento m'a coupé :

— Avant de prévenir qui que ce soit, je vais d'abord envoyer mes propres espions près de Moulins. Ils en auront a priori pour un mois. Ce n'est pas la mer à boire.

— Le temps presse tout de même...

— Peut-être pour vous, mais pas pour moi.

La voix était sèche et autoritaire. Ses arguments définitifs. Pas la peine de trop insister, je n'en serais que plus suspect. Je me suis dit, quand même, que ce type dégageait un charisme pas croyable. À

certains moments, j'avais presque envie de lui avouer toute la vérité !

— Bien, je resterai donc ici, ai-je cédé, faussement bougon.

— Petit conseil : ne vous frottez pas trop à mes hommes. Ce ne sont pas des tendres. Vous pouvez vous promener à votre guise dans le village. Votre chambre sera à cet étage, Nicoloss vous la montrera. En tant qu'émissaire pacifique, vous obtenez quelques égards. Prenez simplement garde à ne pas transgresser les interdits, et tout se déroulera pour le mieux dans le meilleur des mondes.

Tout comme tu veux, mon pote.

— Je ferai de mon mieux pour respecter vos désirs.

J'étais dans la place ! J'avais gagné cette manche, mais ma situation pouvait évoluer à tout moment, au moindre soupçon d'Argento. Je devrais effectivement prendre quelques mesures de précaution. Et la jouer tout en finesse avec Grise. Ça passait par comprendre, d'abord, pourquoi elle ne m'avait pas reconnu.

Argento a bougé le menton. C'était le signe qu'attendait Nicoloss pour retrouver vie. Avec plus d'égards, il m'a indiqué la sortie. On était presque dehors quand la voix d'Argento s'est élevée dans mon dos :

— Encore une chose, mon ami. Je sais que c'est une précision inutile, mais je le précise malgré tout : ne vous approchez pas de ma femme, jamais, ou je vous tue de mes propres mains.

Je l'ai regardé, avec un sourire lointain, qu'il a dû considérer comme inexpressif :

— C'est noté, ai-je approuvé.

Et on est sorti.

Ma chambre était bien sympa. Agrémentée d'un lit avec des draps et des couvertures, et d'un beau bureau en bois d'érable. Aussi loin que portait ma mémoire, je n'avais jamais dormi dans un vrai lit. C'était déjà une expérience de gagnée. Cela dit, je tournais et tournais dans la chambre, un peu désœuvré et surtout, les nerfs en pelote. Il m'aurait fallu des aiguilles pour démêler tout ça. Sauf que le tricot, c'est pas un truc d'*Alone*, c'est même plus un loisir de Rasses. Et pour enfoncer le clou, il n'y a d'ailleurs plus de loisirs possibles. Ma raison était en train de s'embrouiller, bordel. Grise : elle ne m'avait pas reconnu. J'en étais malade. Moi qu'elle avait élevé ! Pas un regard, pas une once de brillance dans ses yeux. Avec sa robe de madame et ses cheveux longs j'avais eu du mal à la reconnaître vraiment, mais c'était bien elle. Toujours aussi remarquablement belle, encore plus belle qu'avant peut-être. Hormis son regard, sa force, qui avait disparu au profit de ténèbres idiotes.

L'avaient-ils décervelée ? Si tel était le cas, je tuerais tous ces Rasses un par un. Je m'étais mordu les lèvres jusqu'au sang. Impossible de me calmer. Toutes mes veines palpaient, tout mon corps tremblait plus fort qu'une secousse sismique.

Du calme, Pépé, n'ai-je pas cessé de me répéter. Tu vas trouver une solution. Il existe une solution à tout problème.

Quand je suis sorti de ma chambre, j'avais repris le contrôle de moi-même, et Nicoloss m'attendait. Trop de joie : on m'avait flanqué aux basques un garde du corps permanent. Rien à dire, j'aurais agi exactement de la même façon.

— Salut vieux ! C'est quoi les divertissements dans le coin ?

— Il n'y en a pas. Tout le monde ici travaille pour la collectivité. Sieur Argento dit que se divertir ne sert à rien tant que le monde est à reconstruire.

Ben tiens. Pas con, le mec. Argento avait dégoté je ne sais comment toute main d'œuvre, ç'aurait été idiot de la laisser s'amuser.

— Mais si vous voulez, monsieur Peter, vous pouvez vous promener dans le village, ou consulter la bibliothèque.

Nicoloss s'est arrêté. Avec un sourire qui en disait long sur sa fierté, il a ajouté :

— Nous avons quelques manuscrits sacrés, dont le *Livre des Fragments de la Mère Sacrée*.

Puis Nicoloss s'est soudain renfrogné, comme s'il en avait trop dit.

— Mais je ne sais pas si vous pouvez le consulter, celui-là. Il faut être converti par les Jumeaux. Moi, j'ai pas le droit. Sieur Argento n'a jamais voulu.

— Oh, t'emballe pas, mon frère. Il n'y a pas de lézard. On demandera au Sieur Argento si je peux.

— D'accord.

Finalement, le Nicoloss, je l'avais plutôt à la bonne. Sous sa carapace d'homme de main, je percevais, réellement bien caché, un cœur gros comme ça. Un peu simplet, le gars, c'était certain, mais il avait inventé ce corps de géant pour se faire respecter. Et ça, ce n'était pas spécialement idiot. Par contre, il m'en avait dit bien plus qu'il ne devait, et je commençais à comprendre dans quel genre de groupe j'avais atterri, et quels en étaient les mécanismes : une sorte de croisement entre Fanams et Fanars. Le top du top quoi. La donne se définissait assez clairement : ici s'étaient développés une sorte de religion basée sur ce mystérieux *Livre des Fragments* évoqué par Nicoloss et un ordre militaire bien en place. Voilà pourquoi ce groupe prospérait tant. Voilà pourquoi il dégagait une telle puissance. Ce résultat pouvait apparaître comme un pur hasard, mais je soupçonnais Argento d'avoir tout méticuleusement orchestré. Raison de plus pour s'en méfier encore davantage. Tout chez ce type dégagait l'intelligence et un sens aigu de la manipulation. Était-ce ainsi qu'il s'était approprié Grise ? Avait-elle seulement feint de ne pas me reconnaître pour une nouvelle fois me protéger ? Sur ce dernier point, je ne conclusais qu'à de sérieux doutes. Son regard ne reflétait rien d'autre qu'un vide abyssal.

— Bon, d'accord pour la promenade. J'espère qu'il me sera possible de tout visiter.

— Non, pas tout. Je vous dirai quoi.

On s'est affranchis de l'aile protectrice de la baraque, jaillissant dehors comme deux pèlerins assoiffés de découvertes. Le soleil, haut dans un ciel piqueté de petits nuages blancs, ne frappait pas trop dur. Torse nu, c'était agréable.

Moins agréable était la vue qui m'attendait à la sortie : Longue Cicatrice et ses potes. Bien. Ceux-là ne perdaient pas le nord. Ça tombait bien, moi non plus, et s'il fallait en découdre, ce salaud me trouverait fidèle au poste. Une petite entorse au régime imposé par Argento me titillait l'estomac.

— Alors, le pédé. Prêt à passer à la casserole ?

À ma grande surprise, Nicoloss est intervenu à ma place. Il a empoigné Longue Cicatrice par le col et a jeté :

— Laisse monsieur Peter tranquille, Rollin. Pour l'instant, c'est l'invité du Sieur Argento. Et le Sieur Argento veut qu'on lui foute la

paix. Il est sous ma protection tant que le Sieur ne me dit pas l'contraire. Pigé, Rollin ?

Rollin a levé les bras en signe d'accalmie.

— C'est bon, mon pote, on voulait juste rigoler : lâche-moi maintenant.

Je n'étais pas dupe, et Rollin ne se leurrerait pas non plus. Il voulait ma peau, et moi la sienne. Nicoloss remettait juste à plus tard un événement inéluctable. On pouvait patienter.

— Chapeau bas, l'ami, ai-je dit à Nicoloss une fois le clan de Longue Cicatrice éloigné. Tu les as bien effrayés.

— C'était un plaisir. Rollin est un vrai connard. Quand j'étais mioche, il m'emmerdait tout le temps. Mais c'était avant que je sois plus fort.

— C'est quoi son rôle ici, au Rollin ?

— Chef de la Garde. Enfin, uniquement pour les portes et l'enceinte. Sinon, tu finiras par rencontrer Corman. Il dirige les troupes intérieures. Et c'est aussi le bras droit du Sieur Argentio.

Chouette, le Nicoloss. Je me demandais si j'avais chopé sa confiance, parce qu'il n'hésitait pas à me parler. Moi qui l'avais pris pour une sorte de géant muet... j'en étais pour mes frais. Bien utile. Pendant ce temps-là, on ne cessait de croiser des hommes et des femmes, qui vquaient à diverses occupations. Un groupe creusait une sorte de puits près des habitations carrées. Les briques devant former la margelle étaient empilées soigneusement à côté du chantier. Un peu étonné, j'observais leur matériel : pelles, pioches, binettes, truelles, bêches... toute la gamme des ustensiles à portée de main.

— Il vient d'où tout ce matos ?

— De petites villes. On en a ratissé quelques-unes. C'est fou ce qu'on y trouve encore. Les gens osent plus y retourner sans doute. Vous êtes déjà allé dans une ville, monsieur Peter ?

Le « monsieur Peter » commençait à me peser. Je le lui ai dit :

— Laisse tomber le « monsieur » et appelle-moi seulement Peter. Et oui, je suis déjà allé dans une ville. À Rennes.

— Ça me dit rien le nom de cette ville... Peter.

— Ouais, oh, t'inquiète, c'est rikiki comme tout. Et il n'y avait pas un chat. Juste un petit corbeau.

J'avais pas besoin de raconter ma vie, après tout. Moins j'en dirais, plus on me ficherait une paix indispensable à mes projets.

Un moment j'ai gardé le silence, tandis qu'on continuait à déambuler dans le village. Plus ça allait, plus les gens qu'on croisait m'étonnaient : pas une once d'intérêt pour nous. Rien. Ils avaient le regard un peu vide. Et ça m'a rappelé Grise.

— Dis-moi, tous ces gens, ils sont drogués ou quoi ? Ils ont un regard bizarre.

Nicoloss m'a regardé, un peu ahuri. J'avais la très nette impression d'avoir proféré quelque injure.

— Bien sûr que non ! Ce sont des veinards, au contraire. Ils sont convertis, eux. Les Jumeaux leur ont transmis le bonheur.

— Les Jumeaux ?

— Oui, les Fils de la Mère Sacrée. Je n'ai pas le droit de vous en parler.

Il était paniqué, d'un coup. Nerveusement, il jetait des regards à gauche et à droite, à croire qu'il avait peur d'être surpris.

Décidément, ces Rasses possédaient bien des secrets ; peut-être leur puissance ne reposait-elle pas que sur cette alliance d'ordre militaire et religieux. Derrière tout cela, je sentais quelque chose d'encore plus fort. Et qui devait expliquer l'état de tous ces gens. La merde. Cet endroit recelait tout un tas de malades. Pas de quoi se sentir à l'aise...

— Okay, l'ami, panique pas comme ça. On n'en parle plus si tu veux pas. Point.

Nicoloss s'est décontracté, et on a continué notre bout de chemin. En cours de route il m'a expliqué.

— Les grottes ont été les premiers lieux habitables ici. C'est de là que tout est parti.

— Pour une raison particulière ?

Cette fois-ci, mon brave ami ne s'est pas laissé rouler dans la farine.

— Non, pour rien. Argento a dû trouver ça joli.

Va te faire cuire un œuf, Pépé, en somme !

— Tiens, voilà Corman.

J'ai senti Nicoloss frissonner. Visiblement, il redoutait cet homme à l'allure à la fois preste et précise, qui avançait vers nous. Il avait des cheveux mi-longs et blonds aux pointes terminées en lames de couteaux. Une longue frange cachait à demi un œil. L'autre était bleu ciel. Le reste de sa chevelure était ramassé en queue de cheval. Une gueule d'ange, le mec. Fallait pas s'y fier. Tout dans le regard incitait à la prudence : c'était un loup. Rusé et acéré. Physiquement, il était dans la moyenne, du même gabarit que moi. Je savais, et pour cause, que c'était souvent un physique passe-partout qui permettait également de bien cacher son jeu. Longue Cicatrice me faisait l'effet d'un agneau à côté de lui.

J'ai remarqué aussitôt que Corman était également un adepte des couteaux, plus que des armes à feu. Amusant. Je l'aurais bien défié dans une petite compétition mortelle.

Le mec aussi a paru me calculer dans la seconde. Il a ébauché un sourire.

— Voilà donc le fameux émissaire du prince Carpentier !

— Carpenter, ai-je précisé, tout en rendant un sourire cordial.

Par contre, pour le serrage de pognes, ça attendrait. On serait sans doute jamais très copains tous les deux.

— J'aurais juré qu'avec ton physique et tes manières, on nous apportait un *Alone*. Visiblement, je me suis trompé.

J'ai failli serrer les dents de surprise, mais je me suis abstenu. Pas de réactions. Le Corman m'avait bien mieux mis à nu qu'Argento. Je n'avais plus qu'une seule envie, retrouver mes vêtements. Autant lâcher une semi-vérité pour le contrer, et le surprendre.

— Quelle faculté de jugement, l'ami ! C'est vrai, dans ma première vie, j'étais *Alone*. C'était bien avant de rencontrer le prince Carpenter. Et c'est bien parce que j'avais été *Alone* qu'il m'a abandonné cette fichue charge d'éclaireur. Les routes, ça me connaît. Mais toi, Corman, tu pourrais également en être un, dis-moi ?

Il s'est mis à rire franchement. Pas d'un rire vraiment agréable, mais il avait apprécié ma pirouette.

— C'est vrai. On va dire qu'on a connu un parcours similaire, alors.

Sur ces mots, il a tourné les talons. Et s'est dirigé vers la demeure du Sieur Argento.

De mon côté, j'étais morose. Je venais de croiser un adversaire de valeur. Très dangereux. Ma tâche s'annonçait très difficile. Incroyablement difficile.

— Bon, ces grottes, ai-je lancé sèchement à Nicoloss. Allons-y !

Les grottes étaient aménagées. Nicoloss m'avait tout montré. Elles formaient des compartiments sur trois niveaux. Presque une ville autonome, avec ses rues et ses maisons. Il fallait juste s'imaginer que tout ça se trouvait à l'intérieur d'un gros caillou. Impressionnant. J'avais aperçu une file d'attente vers une grotte que je n'avais pu visiter. Apparemment, ce secteur m'était interdit. Très bien, ce serait le premier endroit où je tenterais de me faufiler en douce... si j'en avais l'occasion. J'étais un peu trop étroitement surveillé à mon goût.

Le soir venu, on a été convoqués pour le dîner. Sérieux, ça m'a fait marrer. Le dîner. Une vraie convention de civilisé. Ah, elle était jolie l'utopie d'Argento ! Parfaite organisation. Du coup, Nicoloss était lui-même convié. D'après lui, ça n'était pas arrivé souvent. Il fallait avoir bien plus de faveurs qu'il n'en avait. Malgré cela, il paraissait gêné, et peu à sa place.

Cinq personnes étaient réunies autour d'une grande table en bois, nappée. Moi et Nicoloss, Corman, Grise et Argento. Pas de Longue Cicatrice. Tant mieux pour ma digestion. Cependant, question digestion, ça risquait de circuler moyennement dans mon estomac avec Grise assise en face de moi, et qui ne me voyait pas. J'avais envie de la secouer comme un vulgaire sac, pour lui enlever les poussières des yeux. Impossible, bien sûr, avec Argento et les autres qui guettaient mes moindres faits et gestes. Aux quatre coins de la pièce se tenaient également des gardes, prêts à bondir à la rescousse d'Argento si le besoin s'en faisait sentir. Qu'ils soient rassurés : je n'avais pas l'intention de me le farcir ce soir.

Qui plus est, je n'avais jamais mangé comme ça, servi par des hommes dont c'était la fonction quotidienne. Un peu révolté, le Pépé, mais bien obligé d'avouer que la bouffe était exquise. Je ne pensais pas que c'était possible de cuisiner des canards de cette façon. Viande tendre, en sauce, accompagnée de pommes de terre sauvages. Sur la table richement pourvue, une corbeille offrait du pain. Je n'en avais jamais goûté. Goût bizarre dans la bouche, fondant. Croûte difficile. Pas immonde, et plutôt agréable trempé dans la sauce.

Il fallait bien que je m'occupe comme je pouvais, personne ne disait un mot. Argento se battait avec son couteau pour découper des petits morceaux de canard tandis que Nicoloss touchait à peine à son assiette. Grise mangeait avec entrain et manières, ça m'agaçait

gravement. Quant à Corman, même en enfournant la nourriture, il affichait toujours ce petit sourire narquois que j'avais bien envie de lui faire ravalier. Décidément, vivre avec des Rasses, ça ne me plaisait pas tant que ça.

— Ainsi, m'a dit notre ami Nicoloss, vous vous intéressez à notre culte ?

Argento a lâché ces mots entre deux mastications de canard.

— J'essaie de m'occuper.

Je n'en ai pas dit plus. Pas besoin.

— Bien sûr. Il est vrai que certaines choses auront pu vous troubler. Je n'en serais guère surpris. Si j'arrivais comme vous ici sans rien connaître, il y aurait de quoi s'étonner.

Il a fait une pause pour s'essuyer la bouche avec une serviette. Ça servait donc à ça ce carré de tissu ? J'avais bien peur d'avoir utilisé ma manche !

— Nous n'avons pas grand chose à cacher.

Premier mensonge.

— Nous vénérons la Mère Sacrée. Grâce à elle, nous pouvons vivre ici en harmonie.

Demi-vérité.

— Sa chair est notre chair. Et elle nous a transmis le bonheur.

Alléluia. Une petite chanson maintenant ?

— Intéressant, ai-je platement lancé. Il s'agit donc d'une déesse venue du ciel, quelque chose dans ce style-là ?

— Mais non, la Mère Sacrée était une survivante de la civilisation qui nous a précédés. Une femme tout à fait normale. Mais une femme importante.

Argento souriait. Amusé par ses petites révélations.

— Corman, va chercher le *Livre des Fragments*. Nous allons lire un extrait à Peter.

Voilà qui était intéressant. J'ai tenté de ne pas le montrer.

Corman s'est levé, vif comme le renard blanc, et s'est éloigné de la salle à manger. Il est revenu cinq minutes plus tard, tenant délicatement en main un minuscule bouquin relié. Les serveurs, deux femmes, ont déblayé la table autour de lui, pour qu'il puisse poser le fascicule sur une nappe propre.

— Lis le début, Corman.

Corman a tourné deux ou trois pages jaunies et a mis son doigt sur une ligne. Puis, il a entamé la lecture, d'une voix assez lente et un peu cassée. Pas très bon lecteur, le Corman :

« Un homme gît sur la route, en plein milieu, dans une ambiance délétère : ciel noirâtre d'où le soleil est exclu, horizon bouché par une brume plus épaisse que la couche de graisse d'un sumotori sur-gavé. À l'entour, au bord de la route, les arbres gris sont figés sous une couche de

condres, ou de poussière. Aucun souffle de vent ne vient découvrir leur nouvelle peau. J'ai cru voir quelques corbeaux aux ailes blanchies, sûrement une hallucination. Pas sûr que ceux-ci soient parvenus à survivre. L'air est irrespirable et si je n'avais ce masque qui filtre l'air, je serais sans doute morte d'asphyxie, ou plus sûrement empoisonnée. Un résultat similaire somme toute. J'ai déjà essayé une fois, au début : je suis tombée sur une nappe d'ammoniac pur, et j'ai cru un instant que tout mon corps restait bloqué, que mes yeux s'enflammaient. Désagréable. J'ai bien compris que tout ce qui pouvait faire office de poison s'était répandu dans l'atmosphère.

Un homme, corps de glaise, gît sur la route, à cinq mètres de moi, les genoux recroquevillés sur la poitrine. Position fœtale. Sa poitrine ne se soulève apparemment pas. Ses mains enserrant les genoux. Ses yeux sont clos. Sa bouche n'est qu'un trait presque invisible. Il est étendu dans un linceul de poussière, à même le goudron. À vue de nez, son corps ne s'est pas encore rigidifié. Vient-il de mourir ?

Comment aurait-il pu survivre sans masque dans cette mélasse et parvenir jusqu'ici ? Sur cette longue route que j'emprunte depuis plusieurs jours et où je n'ai encore – jamais – rencontré personne, ni vivant, ni mort. Comment a-t-il réussi à atteindre cet endroit sans provisions ? Manger est une opération délicate, durant laquelle le facteur chance joue beaucoup : il faut retirer rapidement son masque, avoir sa nourriture à portée de main et prête à tomber dans le bec, prier pour ne pas effectuer l'opération à un endroit où stagnent des acides gazeux, enfourner la pâtée dans sa bouche, mâcher et avaler rapidement sans reprendre sa respiration si possible, puis replacer le masque à oxygène sur sa figure. Quarante secondes maximum. Or ce type sur la route n'a ni masque, ni sac, ni les vêtements de protection requis. Ce devrait être un squelette rongé par les acides.

Je m'approche un peu plus, en prenant soin de bien nettoyer ma visière, dont le verre est régulièrement couvert d'une fine poussière. Un genou à terre, je me baisse lentement, un rien soupçonneuse, vers l'homme recroquevillé sur le bitume. J'ôte l'un de mes gants en latex. Ça va, l'air ne contient, a priori, aucun élément toxique capable de me ronger la main.

De l'index, je frôle, aussi délicatement qu'une aile d'oiseau, la peau du mort. Elle est terreuse, des craquelures et de la poussière séchée la recouvrent entièrement. Mais l'épiderme est flasque malgré l'effet de cimentation de la terre séchée. Une chaleur s'en dégage aussi, et c'est cela le plus étonnant : l'homme ne respire pas ou alors peut-être... Je tente de le retourner. Un mouvement de recul instinctif me fait lâcher prise. Je ne suis pas certaine d'avoir bien vu, mais dans son dos sont fixées ce que je ne peux qu'appeler des racines, un entrelacs de racines noires et grasses, comme enduites de goudron frais, qui perforent le dos de l'homme. Un frisson me parcourt l'épine dorsale. « Chier, me dis-je, qu'est-ce que c'est que ce trip à la con ? ». Des gouttes de sueur sinuent le long de mon nez,

descendent vers mes lèvres, sans parvenir à glisser jusqu'au menton. Je m'éloigne un peu, la peur m'a assaillie et, comme un lion en cage, je fais trois fois le tour du corps (sans réactions apparentes). Il m'est difficile de réfléchir correctement, de me poser de bonnes questions, et seules les plus simples et les plus logiques associations d'idées s'imposent à mon esprit : pays-de-merde-fous-le-camp-barre-toi-avant-de-voir-des-trucs-que-tu-ne-tiens-pas-à-voir-c'est-quoi-ce-truc-nom-de-dieu.

Je remets mon gant et, les jambes peu assurées, je décide de reprendre la route, d'accélérer le pas. Sans me retourner. Jamais. Ne surtout pas imaginer cet « homme-racine » debout derrière moi, me poursuivant d'une démarche aussi instable que celle des morts-vivants dans les vieux films d'horreur, criant des mots insensés ou indicibles de sa bouche dévorée par la putréfaction...

Mes pas s'impriment dans la poussière. Je m'éloigne. Puis, pourtant, après quelques mètres, je reviens irrésistiblement en arrière...

— C'est bon, Corman, cesse-là ta lecture.

Malgré moi, j'étais fasciné par ce récit d'après la catastrophe. Aucun doute : ce livre disait vrai, ça se sentait. Ils ne l'avaient pas écrit eux-mêmes. Évidemment, la suite devait se révéler bien plus intéressante, mais je n'y aurais pas accès. Il s'agissait peut-être du récit d'une rencontre avec l'un des tous premiers mutants.

Fort possible. Le fin du fin aurait été de savoir ce qu'il était advenu de cette femme, après son étrange rencontre.

— Alors, cher ami ?

— J'avoue être sidéré. C'est un récit vraiment fascinant. J'aurais bien voulu connaître la suite.

J'étais dans l'incapacité de mentir sur ce point. J'ai jeté un coup d'œil à Grise, à la sauvette. Elle écoutait sans écouter, toujours perdue dans un autre monde.

— Peut-être un jour, Peter, connaîtrez-vous la suite... Mais vous n'êtes pas prêt ! Et, ne le prenez pas mal, je n'ai pas confiance en vous.

J'ai grogné.

À côté de moi, Nicoloss était en transe, les yeux illuminés. Lui croyait dur comme fer à cette Mère Sacrée.

Seulement, il y avait un problème. Quoiqu'on puisse en penser, ce culte n'avait qu'un seul but : asservir des hommes et des femmes. Et là-dessus, je n'avais aucun doute : car pourquoi, sinon, des hommes comme Argento ou Corman ne bénéficiaient pas de ce pseudo « bonheur » dispensé par la Mère Sacrée ?

Salauds de fanatiques ; et dire que je bouffais au même râtelier.

La soirée s'est achevée devant un verre d'alcool distillé dans le village. Une sale mélasse. J'en avais la tête qui tournait. Je n'avais plus qu'une seule occupation possible et acceptable : dormir.

C'est ce que je me suis empressé d'aller faire, sous les regards amusés de Corman et d'Argento.

La nuit en était à sa moitié, quand je me suis réveillé.

Dormir dans un nid de plume, ça m'avait bien reposé, et je me sentais frais comme un gardon. Je me suis levé tout doucement, pour ne pas provoquer le moindre bruissement. Arrivé devant la porte, j'ai collé mon oreille. Ronflement. Assez grave. Nicoloss jouait les marmottes. Parfait. C'était le moment ou jamais pour les acrobaties nocturnes. En douceur si possible. J'ai ouvert la fenêtre, pour prendre la mesure de mon problème. Il y avait trois mètres entre moi et le sol. De quoi se foutre une jambe en l'air. Mais la maison était en pierre, et les pierres offrent de nombreuses aspérités. Seulement, dans l'obscurité, il était bien difficile de les voir. J'ai dû abdiquer. Cette idée de passer par la fenêtre était mignonne, mais guère réalisable. Qui plus est, pour remonter, j'aurais rencontré un problème quasi insoluble. Il me restait donc le toit. En levant les mains, je pouvais attraper les rebords du chemin de ronde. À la force des bras, je m'y suis calmement hissé, ne laissant simplement dépasser qu'un bout d'œil. Personne sur le chemin ! Incroyable. Une aubaine pareille était presque louche. Je savais qu'un escalier en bois, collé à un pan de mur permettait de descendre de ce pôle de surveillance. Ce serait du gâteau pour m'éloigner pépère.

J'ai rentré la tête dans la chambre et me suis éloigné de la carrée. Tout ça sentait le piège à plein nez. On attendait de moi un faux pas. Et Argento n'était pas né de la dernière pluie. Il espérait une erreur de ma part.

Du coup, mon cerveau s'est mis à turbiner à plein régime. Malgré moi, je tergiversais. Je ne pouvais cependant pas laisser passer une occasion pareille de fouiner un peu et me suis donc décidé à tenter le coup. Après tout, risquer ma peau pour Grise était un vrai plaisir. Et puis je lui devais bien cela. J'avais décidé d'explorer les grottes. Un endroit m'était formellement interdit, je voulais découvrir pourquoi.

Je me suis à nouveau hissé sur le toit ; pas de soucis, le rebord aurait très bien pu être fabriqué pour ce genre d'exercice ! Le ciel, encombré d'étoiles plus ou moins scintillantes, était dégagé, et un vent frais balayait le toit. J'ai frissonné. Du regard, j'ai scruté les alentours. Personne. Alors, à pas de loup, je me suis avancé vers l'escalier en bois. Celui-ci était bel et bien habité ; par deux soûlards ivres morts. L'aurait pas été très heureux de cette scène, Argento. De mon côté, je

me considérais comme plutôt verni. Une beuverie pareille ne devait pas être fréquente. Chouette.

Les deux gardes en question roupillaient sur les marches, étalés les bras en croix. L'un d'eux s'était vomi dessus. Pas drôles, les effets de l'alcool. Mais au moins, je pouvais passer tranquillement sans qu'ils me voient. Au pire penseraient-ils être les jouets d'une hallucination. Malgré tout, j'ai pris mes précautions et les ai soigneusement évités. Je ne me suis pas précipité outre mesure, une fois sur le terrain. Je suis juste devenu une ombre silencieuse, furtive, et souple. Tout le monde était couché, hormis une ou deux patrouilles, guère en alerte. Ça causait à tout va. J'en venais à penser qu'ici, au cœur de la citadelle, ils étaient foutrement trop sûrs de leur force. Ils n'imaginaient pas un seul instant que quelqu'un puisse tenter quelque chose contre eux, et donc, contre Argento. Cela dit, je ne comptais pas non plus casser la baraque, je souhaitais juste obtenir quelques réponses. Puisqu'il s'avérait impossible d'en avoir par le biais des habitants du coin, autant se servir soi-même...

À un moment, pourtant, j'ai cru discerner une ombre, derrière moi. Dans le noir, j'ai froncé les sourcils et attendu, adossé à un mur en construction. J'ai écouté la nuit, toutes oreilles dehors. Mais rien ne troublait les lieux, à part moi, bien sûr. Un peu plus aux aguets encore, j'ai continué de me faufiler à travers la citadelle, jusqu'à ce parvenir aux grottes. Elles étaient plongées dans l'obscurité, et il serait difficile de m'y retrouver. Durant ma visite des lieux j'avais quand même pris soin de bien mémoriser l'endroit, je suis plutôt doué pour cet exercice. Merci Grise. Même dans l'obscurité, ça pouvait gazer sans problème. Le tout était de ne pas rencontrer tout le village. Le mieux, c'était même personne. Sauf qu'un certain nombre de gars et de filles dormaient là, et que je ne pourrais sans doute pas tous les éviter. L'avantage du lieu, c'était que chaque grotte avait été creusée comme une cellule quasi individuelle, et que personne ne dormait dans les couloirs. J'allais sans doute croiser quelques gardes, mais guère plus. Je pourrais sans doute les éviter, s'ils étaient accompagnés d'une quelconque source de lumière. J'ai pris le premier couloir sur ma droite : il sinuait en pente douce vers le second étage. En prenant soin de ne percuter aucune pierre, je rasais les murs, le dos voûté, le pas précautionneux. Mes oreilles captaient quelques échos, sourds et lointains, et j'avais l'impression que quelqu'un jouait avec des chaînes. Chance ou pas, nulle âme en peine n'errait dans le couloir de pierre. Les travailleurs habitaient leur cellule et n'en sortaient pas. Braves moutons. Obéissants. Je suis donc arrivé, tout surpris, non loin de la pièce interdite. Le topo y était bien différent : un type armé jusqu'aux dents, et bien éveillé celui-là, gardait l'endroit. Tout avait été trop beau. Je n'avais pas beaucoup de choix. Soit je le rétamais, soit je

trouvais une solution pour l'éloigner, soit, enfin, je me tirais et regagnais ma chambre. Il me fallait prendre une décision rapide, je n'avais pas non plus un temps infini devant moi.

Comme je ne possédais plus d'armes, j'étais donc en partie désavantagé. Je regrettais mes lames. Une petite volée d'arme blanche et mon problème aurait été résolu en moins de dix secondes. J'ai soupiré. Première erreur : le gars m'a entendu.

— Y'a quelqu'un ? Romero, c'est toi ?

— Ouais, j viens pour la relève.

Trop tard, il me fallait agir. Je n'avais plus une chance de passer inaperçu. Je devais donc le faire taire.

— T'es en avance ou c'est mon horloge interne qui tourne pas rond ?

— J'suis un poil en avance.

Dans l'obscurité, il ne pouvait encore apercevoir qu'une vague silhouette. Je devrais juste profiter du moment où je serais suffisamment proche pour lui régler son compte. J'ai accéléré le pas, pour que son cerveau n'ait pas le temps de réfléchir plus longuement à certains détails troublants, tels que mon absence d'armes et de tenue réglementaire.

Malgré cela, il a vite compris que je n'étais pas Romero. Sa main a jailli vers une mitraillette, mais je ne lui ai pas laissé le temps de s'en servir. J'ai sauté sur lui, me suis emparé de son cou, bloqué avec mon avant-bras, et je lui ai dézingué la tête. J'ai entendu des os craquer. Du travail propre, et surtout fort silencieux. J'ai laissé le corps de côté : pour l'instant, j'avais autre chose à penser que trouver une solution pour m'en débarrasser. Je lui ai juste volé un poignard, pas très bien équilibré, mais je saurais quand même m'en servir, en cas de besoin.

Devant moi, une porte me barrait l'entrée de la grotte interdite ; je n'avais nulle idée de ce que la pièce pouvait bien receler, mais j'allais savoir, et très vite encore. Elle n'était pas fermée à clef. Il n'y avait de toute façon ni serrure, ni verrou. D'où la présence d'un garde-chiourme. De là à posséder un tel arsenal, bon dieu, ça allait du couteau à la grenade ! Cela étant, il n'avait pas su s'en servir à bon escient.

J'ai poussé la porte, petit à petit, pour éviter tout grincement. Ça n'a pas très bien fonctionné d'ailleurs. Les gonds devaient être rouillés, ou mal fixés, et j'ai fait – à mon échelle – un boucan incroyable. Une fois la porte suffisamment entrebâillée pour me permettre de passer, j'ai sondé le couloir, pour repérer une éventuelle présence. Rien, et pas un bruit.

Alors, je suis entré dans une pièce aux parois peintes en blanc, faiblement éclairée. Il n'y avait aucun mobilier, ce n'était visiblement

pas nécessaire. Par contre, la cellule comportait deux grands fauteuils, supposés moelleux et confortables, mais ce qui m'intéressait, c'était bien plus les deux choses assises dedans et qui dormaient sans doute : leurs yeux clos ne montraient en tout cas aucun signe d'éveil.

Je me suis approché pour mieux voir. Je savais que j'avais déniché les fameux Jumeaux, mais il m'était assez difficile d'assimiler leur apparence : leur peau possédait le teint de l'écorce d'un chêne tandis que les fines rainures et pliures de leurs bras confirmaient cette apparence végétale. Ce n'était bien entendu pas là le plus frappant ; non, le plus frappant résidait sur leurs traits. Pas grand chose d'humain. Si leurs yeux, fermés, pouvaient être tout à fait normaux, en revanche, j'aurais bien aimé que Dame Nature m'explique d'autres aberrations, et notamment cette trompe achevée en aiguille à seringue qui retombait mollement sur leurs cuisses, et qui remplaçaient la bouche. La peau ressemblait à la vue en coupe d'un tronc d'arbre, et au milieu de la joue on observait un cercle, entouré d'un autre, puis d'un autre, comme si quelqu'un leur avait balancé une caillasse sur la figure et que les ricochets avaient formé ces cercles concentriques. Ce n'était pas tout : leur chevelure, verdâtre et longue, balayait le sol près des fauteuils. Malgré ces différences, l'apparence était humanoïde. Des copains à Corbeau, ça, et de plus bizarres que Corbeau encore. Je me suis demandé si c'était un signe des temps, si le changement était bien plus profondément en cours que je ne le pensais jusqu'alors. Les mutants faisaient désormais partie de ce monde. Fallait s'y faire et s'attendre à des surprises comme celle-ci. Néanmoins, j'avais dans ma propre quête, et j'avais trouvé les « dieux » vénérés dans le coin. Voilà déjà un culte bien plus crédible que la pseudo Vierge Évanescente de Dents-Pourries. Et il était évident que si Argento parvenait à contrôler ces créatures, les moutons le prenaient au sérieux. Un petit pèlerinage de l'inculte dans le coin, et l'affaire était dans le sac. Diantrement malin et costaud, le copain Argento.

J'en avais assez vu. Rester là, planté devant les Jumeaux, ne servait strictement à rien. J'ai plié bagages. Le couloir était toujours sous l'autorité du calme et du silence. Il me fallait quand même me débarrasser du corps du soldat. J'avais une idée pour que ça passe comme du velours, mais il me faudrait grimper sur les remparts pour que ça fonctionne. Pas du tout cuit, d'autant que traîner un tel fardeau augmente le risque d'être surpris. J'ai plié le corps du gars sur mon épaule, et me suis remis à sinuer dans la grotte. L'aube devait approcher, à présent, et les chances de ne rencontrer personne d'autre s'amenuisaient comme neige au soleil. Il me faudrait faire vite, être efficace.

Après quelques minutes d'une marche anxieuse, j'ai enfin entr'aperçu le bout du tunnel. Je sentais de l'air frais s'insinuer sur

mon visage. J'ai respiré un bon coup cet air salvateur et me suis glissé dans la pénombre. Je n'avais pas tort, l'aube se lèverait d'ici une heure. Je devais me grouiller.

Juste au moment où je me disais cela, une voix glaciale m'a harponné :

— Je savais bien que tu mijotais un truc pas clair, mon pote. T'es mort de chez mort ! Argento ou pas, cette fois-ci tu y passes.

J'ai eu un rire de tueur dans le noir, et j'imaginais bien le type apeuré par la brillance de mes dents de requin. Longue Cicatrice. Ce mec voulait tellement ma peau qu'il m'avait suivi. Et depuis le début. Il m'avait bien paru déceler une présence. Finalement, je ne m'étais pas trompé.

Il pointait une épée dans ma direction. Pas une pétoire. C'était le motif principal de ma satisfaction. Même avec une épée, je le sentais désavantagé. Je ne le craignais pas plus que ça. Corman, oui, je le craignais. Lui, non. En outre, c'était un imbécile. Ce qui n'était pas non plus un trait caractéristique de Corman.

J'ai jeté le cadavre du soldat mort par terre. Et j'ai ri.

— Tu te fous de ma gueule, pédé ?

— Un peu, oui. C'est pas possible d'être aussi con que toi.

Longue Cicatrice a rugi et levé son épée. Je l'avais mis sacrément en colère.

— Viens te battre connard ! Ta viande va finir en amuse-gueule sur mon épée !

Il a craché au sol, et m'a fait des invites de la main, pour me forcer au combat.

Mais je n'avais pas besoin qu'on me motive. Ce type, je l'avais en travers de la gorge depuis le début. J'ai gravité autour de lui, à pas chassés. Lui était armé, moi non. Disons que j'aurais pu utiliser le poignard volé au soldat. Mais cela aurait été trop facile, surtout que mon adversaire avait eu la décence de ne pas venir armé d'un fusil ou d'un pistolet. J'imaginais qu'il voulait me zigouiller en douce, dans le dos d'Argento. Et que le lendemain, s'il parvenait à me liquider, il ferait le naïf, du genre : « Peter ? Hein ? Pas vu, moi ». Et entretemps, il se serait débarrassé de mon corps.

Seulement, ça n'allait pas se passer ainsi, pour la simple et bonne raison que Grise me donnait une foi inégalable, inébranlable. J'étais un roc.

Rollin a tenté, grâce à son allonge, de me transpercer avec son épée. Moi, je suivais ses mouvements et j'esquivais tout sans difficulté, même si sa lame passait parfois très près de mon ventre. Il était assez habile, mais moi aussi. Je ne le lâchais pas non plus du regard, et il devait y discerner les flammes qui habitaient mes yeux. Au bout d'un moment, lassé de mes esquives répétées, il a jeté son épée, dégoûté. Il

voulait en finir à mains nues. Pourquoi pas. On allait pouvoir s'amuser un brin.

J'ai sauté sur lui, avant qu'il ne le fasse. Je comptais une nouvelle fois sur ma rapidité et mon vécu d'*Alone*, pour arranger au mieux mon histoire. Il s'est pris un énorme coup de poing en pleine face, et je l'ai vu tituber dangereusement. Ce n'était pas suffisant pour prendre un certain avantage : Rollin était solide et bon combattant. Argento ne l'aurait jamais promu à ce poste s'il ne l'avait pas été.

Longue Cicatrice s'est récupéré, je ne sais comment, et s'est planté droit comme un i à un mètre de moi, sans montrer que mon coup de poing l'avait meurtri ou déstabilisé. De mon côté, il fallait que j'évite les coups en pleine figure, ça laisse des traces bien visibles, et j'espérais encore rester insoupçonnable et blanc comme neige un bon moment auprès d'Argento. J'ai donc joué la prudence, que mon adversaire a sans doute confondu avec de la faiblesse.

— T'as peur, ou quoi ? Allez, approche.

— J'arrive, t'inquiète pas pour moi.

J'ai continué à tourner autour de lui. De son côté, il ne cessait de feindre des attaques, mais je n'étais pas un crétin fini point de vue baston. Toutes ces feintes, je les sentais ; il ne me surprendrait pas là-dessus. Ça commençait d'ailleurs à l'énerver sérieusement, et petit à petit, il se rapprochait d'une zone à la limite de mon allonge. D'un coup, j'ai cessé de tourner et ai lancé mes poings. Le premier n'a atteint que le vide, mais le second lui a explosé le nez. Rollin a tenté une réplique, plutôt rapide, et je n'ai esquivé qu'en partie : ses poings ont forcé mon estomac, en plein dans les abdominaux. Je n'ai pas bronché et ai envoyé ma main vers son poignet que j'ai saisi avec autorité. Je lui ai retourné le bras d'un coup sec, et j'ai entendu un craquement, sec. Rollin a émis un râle de douleur. Il avait le bras cassé.

— Putain d'enfoiré !

— C'est ce que m'ont dit tous les Rasses qui ont voulu me faire la peau.

— *Alone* ? J'aurais dû m'en douter.

— Trop tard pour avoir des doutes !

Avec son bras pendant, il n'était plus guère dangereux. Il a tenté, malgré tout, de se défendre avec son poing valide et ses jambes, pour m'empêcher d'approcher. Mais ses jambes, je m'en suis servi pour lui passer un balayage en règle. Rollin s'est retrouvé le cul dans l'herbe humide de la rosée naissante, et je me suis précipité sur lui. Du talon, je lui ai écrasé le menton. Craquement désagréable. Puis il est tombé dans les vapes.

J'ai respiré un grand coup. La bagarre avait été rude du point de vue psychologique. Je ne m'étais pas jeté dans la baston comme un

mort de faim, j'avais même été prudent, par obligation. Pas dans mes habitudes, mais je m'étais bien débrouillé. Restait le plus dur : me débarrasser des corps. Une idée m'est aussitôt venue. J'avais un cadavre et un assoupi momentané, bientôt mort. Eh bien, j'allais monter une petite mise en scène – péché mignon du Pépé – qui, je l'espérais, fonctionnerait et me mettrait de facto hors de cause.

J'ai fouillé dans l'herbe, à la recherche de l'épée de Rollin. Elle n'était pas très loin, et bien en vue. Je l'ai empoignée ; une arme de bonne facture, d'ailleurs. C'était juste dommage pour lui qu'il ne sache pas s'en servir. Le mal profond des Rasses. Aucune aptitude à la bagarre en solo. Moi, j'avais fait ça toute ma vie.

À l'aide de l'épée, j'ai transpercé le corps du gardien des Jumeaux en plusieurs endroits. Ça saignait tout plein ; impressionnant. J'espérais qu'Argento et ses sbires penseraient la même chose. J'ai dégainé le poignard et me suis avancé vers le corps inerte de Longue Cicatrice.

— Adieu, mon pote, enchanté d'avoir fait ta connaissance.

Et je lui ai enfoncé le poignard près du cœur. Cette fois-ci, il était bien mort. J'ai également frappé en plusieurs autres endroits, en guise de diversion. Puis j'ai traîné son corps sur quelques mètres, sur le ventre. Ça a laissé une belle traînée de sang, comme s'il avait rampé dans l'herbe un peu avant de mourir, et, enfin, je lui ai remis l'épée en main, en prenant soin de placer les bras en position d'ultime effort de reptation. Quant au garde, j'ai placé le poignard près de son corps. J'espérais que mon petit manège paierait, et qu'Argento ne serait pas trop regardant. Et avec du bol, les deux mecs n'étaient pas copains. Ça m'aurait vraiment arrangé.

J'ai abandonné tout le monde peu avant l'aube et rejoint le QG d'Argento le plus vite possible. Chaque minute comptait à présent.

Et pourtant.

Les deux souïlards étaient toujours avachis sur les marches. Ça m'a donné une autre idée, mais il fallait que je fasse vite. Ces deux-là, à mon avis, je pouvais en faire ce que je voulais, de leurs bouteilles, ils ne se souviendraient de rien. Elles contenaient toujours une bonne partie du précieux liquide.

Je suis donc retourné sur le lieu du crime, en prenant moult précautions. Rien n'avait changé aux alentours. J'avais encore un peu de marge. J'ai donc imbibé d'alcool les deux cadavres, un peu sur les visages, un peu sur les fringues, puis j'ai abandonné les bouteilles non loin de là. Une bagarre d'ivrogne qui avait mal tourné. Le tableau était pas joli-joli.

À nouveau, j'ai tracé ma route en sens inverse. Tranquille, le coin, ça me soulageait vraiment pas mal, autant que ça me surprenait. Au niveau de l'escalier, rien de bien neuf. Hormis peut-être l'absence de

ronflements des deux gars. Sans doute allaient-ils bientôt se réveiller. Et s'ils ne voulaient pas subir le courroux d'Argento – nul doute qu'il n'était pas au courant de leur beuverie – ils fermeraient leur bec si on les interrogeait sur leur soirée. Le toit, une formalité. Je me suis glissé dans ma chambre, me réceptionnant en douceur près de la fenêtre. Je me suis dépêché de me déshabiller et me suis pelotonné sous mes couvertures en laine.

Dans quelques heures, Argento allait avoir de mauvaises surprises, et ce n'était pas pour me déplaire.

Grise, je le pense, aurait été fière de moi. La vraie Grise, bien sûr. Pas le fantôme que j'avais vu.

Nicoloss est venu me réveiller deux ou trois heures plus tard, alors que je ronflais comme un ours.

— Argento veut te voir, a-t-il dit sobrement.

— Chouette. Super, le lit, on y dort trop bien. Faudra que j'en parle au prince Carpenter.

— Je sais pas, jamais essayé.

Vraiment pragmatique, le Nicoloss. J'ai souri.

— Au fait, on a retrouvé le cadavre de Rollin, ce matin. Le sien et celui d'un autre soldat. Ils sont morts cette nuit.

J'ai feint la surprise et ouvert de grands yeux. Je me suis même permis un sifflotement.

— Eh bien, je n'aurais pas pensé que les nuits étaient aussi agitées dans le coin.

Nicoloss a eu une expression bizarre, que je n'ai pu déchiffrer. Avait-il des doutes ?

— Je ne vais pas pleurer Rollin, a-t-il seulement ajouté en grognant.

Pour ça, moi non plus. C'était l'évidence même.

Argento m'attendait sagement, les mains collées l'une sur l'autre comme pour une prière. Ses sourcils étaient froncés, et son expression insondable, quoiqu'il bouillonnait visiblement à l'intérieur.

Il m'a proposé un siège, que j'ai aussitôt accepté. J'avais l'intention de collaborer tout plein, pas la peine d'envenimer la situation après cette nuit mouvementée. J'espérais avoir la tête d'un type qui avait dormi sereinement.

— Mon cher Peter, as-tu bien dormi ?

Je me suis demandé si ce n'était pas la première fois qu'il utilisait le tutoiement avec moi. Possible. Cela dénotait peut-être d'un changement de comportement.

— Comme un loir. Ces plumes sont vraiment divines. Je ne pensais pas qu'un lit pouvait être aussi confortable !

Les yeux d'Argento se sont allumés et allongés. De colère ? De déception ? Il serrait et desserrait nerveusement les mains. Petit détail qui me poussait encore plus à la prudence.

— Nous tenons à un maximum de confort. Malgré tout, cela n'empêche pas certaines personnes de troquer le moelleux d'un lit contre la froideur de la nuit. D'autres y trouvent même le sommeil

éternel et deviennent ainsi plus froids que la nuit. Idiot, non ?

— Je ne vois pas très bien où tu veux en venir.

— Tu te souviens de Rollin, bien sûr ?

— Évidemment. Comment oublier un taré pareil ?

J'avais décidé de jouer franc jeu sur certains sentiments et j'étais délibérément offensif. Si je parvenais à convaincre Argento de mon innocence, je serais tranquille. Parce que, dans ses yeux, il y avait certes de la colère, mais aussi beaucoup de suspicion. Il me voyait bien coupable. Après tout, je pouvais comprendre. Le lendemain de mon arrivée, l'un de ses principaux mercenaires rend son âme à Dieu. Hasard ? Pour être honnête, j'aurais également – et légitimement – nourri quelques soupçons à l'égard du nouvel arrivant que j'étais.

— Eh bien, ce « taré » est mort hier soir.

Je n'ai pas bougé le petit doigt et l'ai laissé continuer :

— Ça n'a pas l'air de te surprendre ?

J'ai presque ressenti une nuance de victoire dans sa question.

— Non. Nicoloss m'a mis au parfum avant de venir ici. Mais il ne m'a pas dit de quelle façon Rollin avait trouvé la mort.

Argento a relevé le menton vers mon « garde du corps » et l'a foudroyé du regard. Inconsciemment, sans doute, il a serré les dents. Il tenait Nicoloss pour responsable de mon absence de réaction, alors qu'il désirait justement tester mes réactions avant de me juger coupable ou non. Tout son plan tombait en ruine, et Nicoloss, lui, par instinct, se terrait dans un coin de la pièce, un peu hébété par cette ambiance poisseuse. Le silence a régné plusieurs minutes, uniquement entrecoupé par quelques soupirs d'Argento. J'attendais, curieux de la suite des événements. Ma vie se jouait dans le cerveau du gourou en ce moment même et, malgré mon self-control, j'étais tendu, très tendu. Je me suis demandé si ce n'était pas là l'occasion idéale pour tuer Argento : si je voulais, il était à ma merci, inattentif et plongé dans de bien moroses pensées. En outre, il avait perturbé Nicoloss pour un bon moment. Celui-ci ne serait pas vraiment un danger. Seulement, si je le tuais, reverrais-je jamais Grise dans son état normal ? Comment dirigeait-il son esprit – s'il le dirigeait bien d'une quelconque façon ?

Argento a finalement souri – et ce sourire ne me plaisait pas. Du tout.

— Tu peux disposer Peter. Nous en reparlerons. Pour le moment, je vais me contenter de pleurer mes morts.

Il a tourné son regard vers Nicoloss.

— Quant à toi, mon ami, reste un moment. Nous devons discuter.

Je me suis levé, les jambes lourdes, et me suis dirigé vers la porte ni rapidement, ni lentement. Tenter de paraître calme et serein, voilà un bon leitmotiv.

Alors que j'ouvrais la porte, la voix d'Argento a résonné –

frissonnant avertissement :

— Rollin avait bu, semble-t-il. Beaucoup trop bu. Or, mon brave chef de garde n'a jamais supporté la moindre goutte d'alcool, ça provoquait chez lui une spasmophilie aiguë. Alors, je ne sais pas si tu y es pour quelque chose, mais je ne prendrai plus aucun risque.

Trop tard, j'avais déjà ouvert la porte. Dans la carrée se sont dessinés un corps et un visage : Corman. L'arbalète au poing, l'éternel sourire aux lèvres, il a haussé les sourcils et tiré. Pfuitttt ! La flèche a secoué mon corps entier et s'est fichée un peu plus bas que l'épaule, près du cœur. Ce n'était pas un coup pour tuer, non, c'était un coup pour affaiblir. Avec le recul, je suis revenu dans le bureau d'Argento et me suis affalé sur le sol marbré et froid. La tête me tournait, j'ai eu l'impression d'être pris dans un tourbillon. Lentement, j'ai pris conscience que la flèche avait été imbibée d'un poison quelconque qui, peu à peu, m'abrutissait, déformait ma vision et donnait au moindre son un écho lointain. Je ne ressentais aucune douleur au niveau de ma blessure, mon corps anesthésié ne m'appartenait plus, je flottais dans l'air, l'esprit aussi clair et logique que dans un rêve !

— Meeeeeeerde, ai-je dû dire, peut-être tout fort.

Et j'ai viré de l'œil.

J'ai émergé dans un état second.

L'endroit n'était plus le même : beaucoup plus sombre que le bureau d'Argento. Mais avec ce crâne qui bouillait et le décor qui tanguait comme navire en pleine tempête, je n'arrivais pas à fixer la moindre image claire sur ma rétine. Pourtant, j'ai essayé d'y mettre de la bonne volonté. Foutu poison.

Finalement j'ai compris que je n'étais pas dans une pièce, mais bel et bien en mouvement dans l'obscurité : on me traînait. Et malgré mon état, un éclair de lucidité m'a traversé l'esprit, me permettant de juger ma position. On me trimbalait dans les couloirs des grottes. Et j'avais bien peur de savoir où l'on m'emmenait. Formidable. Peut-être le poison commençait-il à perdre de ses effets ? Je sentais un peu mieux mon corps, et surtout, une pointe de douleur naissait doucement au niveau de ma blessure. Quelques picotements parcouraient mes jambes.

Mes adversaires n'avaient jamais ambitionné de me tuer, ils espéraient seulement m'immobiliser. Me paralyser pour m'envoyer dans les grottes. Et dans ces grottes, qu'y avait-il ? Dans le mille, Émile : les Jumeaux. Je me voyais bien mal engagé dans la course à la survie. Et Grise, Grise à qui je ne pourrais plus parler ! Grise que je ne pourrais plus ni toucher, ni regarder peut-être...

La révolte était en moi, à la fois ardente et floue.

J'ai tenté de me débattre : en vain. Mes muscles ne réagissaient pas plus qu'un bout de bois mort. Seul un râle désespéré a jailli de ma gorge. Autour de moi, quelques rires ont fusé. J'ai entendu la voix de Corman :

— *L'Alone* commence à reprendre du poil de la bête. Sacrée consistance.

Puis la voix grave d'Argento :

— Bientôt, la « bête » sera sous contrôle. Les Fils de la Mère Sacrée vont s'en charger.

J'avais envie de leur cracher au visage, de les bourrer de coups de pieds, de poing, et de tête. Rien à faire, il y avait juste un filet de bave qui me coulait sur le menton. Un vrai légume, le Pépé.

Frustré, je me suis laissé traîner, jusqu'à ce qu'on pénètre dans la pièce interdite où les Jumeaux siégeaient toujours, immobiles démons végétaux. Il ne m'a pas fallu longtemps pour saisir une différence par

rapport à la nuit passée : les deux êtres, bien réveillés, offraient à ma vue de formidables yeux verts, luisants et pénétrants. Ca, je ne pouvais l'imaginer, malgré mes vertiges et ma vue, toujours troublée.

— Corman, installe-le près des Jumeaux.

L'interpellé m'a traîné sur quelques mètres encore puis m'a lâché comme un vieux sac près du premier siège. Je l'ai entendu se frotter les mains. Peut-être de satisfaction.

— Eric, Marc, prenez tous les deux un bras et tendez-les vers les Jumeaux.

Apparemment, Corman n'était pas très chaud pour cette besogne et deux gardes, que j'ai reconnus comme des membres du clan de Rollin, se sont saisis de mes bras. J'ai bien tenté de me défaire de cette étreinte, mais sans y parvenir. J'étais loin d'avoir récupéré tous mes moyens, même si mes jambes donnaient des signes de mouvement – imperceptibles. C'est alors que j'ai vu les trompes des Jumeaux darder vers moi dans un éclat de lumière verte. Les aiguilles, à l'extrémité, laissaient goutter un liquide bizarre. Et ce truc se rapprochait de ma peau, de mes veines. J'ai voulu hurler à la mort, mais aucun son n'est sorti de ma bouche, pas parce que je ne le pouvais pas, mais parce que je ne voulais pas laisser ce plaisir à Argento et Corman.

Quand les aiguilles ont pénétré dans mes veines, j'ai senti toutes mes forces et toute ma lucidité revenir, j'ai entendu le liquide s'éparpiller dans mon corps, se mélanger à mon sang à une vitesse folle, et monter jusqu'à mon cerveau. Et d'un seul coup, comme si mon esprit était un mur où des vagues s'écrasent sèchement, la sensation s'en est allée. Repoussée hors de mon corps. Je me suis affaissé encore plus sur le sol – si c'était possible – et n'ai plus bougé d'un iota. Mon crâne bourdonnait. Je me souvenais de l'impression laissée dans ma tête par l'intrusion de Corbeau et, cette expérience me semblait assez similaire. Seulement, nulle voix dans mon esprit, pas de sentiment bien ancré d'être relié par un fil d'Ariane à quelqu'un d'étranger.

Argento s'est mis à parler, coupant net mes pensées :

— Cher Peter, toi qui paraissais si curieux de nos secrets, voici que tu y participes. Bientôt, la sève des Jumeaux va produire son effet et tu deviendras, comme nos villageois, un Bât. Tu es indissociablement lié aux Jumeaux à présent que leur pouvoir coule en toi. Leur sève deviendra une vraie drogue dont tu ne pourras plus te passer. Tu vivras dans des rêves simples, peut-être hypnotiques, et tu agiras selon ma volonté et celle des Jumeaux. Tu leur voueras un culte, ainsi que tout le monde ici.

J'avais une sainte horreur de ce genre de discours, et une envie de lui rabaisser le caquet est montée en moi. Plus rien n'était flou autour de moi, mon corps, mes muscles, mes articulations,

m'appartenaient à nouveau. Ma blessure près de l'épaule ne me causait plus aucun mal. Un coup d'œil m'a prouvé qu'elle s'était déjà résorbée. Extraordinaire ! Un vrai miracle sur lequel je n'ai pas eu le temps de me pencher.

J'étais lucide ; je n'avais plus été aussi lucide depuis bien longtemps. Et surtout, la sève, quoiqu'en dise Argento, n'avait eue aucune emprise sur moi. Mon cerveau avait repoussé l'attaque, j'en étais certain. Pourquoi ? Impossible de le dire. Rejet naturel ? Effet secondaire de l'intrusion du Corbeau ? Au moins, étant donné ma position très inconfortable, j'ai eu une idée, genre roue de secours. Rentrer dans le jeu d'Argento et le laisser croire que j'étais devenu un zombie. J'avais une vraie carte à jouer. Un atout majeur.

C'était donc grâce aux Jumeaux qu'il avait rendu Grise à l'état de poireau ambulant ? Je comprenais mieux pourquoi elle ne me reconnaissait pas, pourquoi elle et les autres villageois ne prononçaient jamais plus de trois mots d'affilée, sauf si on leur posait une question. Il était certain qu'Argento avait trouvé le moyen infailible de profiter de tout un tas de moutons. Le salaud, il faisait honte à l'humanité – même si l'humanité n'en était pas vraiment à son coup d'essai dans le domaine de la honte. Tout de même, ces Jumeaux étaient dangereux. Étaient-ils intelligents ? Ou communiquaient-ils simplement cet état de béatitude aux hommes, de la même façon qu'on transmet un simple virus ? Il fallait à tout prix que j'éloigne Grise de ce coin de la France. Le plus loin possible serait le mieux, de toute évidence. Il fallait rompre ce contact avec les Jumeaux, cette dépendance à la sève qu'avait instaurée Argento.

Pendant ce temps où ça mijotait sec dans mon esprit, Argento continuait son blabla d'illuminé. Puis il m'a enfin interrogé directement :

— Passons aux choses sérieuses, Peter.

Il a fait un geste de la main à Corman, pour qu'il me relève et me tourne face à lui.

— Ton prince Carpenter existe-t-il réellement, Peter ?

J'ai songé que j'allais m'amuser un peu. Lui foutre une rage pas possible.

— Oui.

Argento a paru contrarié. Jusque-là, il ne m'avait pas réellement cru. Mais si la sève des Jumeaux – redevenus impassibles, trompes molles itou – possédait des vertus hypnotiques, et que, du coup, j'étais sensé cracher uniquement la vérité, il n'avait plus de raisons de douter de moi.

— Est-il puissant, ce prince Carpenter ?

— Très puissant.

— Plus que ses assaillants ?

— Moins, je pense. Il se contente de résister aux assauts pour le moment.

— Plus puissant que moi ?

— Non.

— Ses ennemis ont-ils beaucoup d'armes ?

— Oui : pistolets, fusils d'assaut, mitraillettes, armes blanches, et un ancien tank. Il fonctionne toujours, bien sûr, et c'est là le principal motif d'inquiétude du prince.

J'ai parlé de la voix la plus monotone possible, en essayant d'avoir les yeux dans le vague. De ce point de vue, j'ai appris à me maîtriser. Je pense que j'étais assez crédible. Par contre, j'ai failli sursauter à la question suivante.

— Connais-tu Grise ?

— Je connais la couleur grise.

— C'est le prénom de ma femme, idiot. La connais-tu ?

— Non.

Il avait donc eu des soupçons. Plutôt perspicace, le sieur Argento. Malgré cela, il n'avait pas remarqué que les Jumeaux n'avaient eu aucun effet sur moi, sans doute parce que, dans une semi-obscurité, il est difficile de juger les expressions d'un visage, ou même des yeux. J'ai pensé que je n'avais plus beaucoup de temps devant moi.

Il me fallait récupérer Grise rapidement, et me tirer loin d'ici. Peut-être allais-je, sans qu'Argento s'en rende compte, avoir bien plus de liberté d'action qu'à mon arrivée. Peut-être. Fallait voir comment ils comptaient disposer de ma modeste personne, à présent que j'étais censément sous le contrôle des Jumeaux.

Argento devait également appartenir à la catégorie des lecteurs mentaux « malgré eux ». Il a dit, comme pour me répondre :

— Peter, désormais tu travailleras sur les chantiers avec les autres. Tu te joindras à l'équipe chargée de monter le grand puits principal. Une litière te sera accordée dans les cabanons. Nous sommes d'accord ?

— Oui.

— Oui, Sieur Argento.

— Oui, Sieur Argento.

Un des types de Longue Cicatrice est intervenu, coupant assez brusquement la parole à Argento.

— Vous ne lui avez pas posé la question concernant Rollin, Sieur.

Argento s'est tourné vers l'homme qui avait ainsi osé s'adresser à lui et l'a foudroyé sur place. Il suintait la colère, mais s'est toutefois aussitôt calmé. Il avait dû promettre de m'interroger sur ce cas bien précis. J'étais même étonné qu'il ne soit pas plus intéressé que cela.

— Est-ce toi qui as liquidé Rollin ?

J'ai hésité une fraction de seconde avant de répondre. J'avais

bien envie d'avouer ce meurtre – Argento était convaincu de ma culpabilité – mais attiser la haine pouvait entraver la suite de mon plan. Autant garder encore quelques chances de mon côté. Et semer le trouble dans l'esprit d'Argento. Si je répondais non, il serait torturé à l'idée de savoir que son camp recelait un assassin. Un assassin capable d'organiser un tel crime.

— Non, ai-je finalement répondu.

Tout le monde dans la salle a sursauté.

— Mais pourtant tu le détestais ! C'est forcément toi !

— C'est vrai, je ne l'aimais pas. J'ai voulu le tuer dès la première fois où je l'ai vu. Mais je n'ai pas eu l'opportunité de le faire.

J'étais parvenu à instiller le doute dans les esprits. Je sentais monter une certaine tension dans la pièce. C'était aussi palpable que la terre battue du sol.

— Impossible, a jeté Argento. C'est impossible. Personne d'autre n'aurait pu assassiner Rollin.

— Peut-être Nicoloss, a suggéré Corman, tout en rajustant son catogan.

— Nicoloss ? Tu rigoles ? Je sais qu'ils ne s'aimaient guère, mais Nicoloss n'aurait jamais pu maquiller un meurtre de cette façon. C'est un imbécile notoire.

— Pas faux, a marmonné Corman. À moins qu'il ne cache bien mieux son jeu qu'on ne le pensait. Cela dit, ça pourrait être un de mes hommes aussi. Peu d'entre eux appréciaient Rollin. Je pourrais être soupçonné également.

Un silence a plané sur le lieu. Long.

— Nous verrons cela plus tard, a tranché Argento, finalement. Je n'aurais jamais dû laisser Nicoloss s'occuper de la surveillance de Peter.

Un moment, il est resté planté devant moi, m'observant sans m'observer.

— Conduisez notre nouvel ouvrier au puits.

Le gourou s'est détourné de tout le monde et a quitté la pièce d'un pas lourd et nerveux.

Moi aussi je suis en marche, mon pote, ai-je pensé. Vers la libération de Grise.

La journée s'est déroulée tranquillement ; personne ne me prêtait attention, surtout pas Corman ou Argento : ils avaient disparu de la circulation, retranchés dans le quartier général. Très bien. Qu'ils y restent.

J'étais donc au turbin avec les autres villageois. Très chouette. Porter des cailloux. Poser des cailloux. Porter des cailloux. Poser des cailloux. Et ainsi de suite jusqu'à l'écœurement. Le clou du spectacle consistait à étaler du ciment sur les briquettes. Le bonheur, en somme. Cela dit, la margelle du puits géant prenait forme, et j'en étais presque étonné.

Point de vue conversation, ce n'était pas non plus la joie, malgré la dizaine d'hommes et de femmes composant l'équipe. Si je voulais passer pour un bon zombie, le mieux était encore de fermer ma gueule. Parfois, une phrase ou deux surgissaient d'on ne savait où : « passe-moi cette pioche », « va chercher le râteau », et aussi :

— Il va pleuvoir, va recouvrir le sable, dixit un jardinier, barbu monotone et un peu fruste répondant au prénom de Nicolas.

— Bien sûr. Si vous voulez, je vous l'emballe et j'y mets un petit nœud rose ?

— Non, non, c'est pressé, et ma femme attend les planches pour la toiture !

Un peu surréaliste, quand même. Et dit sur le mode presque chantant, très nunuche, de la béatitude la plus absolue. Catastrophique. J'en avais vraiment de la peine au cœur. Le stade terminal du mouton, je me le prenais en pleine face, sans broncher. Pas joli-joli.

Mais, enfin, ce long calvaire a pris fin lorsque la nuit est tombée ; et là, j'ai commencé à me frotter les mains. Une excitation terrible montait en moi peu à peu. Je jubilais.

J'ai suivi tout le monde au dortoir, à la queue leu leu. J'étais un peu fourbu par cette journée de labeur, mais toujours en pleine possession de mes moyens physiques. Ma blessure sous l'épaule ? De l'histoire ancienne : une vraie chance. Merci, les Jumeaux.

Mon moral était au beau fixe. Sur ma couchette, j'ai attendu, et réfléchi à la suite des opérations. Premier élément important : patienter jusqu'au milieu de la nuit pour agir. Deuxième chose : récupérer mon matériel. Mon entreprise était vouée à l'échec si je

n'avais pas mes armes. Ensuite, éliminer la garde sur le toit, ce qui ne poserait aucun problème s'ils étaient aussi bourrés que la nuit précédente. Pour être honnête, les événements avaient très peu de chances d'être autant en ma faveur, mais se garder le droit de rêver, ça, c'est du Pépé tout craché !

Il était peut-être trois heures du matin quand je me suis enfin décidé à prendre la poudre d'escampette. Tel une anguille, je me suis faulfilé dans les couloirs obscurs du baraquement. Partout, ça ronflait à tout va. Impeccable. Je n'ai pas fait le moindre bruit et me suis retrouvé dehors, émergeant dans une nuit calme, sans étoiles et sans lune. Une couche de nuages bien compacts recouvrait le ciel. Un vent frais s'est abattu sur mon visage, me revigorant, et quelques gouttes de pluies ont traversé le tissu de mon vieux polo jaune. Conditions idéales pour mon opération sauvetage, pas de doute.

Au pas de course, j'ai rejoint les murailles. Les gardes n'étaient placés qu'aux tours de guet. Et si j'avais de la chance, ils ne portaient jamais le regard sur l'intérieur du camp, mais uniquement vers l'extérieur. Sans soucis, personne ne m'a vu. J'ai longé le mur de pierre, il me servait d'abri. J'étais comme le bout de lierre collé sur un caillou. Ma progression s'est cependant déroulée rapidement, et j'ai atteint le hall où l'auge de pierre gardait sans doute encore mon très précieux matériel. J'ai jeté un rapide coup d'œil dans le couloir : premier problème. Dans ce hall, il y avait aussi un urinoir et, présentement, un type avait le cul posé sur le pot, ultra concentré sur sa besogne. J'ai attendu, patiemment, et de la patience il m'en fallait. Le type n'était guère pressé d'en finir et sifflotait peinard une bouillie de symphonie. Le maestro a enfin renfilé son froc dépenaillé et s'est dirigé vers l'escalier qui donnait sur les tours de guet. J'ai entendu ses pieds racler sur le bois des marches, lentement. Vraiment très lentement. Dès lors que le son s'est éteint, j'ai pénétré dans le hall et me suis jeté sur l'auge. Ah ! Les copains ! Merci ! Tout y était : mon sac à dos, mes deux lames dans leur gaine-ceinture, et mon épée. Formidable : je les aurais embrassées tellement j'étais heureux de les revoir ! J'ai tout de même laissé le sac à dos, trop encombrant. Je me suis seulement contenté de récupérer mes cartes routières, ma boussole, et mon vieux briquet, offert des années plus tôt par Grise.

À nouveau armé, je suis reparti le plus silencieusement du monde. Direction le quartier général d'Argento. Cette fois-ci, j'allais rentrer de plain-pied dans une opération commando inévitable. Mais le mieux dans mon cas était sans doute d'avoir la discrétion de ceux qu'autrefois on appelait ninjas.

Parvenu à quelques mètres de la maison, je me suis arrêté net et

me suis planqué derrière un tas de vieux barils en fer, rouillés, liés les uns aux autres par des chaînés. Les réserves d'eau. J'ai pris le temps d'observer le toit. Pari perdu : la garde n'était pas ivre morte, mais une seule sentinelle tournait sur le chemin de ronde. Déjà ça. J'ai attendu un moment que le bonhomme se déplace du côté opposé au mien, là où il me tournait le dos, et me suis rapproché à une petite dizaine de mètres, bien en vue, mais immobile. Dans la nuit, je pouvais passer pour un obstacle naturel, une ombre, un arbrisseau ; on ne pouvait guère me voir. J'ai remercié la lune pour son absence. Le garde, par contre, je le voyais tout plein : lui trimballait une loupiote bien visible et brillante, histoire d'être pour moi une cible idéale. Pas bien malin. Ma lame, entre mes doigts, mourait d'envie de gigoter dans les airs : je lui ai donné vite fait un bon de sortie. Le type, en haut, a eu un sursaut et s'est pris la gorge entre les mains, par réflexe. Mais il était déjà mort. Son corps est tombé du toit sans trop de fracas. La lanterne a roulé sur l'herbe, bruit étouffé. Tout allait pour le mieux.

J'ai contourné la maison au triple galop, mais d'un pas souple, puissant et insonore, tout en prenant soin, au passage, de récupérer ma lame dans la gorge du type. Je me souvenais de son nom : Juan. Un loup de la bande à Corman.

Sans me précipiter plus, j'ai rejoint l'escalier, l'ai grimpé, et j'ai visité le toit, l'œil affûté. Mon impression première avait été la bonne : le Juan était la seule sentinelle. En regardant en bas, toutefois, j'ai eu une nouvelle surprise. Le côté que je n'avais pas encore vu possédait une niche. Comme une niche à chien, en un peu plus grand peut-être. Et relié à un collier, un géant. Mais pas un grand chien : un humain. Nicoloss. Mais qu'est-ce qu'il foutait là, lui ? Au moment où je me posais cette question, il m'a vu. Dans son attitude générale, j'ai cru discerner de la surprise. Une intense surprise. Ma main s'est instinctivement dirigée vers un de mes couteaux. Je me suis cependant ravisé aussitôt. Le Nicoloss, je l'avais pas dans mon collimateur. Ça m'ennuyait grave de devoir le liquider. Surtout dans cette position d'infériorité absolue. J'ai donc quitté mon promontoire pour rejoindre la niche. Ça m'a pris deux minutes, durant lesquelles j'ai cogité à plein régime. Je me suis malgré tout décidé à éliminer Nicoloss si la moindre petite déviance d'attitude mettait mon programme de la nuit en danger. Mais le Nicoloss, il ne pouvait que collaborer.

— Salut Peter, a-t-il chuchoté. Pourquoi t'es pas dans ton dortoir ?

— Et toi, pourquoi es-tu attaché ici comme un animal ?

Nicoloss a soupiré, perdu dans de sombres pensées. Le temps pressait et il ne répondait pas.

— Alors ?

— Eh bien, Argento m'a fait avouer le meurtre de Rollin. Je suis

donc attaché ici jusqu'à mon procès devant les Jumeaux.

C'était donc ça. Ils avaient quand même réussi à foutre sur le dos de ce brave type la mort de ce gros connard de Rollin. Bravo. Ça puait l'idiotie à plein nez. Le problème d'Argento résidait bien là : trop sûr de lui. Et donc, dans chaque cas de figure, pour chaque dilemme, il lui fallait une réponse, même irrationnelle. Accuser Nicoloss dénotait un manque de logique flagrant. Pour le coup, j'avais pitié.

— Okay, vieux. Je te détache.

La clef du collier pendait impudemment à un poteau, non loin de la niche. Je l'ai empoignée.

— Mais que va dire Argento ?

— Rien. Il va mourir ce soir.

Nicoloss m'a lancé un regard ahuri, tout en ôtant son collier.

— Tu vas le tuer, c'est ça ?

— Non. Je vais essayer de le tuer. Et je préfère que tu ne m'en empêches pas. Il possède quelqu'un à qui je tiens. Et je veux la récupérer.

— Tu parles de la Dame Grise ?

— C'est cela. Grise. Elle m'a élevé, elle est ma famille, et je viens la libérer.

— Mais les Jumeaux la protègent ! Elle est Béate !

L'énervement est monté en moi :

— Non ! Les Jumeaux la droguent ! Un point c'est tout. C'est une ruse utilisée par Argento pour contrôler tout le monde.

La mine renfrognée, Nicoloss s'est tu. Puis il a annoncé, quelques secondes plus tard.

— Je peux t'aider si tu veux. Je crois que, de toute façon, le Sieur Argento veut m'exécuter. Est-ce que je pourrai partir avec toi ?

Voilà qui n'était pas prévu au programme des festivités. Mais au moins, j'avais un allié. Ça m'a donné une idée. Déjà, il savait où se trouvait la chambre d'Argento.

— Ouais. Tu peux, bien sûr. Voilà ce que tu vas faire.

J'ai marmonné deux ou trois fois mon plan à mon nouvel ami, j'ai pris quelques renseignements vitaux, puis je suis rentré dans la demeure d'Argento. Cette fois, je ne pouvais plus reculer. À la vie, à la mort. Expression typiquement *Alone* !

La grande maison était plongée dans un silence de cathédrale. Manquait plus qu'un harmonium pour accompagner la marche funèbre.

Mais quand même, il n'y avait pas un bruit, hormis le clapotis incessant de l'eau dans la fontaine. J'ai ignoré le bas et me suis concentré sur l'escalier en marbre.

Une fois en haut, j'ai été étonné de l'absence de gardes. Sans doute, après mon passage chez les Jumeaux, Argento se croyait-il définitivement en sécurité. J'ai commencé à compter les portes. Une, deux, trois... J'approchais du but. Quatre, cinq, six... J'ai respiré un grand coup. Machinalement, j'ai tapoté mes lames, vérifié mon épée. Tout était bien en place. Rassurant. Sept, huit... Neuf. La Neuf. C'était celle-là. Grise. Argento. Moi. Le monde n'existait plus en dehors de ce triangle humain.

J'ai sondé l'intérieur de la pièce en collant mon oreille sur la porte. J'ai perçu une vague respiration, régulière. Mais impossible d'en préciser la provenance. Et si une respiration était plus forte que l'autre, l'autre était étouffée de toute façon. Une faible lumière jaune filtrait sous la porte. Sans doute une sorte de veilleuse. Miracle de l'électricité.

Un court instant, j'ai hésité. Mal à l'aise, mais déterminé, le Pépé.

D'un geste souple, j'ai effleuré la poignée, et l'ai caressée un instant. Derrière cette porte, Grise m'attendait. J'avais une chance de la retrouver et de l'emmener loin d'ici. Plus que tout, je voulais encore partager de vrais moments avec elle. Je voulais que Grise soit Grise.

Ces pensées m'ont regonflé à bloc, et j'ai repoussé la poignée vers le bas. Léger grincement, à peine audible. J'ai écarté la porte comme on écarte un rideau et suis rentré dans la pièce. Deux lits. L'un d'eux était occupé par Grise, l'autre par Argento.

J'ai eu un sourire mauvais. Argento dormait. Je me suis approché de lui, un couteau en main. Je ne sais pas si on peut parler d'instinct de survie, mais à ce moment-là, il s'est réveillé. Il a écarquillé les yeux, s'est redressé sur son oreiller, et a voulu gueuler quelque chose. Mais j'étais déjà sur lui, rapide comme l'éclair. Je lui ai collé une main ferme sur la bouche et ai bloqué son cou avec la partie tranchante de mon couteau. Quelques gouttes de sang ont perlé sous la pression.

— Tu vois cette femme, à côté de toi ? ai-je chuchoté avec calme.

Il a vaguement bougé la tête vers Grise, toujours endormie.

— Eh bien, cette femme m'a élevé. Cette femme m'a tout appris, et elle compte bien plus pour moi que la prune de mes yeux. Mourir pour elle est un acte insignifiant. Et toi, Argento, tu y as touché, tu me l'as enlevée, tu as fait d'elle un morceau de viande sans cervelle. Domaine sacré, mon pote. Ta propre Mère Sacrée n'avait pas prévu ce scénario, hein ?

Ma voix était parcourue par une certaine émotion mais restait ferme. J'avais la situation bien en main. Je sentais frémir le corps d'Argento : il avait peur, et sans doute jamais n'avait-il été dans une telle situation.

— Qui plus est, une vermine comme toi, ça me dégoûte. Profiter de pauvres hères comme tu oses le faire ici est un acte inqualifiable.

J'ai craché par terre, j'ai raffermi ma prise sur le manche de mon couteau.

— Bonne nuit, Argento. Bonne nuit éternelle. Elle est bien méritée.

Il a tenté de se débattre, comme la mort était devenue inéluctable. Mais au lieu de se libérer, il n'a réussi qu'à se couper le cou. J'ai juste insisté un peu plus, pour être certain de sa mort. Le sang s'est répandu sur les draps, rapidement.

Tuer quelqu'un n'est jamais une démarche aisée, et j'y prends rarement plaisir ; il faut bien défendre son bout de viande ici-bas... mais là, pourtant, j'avais le sentiment du devoir accompli. J'étais bien conscient que les types comme Argento pullulaient dans ce monde sans foi ni lois et, cependant, je ressentais du soulagement, comme si j'avais sauvé le monde. C'était un leurre, bien sûr. J'avais peut-être simplement sauvé ma peau, et celle de Grise. Suffisant pour me combler.

Grise, d'ailleurs. Je me suis précipité vers son lit. J'ai pu constater qu'elle s'était réveillée, mais elle n'avait pas prononcé un mot. Ses beaux yeux me regardaient et, à ce moment, j'ai eu l'impression qu'une partie d'elle me reconnaissait enfin.

— Lève-toi, Grise.

Elle a plissé le front, mais a obéi. Je l'ai laissée s'habiller puis je l'ai prise par la main.

— Allez, on y va, Grise. On y va. On se tire d'ici.

En silence, on est sorti de la chambre, on a dévalé les escaliers, et on a enfin émergé dehors, en pleine nuit noire. Personne n'était en vue, et j'espérais surtout ne pas rencontrer Corman. Celui-là, je n'étais plus en état de le combattre. La main de Grise dans la mienne me donnait des frissons, me faisait monter un début de larmes au coin de des yeux. J'étais ému, tout simplement. Et l'émotion n'a rien à faire dans un duel à mort. Corman m'aurait donc liquidé sans souci.

J'espérais seulement que Nicoloss avait rempli sa part du contrat.

Les murailles se sont enfin dressées devant nous. On s'est dirigés vers l'entrée, en passant par le hall. Le portail était ouvert. Nicoloss avait bien travaillé. Il nous attendait fébrilement devant l'ouverture. À la frontière de la Liberté.

— Ça a gazé, a-t-il dit. Ils ne se sont pas méfiés de moi. Je les ai assommés, puis j'ai pu ouvrir le portail.

Brave Nicoloss. Il me rendait là un fier service.

— Merci, vieux.

Je lui ai tapoté l'épaule. Il a souri.

— Je peux venir avec vous, alors ?

— Bien sûr. Je n'ai qu'une parole.

Il a ébauché un nouveau sourire, qui transpirait la joie.

Tous les trois, on a tourné le dos à la forteresse encore endormie et on a couru dans la nuit sauvage.

On y serait bien plus en sécurité.

ÉPILOGUE

1

On a parcouru une bonne cinquantaine de kilomètres, un peu au hasard, mais en remontant au nord. L'important était de s'éloigner de la forteresse le plus rapidement possible. On ne sait jamais. Corman pouvait très bien avoir des velléités de poursuite. Je ne savais pas s'il serait aussi enragé, mais il valait mieux prendre ces précautions.

Plus tard, on a dégoté une maison abandonnée où on s'est installés. Grise avait besoin de repos. Ses yeux étaient exorbités depuis plusieurs jours, et la nervosité s'emparait d'elle. Elle tremblait et pleurait en réclamant le don de sève des Jumeaux. Nicoloss n'avait jamais vu d'état de dépendance dans le camp d'Argento et ne savait pas plus que moi comment agir contre ça. Laisser passer du temps sans doute. Le sevrage était une solution radicale, mais forcément utile, me suis-je dit. J'espérais simplement que ça ne la tuerait pas. J'étais certain que non. Je me souvenais – malheureux lambeaux – de la scène entrevue sur l'échiquier, où j'étais aux côtés de Grise. Elle vivrait. Elle vivrait et redeviendrait la Grise que j'avais toujours connue.

J'étais vraiment heureux. Tout se passait pour le mieux. La maison avait été nettoyée, et avec Nicoloss on partageait tours de garde, chasse, pêche, corvée d'eau. Trouver des sources d'eau potable était difficile par ici. Les rivières étaient assez rares et fâcheusement fréquentées par des Rasses. Pas mal de petits groupes dans le coin. Mais on était en mesure de se défendre.

Grise passait son temps alitée. Elle délirait, ne reconnaissait personne. Elle mordait et griffait dès qu'on s'approchait. Son corps fondait à vue d'œil, tant elle refusait de se nourrir. On était obligés de la forcer. Nicoloss la tenait par les bras, et je lui faisais avaler la nourriture, ou de l'eau.

Au bout d'un mois, toujours pas d'amélioration visible. On commençait à douter. Allait-elle s'en sortir ? Je jurais intérieurement que si la vision de Corbeau était fausse, je retournerais à Rennes pour liquider ce fichu voyant de mes deux. Quoi qu'il m'en coûte.

Une semaine encore a passé, pénible. Grise est tombée dans le coma.

Pour ne rien arranger, un groupe de Rasses nous avait repérés et a fait le siège pendant quelques jours. Ceux-là n'étaient pas fous : ils nous ont harcelés à mort, jetant des pierres aux fenêtres, se glissant dans les buissons pour essayer de nous surprendre, hurlant des insultes. On a tenu le fort, sans sortir. Un par un, les Rasses y sont passés. Lassés de ne pas pouvoir nous faire sortir, ils sont passés à l'assaut par vagues. Pas très efficace. Nos couteaux, et l'arc que s'était façonné Nicoloss en sont facilement venus à bout. Ils étaient à découvert, pas nous. Quand leur chef, un grand blond prénommé Benoît, a été rétamé pour le compte, les survivants se sont égaillés dans la nature. Et on a enfin été tranquilles.

Cette fin de siège a coïncidé avec une amélioration très nette dans l'état de Grise. Elle est sortie de son coma, comme une fleur qui renaît au printemps. Ce jour-là, j'ai reconnu ses yeux, si beaux, si troublants. La vraie Grise était de retour, et, je le savais, elle me reconnaissait également, même si elle ne parvenait pas encore à émettre le moindre son. Puis elle a alterné moments de lucidité et délires. Mais elle ne refusait plus de se nourrir, reprenait des forces. Et puis les divagations et autres troubles ont cessé. Enfin.

J'étais une nounou attentive – ça me rappelait le copain Gaby, d'ailleurs. Je passais un temps fou à son chevet, et quand elle était éveillée, Grise m'observait avec des yeux pétillants de joie. Le jour est venu où un son a fusé de sa gorge, à la fois sec et beau :

— Pépé. Mon Pépé.

À ce moment-là, j'étais en train de préparer une tisane. Le vieux bol a fini ses jours sur le carrelage. J'ai pensé à Flo, d'un seul coup. Elle qui avait perdu sa sœur et son Maurice. Et à moi, qui avais la chance d'avoir retrouvé Grise... d'entendre sa voix venait de me la rendre définitivement.

— Oh merde. Grise. Tu peux parler ?

Elle a réussi à s'asseoir dans le lit et m'a fait signe de la main. C'était une invitation. Il n'a pas fallu me le dire deux fois : je me suis littéralement jeté dans ses bras. Et j'ai versé ma petite larme.

Ça l'a beaucoup fait rire.

On est resté un bon moment dans cette maison. Le temps que Grise soit apte à prendre la route. Elle a appris, aussi, à connaître Nicoloss. Elle s'en souvenait vaguement, comme dans un rêve. Pas plus. Il était arrivé au camp d'Argento un peu après elle.

Puis un jour, alors qu'on mangeait, je lui ai demandé de raconter ce qui s'était passé pour elle, et comment elle avait pu me laisser un message.

— Oh, ce jour-là je me suis fait avoir comme une niaise. J'étais à mes besoins naturels quand les types d'Argento – et Argento lui-même – ont débarqué. Quelques minutes auparavant, j'avais visité la vieille baraque qui jouxtait la clairière où on s'était arrêté tous les deux. J'y avais fait une découverte : cette vieille bicoque avait une cave pleine d'armes. Des armes à feu. J'avais tout laissé en l'état bien sûr, les armes ne sont pas ma tasse de thé. Quand je suis ressortie, donc, j'avais une grosse envie de pipi. Et c'est à ce moment que cette bande de Rasses est apparue. J'ai fait de mon mieux pour relever mon pantalon, sortir mes armes, et me défendre. Si mes souvenirs sont bons, j'en ai allongé deux. Mais je n'ai pas pu contenir l'assaut des dix autres, mon épée ne suffisait plus. Un type m'a touché au ventre avec un couteau, un autre a eu ma jambe. Je me suis écroulée, secouée par mes blessures. J'ai bien tenté de me relever, de me battre. Et puis je pensais à toi : je ne voulais pas crier.

— Je m'en étais douté, figure-toi.

— Oui, bien sûr, tu étais encore un gosse ! Ou je te voyais peut-être encore un peu ainsi. Je voulais te protéger. Je voulais que tu restes en vie. Une femme, encore, ça peut être utile à un ponte Rasse, surtout si elle n'est pas trop moche. Mais un mec, c'est source d'ennuis : ils t'auraient liquidé sans aucun scrupule. Je ne t'ai pas gardé avec moi toutes ces années pour te voir mort. Du moins, c'est ce qui m'est alors venu à l'esprit. Je me suis évanouie. Quand je me suis réveillée, je ne sais combien de temps plus tard, j'avais été savamment bandée, mes plaies nettoyées, et j'étais allongée sur une couche très confortable, dans une grotte, pour ce que je pouvais en juger.

Elle a fait une pause, les yeux perdus dans le vague. Se souvenir de cet épisode était un véritable calvaire pour elle. Je le ressentais très bien.

— Par la suite, a-t-elle repris d'une voix aiguisée, j'ai rencontré

Argento. Ce type avait un charisme fou. Dès qu'il rentrait dans la pièce où j'étais, une aura invisible l'entourait. Je n'ai jamais fréquenté homme aussi sûr de lui qu'Argento. Il prenait ses précautions avec moi, me parlait d'une voix douce, toujours. Mais pour moi, c'était un Rasse ; quelqu'un qui m'avait attaqué et dont j'étais la prisonnière. Ça ne me convenait pas et je le lui ai fait sentir à plusieurs reprises, par des répliques cinglantes et insultantes. Il ne s'est pas découragé, son but était de me dresser, comme un petit chien fidèle. Il me voulait. J'en ai rapidement pris conscience. Il était amoureux de moi, pas de chance. Quand j'ai été guérie, j'ai pu me balader dans le camp en construction, sous haute surveillance. Tout ce que j'ai vu m'a fortement impressionnée. Je prenais peu à peu la mesure de ce qu'Argento voulait bâtir. Pour moi, il était fou. Jamais, en tous cas, je n'ai eu la moindre opportunité de fuite. Jamais. Alors, j'ai voulu ébaucher un plan, à plus ou moins long terme. Je me suis souvenue de la cache d'armes, me suis faite plus gentille avec Argento, et lui en ai parlé. Autant dire qu'il a été rudement intéressé. Évidemment, je ne lui avais pas révélé l'emplacement de la cache. J'irais avec lui, ou pas du tout. Et les armes continueraient de moisir là où elles se trouvaient. Il a accepté. Mon plan était simple : te laisser un indice.

— Je te croyais morte, ai-je coupé d'une voix fébrile, qui s'est presque étouffée dans ma gorge. J'ai mis trois putains d'années avant de trouver ton message. J'ai honte.

— L'important, c'est de l'avoir trouvé. Trois ans, c'est un tarif minimum compte tenu des conditions. Tu ne pouvais pas savoir. Surtout avec tout le sang qui avait été versé le jour de ma capture. N'aie pas honte, je suis plutôt fière de toi. Le jour où je t'ai trouvé dans l'eau, j'ai hésité à te sauver. Je devrais être bien plus honteuse, dans le genre. Mais dans le même genre, je ne regretterai jamais. Tu m'as sauvée, Pépé...

Je n'ai rien pu répondre, et elle a continué, ses yeux plongés dans les miens :

— Le jour où j'ai retrouvé notre clairière, pendant que la plupart des hommes chargeaient les caisses d'armes, j'ai été attachée près de cette porte où tu as trouvé le mot gravé. J'ai passé un temps fou à l'écrire, mais ça n'a pas été une action vaine. Par contre, quand on a regagné la forteresse d'Argento, tout s'est mal passé. Je n'étais plus du tout dans un esprit de coopération, et j'ai tenté une bonne dizaine de fois de me faire la belle. Chaque tentative s'est soldée par un échec cuisant. Argento en a eu marre. Il ne pouvait pas m'avoir, alors il m'a envoyée devant ces deux jumeaux bizarres. J'ai eu la frousse de ma vie, et je crois bien que j'ai chialé comme une madeleine. Mais je n'ai pas demandé pitié, ça il pouvait toujours rêver. C'est à partir de ce moment-là, quand j'ai vu ces deux trompes s'approcher de mes bras

puis me piquer, que mes souvenirs « lucides » s'arrêtent.

Grise s'est levée de table, soudain, et s'est jetée dans mes bras.

— Tu m'as manqué, Pépé !

— Toi aussi Grise. Chaque jour, chaque minute, chaque seconde sans toi était une véritable plaie ouverte.

Grise a souri. Ses lèvres brillaient, son regard m'appelait. Rarement comme à cet instant-là, je me suis dit : « Mon Dieu, qu'elle est belle ! Jamais de ma vie je n'ai vu plus belle femme ! » Mon désir n'était jamais monté à une telle intensité.

Et on s'est embrassés. Longuement. Sans qu'aucun de nous deux n'ait envie que ça cesse. Jamais.

Puis, malgré tout, on s'est détachés l'un de l'autre, bien obligés, quand Nicoloss est rentré dans la pièce. Il a rougi et s'est excusé maladroitement. Pour détourner l'attention, Grise m'a demandé :

— Et toi, qu'as-tu fait tout ce temps ?

Je l'ai regardée, et me suis marré comme une baleine.

— Je me suis trouvé tout un tas de copains, qu'est-ce que tu crois ! J'en ai deux supers à te présenter, si tu veux !

Grise m'a souri, encore, et s'est pelotonnée délicatement contre ma poitrine.

— Des *Alones* ? m'a-t-elle demandé.

— Bien sûr ! Si on quittait de ce trou à rats, d'ailleurs ? La route est longue pour les rejoindre, vrai, mais avec de la chance, on trouvera Gaby et Flo à Crozon pour le début de l'hiver.

FIN

Dépôt légal : novembre 2005 ISBN 1-932983-51-1

Imprimé en Angleterre